98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 1 03/11/10 16:01

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 2 03/11/10 16:01

PETIT ABÉCÉDAIRE DU RIRE ET DE SES ENVIRONS

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 3 03/11/10 16:01

Du même auteur

Ring noir.
Quand Apollinaire, Cendrars et Picabia
découvraient les boxeurs nègres
Plon, 1992

Une figure légère
roman, Grasset, 1993

Le Jardin d'hiver de Madame Swann,
Proust et les fleurs
Grasset, 1995

Partie de pétanque
roman, Grasset, 1997

Paris n'est pas ce qu'il devrait
poèmes, L'Amandier, 2005

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 4 03/11/10 16:01

CLAUDE MEUNIER

PETIT ABÉCÉDAIRE DU RIRE ET DE SES ENVIRONS

PRÉFACE DE PAUL FOURNEL

ÉDITIONS DU SEUIL
*25, bd Romain-Roland, Paris XIVe*

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 5 03/11/10 16:01

ISBN 978-2-02-098047-9

© ÉDITIONS DU SEUIL, JANVIER 2011
Paul Fournel, 2011, pour la préface

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 6 03/11/10 16:01

Préface

Où ranger tout ce bazar ? Quel semblant d'ordre mettre dans cette pagaille ? Si on pose tout sur l'étagère aux souvenirs, elle est tout de suite trop courte aux deux bouts et des objets tombent, se cassent sur le carreau, roulent sous le lit. Si on les entasse dans la boîte aux regrets, ils se mélangent, s'entortillent et s'imbriquent les uns dans les autres et quand par hasard on veut en sortir un, c'est précisément celui qu'on ne retrouve jamais. Ce bric-à-brac-là est encombrant et, si on ne le range pas quelque part, il continue à vous trotter dans la tête et gonfle vite en obsessions, en ressassements, en gâtisme.

Meunier est un homme d'ordre, il nous a donné des textes tirés au cordeau comme le jardin de Madame Swann, rythmés comme des rounds du grand Jack Johnson, le Géant de Galveston. Il a besoin d'une structure, d'un tempo.

Et c'est là que Meunier a l'idée de l'alphabet. Une idée d'ordre Deux (l'ordre Un étant l'ordre arithmétique). Il va tout ranger selon la loi alphabétique. Puisque rien ne découle de rien et que rien ne précède rien, autant organiser

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 7 03/11/10 16:01

l'inorganisable dans la rigueur d'une langue. Et voilà toutes ses obsessions, tous ses souvenirs, toutes les images de son père, toutes les vieilles blagues qui habitent ordinairement dans son crâne enrégimentés de *Abréviation* à *Zigzag* dans ce qui est désormais *son* livre. Aucun livre ne peut davantage ressembler à son auteur que celui-ci puisqu'il dessine par touches voisines une figure de mémoire irréductible.

De quoi Meunier est-il fait, de qui ? Ce livre est celui de ses coqs et de ses ânes, on y passe d'une plaisanterie vieille comme l'école élémentaire sur les rimes en « ouille », à un portrait douloureux de Calet, d'une rencontre admirative avec Jacques Roubaud aux espièglerie d'Émile Littré, d'un souvenir paternel difficile aux à-peu-près canoniques des personnages de Proust, d'une grivoiserie potache à un potage partagé avec les oulipiens.

Si l'objectif clair de Meunier est de se débarrasser la tête de quantité d'encombrants qui la saturent, l'objectif du lecteur est de dessiner de *A* vers *Z* un paysage mental qui est parfois le sien et le plus souvent un autre. Qu'a donc Meunier dans la tête ? À quoi pense-t-il quand il ne pense pas et que les souvenirs affluent ? À travers les exercices d'admiration on devine ses maîtres, à travers les devoirs d'exaspération on devine ses haines et ses griefs, à travers ses légèretés on devine ses goûts profonds. Sans l'alphabet, ce serait un foutoir. Avec l'alphabet, on se demande en fin de compte si Meunier n'aime pas tout simplement la langue et les hommes qui l'écrivent et qui la lisent. On se demande.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 8 03/11/10 16:01

Avant-propos

Après

L'avant-propos s'écrit après

On trouve deux sortes de lecteurs pour l'avant-propos : ceux qui lisent avant, ceux qui lisent après, et ceux qui ne lisent pas. Se dégage alors une manière discrète de lecteur, sans doute minoritaire, ceux qui ne lisent pas, mais après. Que nous préférons. (Sans vous commander.)

Cet abécédaire voulait apporter aux choses du rire, « la raison par alphabet », comme disent les voltairiens. Il fait malgré lui la preuve que l'ordre alphabétique est farfelu, bienheureuse découverte si l'on considère l'objet de l'opuscule.

Ce petit abécédaire est portatif, puisque petit, souvenir de la *Petite Cosmogonie portative* de Raymond Queneau. Mais il traite de grandes choses et de mon père.

Axiome : un avant-propos qui évoque Queneau (que Que) atteint son objectif.

Claude Meunier

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 7 03/11/10 16:01

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 8 03/11/10 16:01



Abréviation

L'avion, l'amenuisement, la réduction

L'abréviation d'abréviation, c'est avion, comme établi par l'OUvroir de LIttérature POtentielle.
J'ajoute que
l'amenuisement de menuisier (mon père l'était [et aussi amenuisé]), c'est Meunier (Jean, de son prénom).
De même,
atrophier atrophier, c'est trope ;
émincer émincer, c'est miner (et émir) ;
l'amputation d'amputation, c'est mutin ;
tronquer tronquer, c'est roquer ;
miniaturiser miniature, c'est nature ;
rabougrir rabougrissement, c'est rouge ;
l'évaporation d'évaporation, c'est portion
(et la portion de portion : pion) ;
recroqueviller recroqueviller, c'est croquer ;
l'étiolement d'étioler, c'est tôle ;
le decrescendo de decrescendo, c'est un credo ;

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 11 03/11/10 16:01

mézalors mézalors, qu'est donc la réduction de réduction, ducon ?

Abricot fendu

Au figuré. À mots couverts, sans risquer la censure

« Abricot fendu. Pour dire à mots couverts la nature d'une femme. On s'en sert le plus souvent lorsqu'on parle d'une petite fille, et quelquefois aussi d'une grande. Cette manière de parler enveloppe honnêtement une sottise, que les personnes les plus scrupuleuses peuvent, sans risque de censure, exprimer par ces deux mots figurés, comme on en use fréquemment en France » (Philibert-Joseph Le Roux, *Dictionnaire comique, satyrique, critique, burlesque, libre et proverbial. Avec une explication très fidèle de toutes les manières de parler burlesques, comiques, libres, satyriques, critiques et proverbiales, qui peuvent se rencontrer dans les meilleurs auteurs, tant anciens que modernes. Le tout pour faciliter aux étrangers et aux Français mêmes l'intelligence de toutes sortes de livres*, Lyon, 1752).

Le beau dictionnaire susmentionné est un trésor d'expressions imagées, insultes et injures savoureuses, curiosités langagières. Entre autres : « Carême-prenant : homme habillé ridiculement, fagoté d'une manière à faire étouffer de rire. Signifie aussi sot, fat, ridicule, innocent, figure mal bâtie, laid, bizarre dans ses gestes, falot, grossier. On dit que vous voulez donner votre fille à un Carême-prenant » (Molière, *Le Bourgeois gentilhomme*). Ou encore : « Cataplasme de Venise : soufflet, coup appliqué sur le visage de quelqu'un. »

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 12 03/11/10 16:01

Accroche-toi au pinceau, papa

Trois jours après, il était mort

La scène est à l'hôpital de Taverny, où mon père est soigné (hiver 2008) pour une fibrose pulmonaire sévère.

Lundi 10 mars, conversation plus calme, où je lui dis qu'il a lâché la rampe, que c'est ça qui est triste : oui, peut-être (sourire, le même que tout à l'heure, fatigué, mais allumé, sourire d'intention, très sûr). Et pourquoi t'as lâché la rampe ? Il ne nie pas : « C'est parce que je suis en haut du chemin. Ma mère et moi, ensemble : en bas ! Tu es en bas du chemin ! Non, en haut, en haut, en haut du chemin, c'est comme ça que je vois ça. » Ma mère, en colère, s'approche et lui crie dans l'oreille : « Et moi, je deviens quoi, là-dedans ? Si tu fais rien, tu vas crever là, et moi, je fais quoi ? » Papa hausse les épaules : « J'en sais rien… – Je deviens quoi, je reste toute seule, si tu fais rien. » Papa se tourne alors vers moi : « C'est pour ta mère que je m'accroche encore au pinceau. » Comique ; je rigole (lui aussi, re-sourire) ; ça l'amuse de me faire apercevoir qu'il s'est bien rendu compte que quelqu'un avait malencontreusement enlevé son échelle pendant qu'à bout de souffle il repeignait son pauvre plafond.

Acronyme 1. Ma mère

PPP AVC IVG

Ma mère disait encore, il y a peu : « Oh, moi, c'est pas compliqué, à midi, c'est le repas vite fait, et après PPP : Position Parallèle au Plancher. »

Mais le mercredi 15 avril 2009, je passe chez les Vinois,

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 13 03/11/10 16:01

à Chabeuil (Drôme), après un trop long moment où je n'ai pas donné de nouvelles :

« Ça va pas fort, il pleut des courges. J'ai plus le temps de rien faire, ma mère m'a fait (**Datif éthique** ☡) un Accident Volontaire Cérébral, faut que je m'occupe de ses affaires, que j'aille la voir à Lyon, j'ai plus le temps de rien faire, sa mutuelle, ses impôts, faut que je m'occupe de tout, ça me prend le chou, je peux plus rien faire… » Patrick me coupe : « Attends Claude (il est psychanalyste, toujours très attentif. Quand il intervient ès qualités, c'est très notable, sa voix devient grave, le débit est ralenti. On est vite prévenu, ce n'est plus seulement l'ami bienveillant qui vous parle). Attends, Claude, tu viens de dire Volontaire Cérébral, tu veux dire, sans doute (voix grave), Vas-culaire Cérébral. Pas vo-lontaire, vas-culaire, n'est ce pas ? » « Nonnon, je sais ce que je dis, VOlontaire CÉrébral : cette vieille folle, elle prenait plus son Préviscan depuis deux ans et demi. À la fin : un caillot et paf. Donc Accident Volontaire Cérébral. AVC, je sais ce que je dis. » Patrick baisse les épaules, souffle longuement, et murmure (gravement) : « T'es gonflé… »

D'autant que, le vendredi 10 juillet 2009, première sortie de ma mère depuis quatre mois que dure son hémiplégie : avec mille précautions, nous l'avons charriée depuis sa maison de retraite jusqu'à chez nous ; repas familial, soulagement de la vieille chose. Et puis ça, pour expliquer des difficultés

☡ Notre gidouille a trois fonctions. Elle renvoie à une entrée ou à un sous-titre d'entrée de l'abécédaire quand elle suit un mot ou groupe de mots en caractères gras. Lorsqu'elle suit un nom propre, elle renvoie à l'index des auteurs et lorsqu'elle suit un mot ou groupe de mots en caractères non gras, il faudrait se reporter à l'index des notions et figues de style. Ces index occupent une place conventionnelle dans l'ouvrage : en fin de volume.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 14 03/11/10 16:01

de mastication : « Mes dents, on dirait qu'elles sont plus en face ; depuis mon IVG, elles sont plus coordonnées… »

On voit par là que l'acronyme est une réduction compliquée, sèche et d'inspiration administrativo-technique, que l'AVC touche aux zones cérébrales où niche le vocabulaire et que la réalité se trouve à ce point éloignée de la formule qui devrait la décrire que ma mère, la pauvre, n'y trouve plus son compte : si elle confond AVC et IVG, ça ne veut pas dire qu'elle ne connaît pas la différence entre une attaque cérébrale et un avortement.

Acronyme 2

SFCDT. Stendhal et Gombrowicz

Se Foutre Carrément De Tout, devise acronymique de Stendhal dans les années 1830. Stendhal est alors consul quelque part en Italie, éloigné, maussade, aux prises avec une petite diplomatie qui l'ennuie. Dans les notes du manuscrit de *Lucien Leuwen*, on trouve « SFCDT, seule r de Dque » que les stendhaliens traduisent par : « se foutre carrément de tout, seule ressource de Dominique » (pseudonyme de Stendhal). Et encore, dans une lettre de mars 1835 : « Heureusement, je commence à être très ferme sur SFCDT. »

On retrouve ce détachement, volontaire et marqué de dédain aristocrate dans le *Journal* de Gombrowicz : « Je dis à mes disciples : n'oubliez pas que je ne suis pas un de vos braves professeurs, mis au point et garantis. Avec moi, on ne sait jamais. À chaque instant, je peux dire une bêtise ou mentir, de façon générale, vous mettre en boîte. Avec moi, il n'y a aucune assurance. Je suis un fripon, j'aime m'amuser

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 15 03/11/10 16:01

– et je m'en fiche, je m'en contrefiche, je me fiche… de vous et de mon enseignement.»

L'ennemi donc, c'est l'esprit de sérieux, qui exige des garanties, qui se manifeste par la gravité, dont l'étendard est vaillamment défendu par les profs, de toute sorte. Heureusement, nous avons Stendhal, nous avons Gombrowicz.

Acronyme 3

Dyslexie 1 / Dyslexia

ADN : Association Nationale des Dyslexiques
DNA : National Dyslexic Association

Rapporté par Aunt Jane, de Londres,
circa 2002.

Adverbial

La restaurantière

La restaurantière avait belles arcades
Sourcilières ; ses cils parlaient sans ambassade.

Elle m'a vu entrer, a pensé : « Il va manger ! »
Et même elle m'a dit : « Il faut manger ! »
Et moi j'avais envie de la regarder.

Elle osa me servir un mets très abondant ;
Je devais manger, lentille par lentille lentillement
Quelque chose qui s'appelait comme un escalopement.

Ce manger c'était comme un escaladement

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 16 03/11/10 16:01

Et moi j'écrivais un poème lentille par lentille, lentillement,
Sur la restaurantière que je regardais restaureusement…

Ma vie sans moi,
Armand Robin (**Repentance** ☺).

Amiel

L'homme heureux fait bonne figure

*L'homme heureux, l'heureux du siècle selon Madame *** est un* Weltmüde *(fatigué du monde), qui fait bonne figure devant le monde, et qui se distrait comme il peut de sa pensée secrète, pensée triste jusqu'à la mort, la pensée de l'irréparable. Sa paix n'est qu'une désolation bien portée : sa gaieté n'est que l'insouciance d'un cœur désabusé, l'ajournement indéfini et désillusionné du bonheur. Sa sagesse est l'acclimatation dans le renoncement, sa douceur la privation patiente plutôt que résignée. En un mot, il subit son existence sans joie, et ne peut se dissimuler que tous les avantages dont elle est semée ne remplissent pas son âme jusqu'au fond. La soif d'infini n'est pas étanchée. Dieu est absent.*

Henri-Frédéric Amiel,
Fragments d'un journal intime,
17 avril 1867.

À moi la peur…

Chez les Meunier. Une enquête lexicographique

J'ai toujours entendu les parents dire, après ma grand-mère : « à moi la peur… », sans finir la phrase, pour signifier quelque

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 17 03/11/10 16:01

chose que je devais bien interpréter comme : ça m'étonnerait, ou c'est pas demain la veille. Peu à peu, j'ai dit moi aussi : « à moi la peur… » avec des points de suspension ; comprendre : peut-être, mais je m'en fous (mais pas tant que ça), et de toute façon, ça me dépasse. On comprend que cette locution familiale est restée imprécise et qu'elle nécessite gestes vagues, mimiques désabusées et circonlocutions fatalitaires. Mais ces défauts ne valaient pas que je m'en détache et je persistais fidèlement : passer mon permis de conduire ? À moi la peur… (et moue dubitative, geste de balayement, 'fectivement, ça me dépasse). Mais un beau jour (mars 2006), quand mon père avait continué une de ses lubies établissant une lignée bistrotière dans notre famille et qu'il se réjouissait bien trop vite et à courte vue qu'un des petits amis d'Anna fût cuistot, quand il eut dit : « Ah ben voilà ! Anna et son jules, ils vont ouvrir un restaurant, et c'est ta belle-mère qui va financer », alors je me suis entendu répondre le plus fermement, tirant du mieux que je pouvais ma fille de l'arrière-salle du café où l'installait son grand-père : « Anna dans un bistrot ? À moi la peur… » Et voilà que ma mère enchaîne : « … la terre m'abandonne », que mon père corrige : « Chez moi, on disait le ciel m'abandonne… » Pour la première fois, je me trouvais avec mon expression complétée et peut-être mieux expliquée ; arrêtant la conversation et la saisissant aussitôt dans mon calepin, très excité de l'enrichissement parental, je leur demandai aussitôt : « Et ça vient d'où, vous avez entendu ça où ? » Bel ensemble, pour répondre très nettement : « 'chais pas… ». Restait leur divergence, la terre ou le ciel, qui les abandonnait, comment savoir ?

Dans ces affaires, je penchais d'ordinaire pour croire plutôt

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 18 03/11/10 16:01

mon père, fin rapporteur (en même temps que mutique, ça n'empêche pas) des choses de son enfance : il y aurait ainsi une punition divine, une fuite des dieux, dont on se préviendrait par la fameuse expression qui, dans cette hypothèse, équivaudrait à, par exemple : « Voter à droite ? À moi la peur… si je fais ça, le Ciel (et tous les saints) m'abandonne, c'est sûr, c'est péché. » Quant à ma mère, ça lui va bien de confondre le ciel et la terre, et pourquoi ne pas considérer que, dans le cas terrible qu'on vient de voir, eh bien, la terre pourrait s'ouvrir et nous engloutir. Au fond, leurs manières de dire ne différaient pas tant que ça ; mais au total, mon expression s'était comme de juste déplacée vers la frayeur : à moi la peur signifiait peut-être cette sorte de déclenchements apocalyptiques qu'on veut bien prévenir, ou exorciser.

J'en suis là de mon enquête (décembre 2008).

Ana

Bons mots et anecdotes éclairantes

Balzac, dans l'épilogue d'*Ursule Mirouet*, tient à nous dire ce que sont devenus nos amis, ces personnages que nous venons de connaître et aimer. Eh bien : « Mme Crémière dit toujours les plus jolies choses du monde. Elle ajoute un *g* à tambour*g*, soi-disant parce que sa plume crache. La veille du mariage de sa fille, elle lui a dit en terminant ses instructions, qu'une femme devait être la chenille ouvrière de sa maison, et y porter en toute chose des yeux de sphinx. Goupil fait d'ailleurs un recueil des coq-à-l'âne de sa cousine, un crémiérana. » C'est Balzac qui souligne, indiquant les fautes

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 19 03/11/10 16:01

de Mme Crémière. Notons au passage que ces coq-à-l'âne sont des **à-peu-près**.

Le suffixe *-ana* est l'élément qu'on ajoute au nom d'un auteur pour désigner le recueil de ses pensées, de ses bons mots ou des anecdotes éclairantes qui illustrent sa vie. Par suite, des ana (invar.), c'est donc le recueil lui-même, ou les éléments constitutifs de ce recueil. Ainsi des très inspirés *Kreisleriana*, de Robert Schumann (1838), huit pièces de piano, d'après le nom de Johannes Kreisler, personnage de fiction tiré de E.T.A. Hoffmann. L'interprète doit alors comprendre que ces compositions courtes sont marquées, comme le Kreisler qui les inspire, par un double caractère de calme et d'agitation, de fougue et de rêverie.

Mais je préférerai toujours les Ana d'**André Frédérique** (Éd. Plaisir du prince, 31 juillet 1944), ces historiettes froides et idiotes, rien de futile, de la distance très bien observée, à l'amertume crispante, le tout : hilarant. Il y a même une préface d'intention où l'on aperçoit l'échec théorisé d'une littérature du banal désespéré : « Je voudrais dire quelque chose d'indifférent, une broutille. Je n'y parviens pas. Toujours une lumière au fond de mon puits, une fleur dans mon désert. Pour tout ce que je dis, mes amis trouvent des excuses. Il me vient alors des envies de gâter le miracle. Je parle de mes bretelles. Eh bien ! Ce n'est pas encore futile. Pas du tout. »

Retour sur la savoureuse suggestion de Balzac, et gourmande : un créméria na, c'est très malicieusement le meilleur de la crémière, qui vient après le beurre et l'argent du beurre, son sourire ou son cul.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 20 03/11/10 16:01

Anachronisme

Débris d'enseigne 1



1. Saint-Étienne, le 9 septembre 2006.
Photo Claude Meunier.

À-peu-près 1

Et lycée de Versailles

Un directeur de théâtre pratiquait couramment l'à-peu-près ; j'en ai recueilli quelques-uns, dont voici les plus beaux. C'est à propos d'une imposante autant qu'influente de ses administratrices, qu'il convenait de ménager : « Va voir Mme C. (geste d'ampleur, circulaire considérable et empoitrinant), elle sait écrire, et elle a une féconde… » Et encore, se plaignant de relations difficiles avec les politiques locaux : « Ça y est, ça recommence, les attaques abdominem. » Très douloureuses sans doute, et persistantes puisqu'il remettait ça

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 21 03/11/10 16:01

bientôt (6 mai 2007), tonnant contre le vide « abyssinal » desdits politiques.

L'à-peu-près met donc un mot pour un autre ; il est de la famille comique du **barbarisme** @. À-peu-près canoniques, ceux du directeur du grand hôtel, dans *À la recherche du temps perdu*. Le narrateur revient à Balbec et les perles tombent en rideau : « J'espère, dit-il, que vous ne verrez pas là un manque d'impolitesse, j'étais ennuyé de vous donner une chambre dont vous êtes indigne, mais je l'ai fait rapport au bruit, parce que comme cela vous n'aurez personne au-dessus de vous pour vous fatiguer le trépan [pour tympan]. » Un des clients est un notable qui vient de recevoir la « cravache de la Légion d'honneur » (Proust, *Sodome et Gomorrhe*, p. 1323).

On voit que l'à-peu-près s'agrémente d'un ridicule de position et s'aggrave d'une certaine hauteur de chute : plus importante est la position du proférateur et plus risible est la faute, bien sûr. Dans un bureau haut placé où l'on s'occupait de communication, on m'a dit un jour : « Le jargon publicitaire ? J'ai toujours arboré ça. » J'avais également noté, à l'hiver 1997, de la bouche d'un du ministère de la Culture, le regret de textes galvanisés (sans doute pour « galvaudés ») qu'il me faudrait remettre d'aplomb.

Le 5 juin 2004, marché du dimanche à Ivry, je note, à l'étalage des primeurs : « Avant, j'étais coiffeur, j'en avais des clientes, qui faisaient des vraies épilepsies de la langue française. Y'en avait une, par exemple, qui m'avait dit qu'elle voulait un chignon, parce que, pour son mariage, elle aurait un "beau diamètre"… »

Sans compter les classiques : rire à gorges d'employées, c'est la croix et la baleinière, lycée de Versailles, fier comme un bar-tabac, qui, trop connus, ne sont plus servis qu'en

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 22 03/11/10 16:01

connaissance de cause, établissant un effet de connivence d'un autre ordre.

À-peu-près 2

Comme de bien entendu/Circonstances atténuantes

ARLETTY. – Y va regretter d'me plaquer pour une poule du Soudan…
MICHEL SIMON. –… d'Issoudun.

Aphérèse

Amenuisement d'un phonème, par décrépitude
Débris d'enseigne 2



2. Paris, le 4 juin 2008. Photo Claude Meunier.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 23 03/11/10 16:01

Apocopes

Balec

Balec [+ ouilles], poiloc et trouduc [+ 2 culs], qued [+ alle] = Apocopes. On voit que l'apocope procède par retranchement des finales. Balec très vivace (*circa* 2006) si l'on en juge par sa fréquence dans la conversation de notre fils Nelson autour de ses vingt ans et, d'après lui, usuel chez les filles, y compris dans sa forme longue.

Apologue

Robert Stevenson et le hachis

Dans une lettre du 17 juin 1883 à son ami Henry James, Stevenson se plaint de l'impolitesse de Paul Bourget (« et je croyais que les Français étaient une race polie ») qui n'a pas répondu à une dédicace. Mais à quoi pouvait-il s'attendre ? Le plus surprenant serait cet espoir qu'on met toujours dans les choses, comme si « quoi que ce soit puisse être digne de quoi que ce soit, ici bas ! ». Et il illustre sa déception par la fable suivante : « Connaissez-vous l'histoire du type qui trouva un bouton dans son hachis et appela le garçon ? "Qu'est-ce que c'est que ça ?" dit-il. "Eh bien, répondit le garçon, à quoi vous attendiez-vous ? À trouver une montre en or avec sa chaîne ?" Divin apologue, non ? » (Henry James / Robert Louis Stevenson, *Une amitié littéraire*, Verdier, 1987, p. 253. Ces lettres sont un bel exemple de hauteur de vue, de puissance critique, mêlées d'affection attentive).

On voit par là que l'apologue vise à illustrer une question morale ; rien de comique de prime abord, mais, comme ce genre de récit doit, par sa manière, atteindre une valeur

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 24 03/11/10 16:01

d'expression universelle, il est nécessaire qu'il soit bien vu, adéquat, efficace. Et court. Le comique en renforce l'effet ; la trivialité en renforce le comique. Ici le hachis et le garçon de café acariâtre, ailleurs un fromage, tombé du bec d'un corbeau crédule. Les fables de La Fontaine forment le plus souvent des apologues.

Le hachis de Stevenson a longtemps laissé des traces dans les lettres du (et au) cher Olivier (**Burlesque** ☙), manière allusive de prendre des nouvelles : et qu'y a-t-il ces derniers temps, dans le hachis de la vie d'artiste ? Un rôle ? Un livre ? Un nouveau bouton désagréable ou une montre en or ?

Apprendre le tchèque et le suédois

Pour lire Kafka et Ibsen

Journal de Matthieu Galey, 17 juillet 1978 : « Viviane Forrester, charmant bas-bleu qui sévit dans les gazettes littéraires, va voir Kundera, réfugié à Rennes. D'un air extatique, elle lui dit : "J'aimerais tellement apprendre le tchèque." Surprise de Kundera : "C'est une langue difficile que j'ai eu beaucoup de mal à apprendre moi-même. Et puis ça ne peut servir à rien. Quelle drôle d'idée !" "Oh, c'est que je voudrais tellement lire Kafka dans le texte !" »

Tchekhov, dans ses *Carnets*, où tout est drôle sur un mode infiniment triste : « Pour étudier les œuvres d'Ibsen, il a appris le suédois et sacrifié à cela beaucoup de temps et de peine jusqu'au jour où il s'est rendu compte qu'Ibsen n'était qu'un écrivain de second ordre ; il s'est alors demandé à quoi allait lui servir le suédois. »

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 25 03/11/10 16:01

À quoi conduisent la bonne volonté et le désir de plaire, toujours ridicules. Se souvenir qu'Ibsen était norvégien, et que Kafka écrivait en allemand.

Aptonyme

Lefuneste et Diafoirus

Est dit aptonyme, un personnage qui reçoit un nom adéquat, ou en relation étroite avec sa fonction. Ainsi l'illustre Gaudissart (Balzac, 1834) est-il un employé de commerce jovial, à la faconde tranquille, sûr de lui, ainsi maître Bafouillet l'avocat trop bavard du sapeur Camember et Pourceaugnac, un paysan indécrottable.

Jeanne Lalochère est la mère de Zazie : de locher, être branlant, mal fixé (Dictionnaire Furetière, rapporté par le Dictionnaire du français classique Larousse), une branleuse donc, venue à Paris par passion pour un coquin, laissant sa fille aux mains de son oncle, qui est une tata. Et Lefuneste est le voisin trop ordinairement médiocre et, partant, méchant, d'Achille Talon, héros d'une bande dessinée marquée par la bêtise bavardeuse et l'embonpoint sûr de lui (**Prudhomme**).

Trahis par leur nom : Pillard, du nom de l'employé de la Banque industrielle et commerciale qui s'occupait de notre compte il y a quelques années, et Lepeu, directeur financier des éditions Grasset. Ce dernier m'appelant et me rappelant au téléphone que mon trop grand retard à livrer un manuscrit pour quoi j'avais signé un contrat avec le vieux Fasquelle, et reçu de l'argent, pouvait faire soupçonner un « abus de bien social ». Bien suivi ? Grasset (=Hachette = EADS, qui vend des canons) *vs* Meunier qui, décidément, abuse, et

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 26 03/11/10 16:01

socialement encore. Mieux entendre ça que d'être sourd ; Lepeu, donc. En plus, z'en ont pas voulu, de mon livre.

Aptonymes 2

L'annuaire en s'amusant

Le très joyeux site fatrasie. com signale, tous tirés de l'annuaire :
2 087 Robinet, dont 3 sont plombiers ;
735 Jambon, dont 2 sont charcutiers ;
610 Sabre, dont 1 coutelier ;
189 Crampe, dont 3 kinés,
et des contraptonymes, sous forme d'une curiosité statistique et néanmoins paradoxale :
sur les 3 399 Soulier, 4 sont boulangers, alors que sur les 2 597 Pain, un seul est cordonnier,
et des antiaptonymes, en relevant cet exemple des 4 chirurgiens qui s'appellent Boucher, à Bergerac, Drancy, Paris XVIe et Saint-Barthélemy.

À rien 1

I was just thinking

– *You know, Ollie, I was just thinking…*
– *About what ?*
– *Nothing, I was just thinking.*

Oliver Hardy et Stan Laurel,
dans *Fitterbugs*, 1943.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 27 03/11/10 16:01

À rien 2
Divagations

« Rêver à la Suisse : ne penser à rien. »

Larousse du XXe siècle, relevé par **Henri Calet** dans *Rêver à la Suisse*, justement, un livre de divagation charmante.

Le soldat Brû, qui ne pensait en général à rien, mais lorsqu'il le faisait de préférence à la bataille d'Iéna, le soldat Brû se déplaçait avec l'aisance d'un inconscient.

Queneau, *Le Dimanche de la vie*.

D'une nature poétique et d'un caractère contemplatif, Camember, de planton, mélancoliquement regarde tomber la neige […] Camember, de planton, pense que c'est très amusant de ne penser à rien, mais qu'en somme cet exercice manque de variété et d'imprévu.

Christophe, *Le Sapeur Camember.*

Asphyxiante culture
Dubuffet et l'Occidental qui fait l'enfant

Les célébrateurs de la culture ne pensent pas assez au grand nombre des humains et au caractère innombrable des productions de la pensée […]. Ils devraient surtout avoir bien présent à l'esprit le très petit nombre de personnes qui écrivent des livres par rapport à ceux qui n'en écrivent pas et dont les pensées seraient de ce fait vainement cherchées dans les fiches des bibliothèques. L'idée de l'Occidental, que la culture est une affaire de livre, de peintures et de monuments, est enfantine…

Jean Dubuffet, *Asphyxiante Culture*, Pauvert 1968,
cité par Jean-Yves Jouannais, *Artistes sans œuvres*,
Verticales, 2009.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 28 03/11/10 16:01

Attention piftons

Le nez en l'air, au petit bonheur



3. Pauvre pifton. Photo Claude Meunier.

La promenade n'est jamais sans danger. Le pifton, voyez-vous, a le nez dans ses bottes, ou la tête en l'air, c'est selon ; le pifton erre et se promène, il fait son métier de pifton sans prendre garde à la ouature qui menace, l'horrible ouature, sans même prêter attention au vélo qui file. Pauvre pifton.



Balanovitch

Comme tout le monde

Fedor Balanovitch est le conducteur d'autocar, dans la *Zazie* de Queneau. Il réécrit Paris à sa manière de chauffeur, recompose des itinéraires commodes, mais mensongers, pour trimbaler plus vite ses touristes. Contrainte, compositions, mensonges et pièges onomastiques : on voit que Fedor, c'est un poète.

Du grec *balanos*, le gland. Balanovitch est donc le fils du gland et les queniens ajoutent : « comme tout le monde », pour généraliser.

Mon *Nouveau Dictionnaire des injures* (de Robert Édouard, Sand & Tchou, 1983) donne : Balanophage, injure très grossière, avec cet exemple : Va donc, eh, anus balanophage.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 30 03/11/10 16:01

Barbarisme 1

Puissance des journaux

Quand je pense que ma mère ne dit plus infractus… Un petit instruit à tête de musaraigne (la tévé) a dû lui expliquer qu'« on ne dit pas… madame Meunier, on ne dit pas infractus, c'est pas français, c'est une faute, madame Meunier ». Dommage, parce que FRRACtus était mieux, indéniablement mieux, sonore et menaçant, fracassant. Lui restent, heureusement : « j'étais trop émotionnée… » et son très beau « ça m'obnibule » qui marque de gros soucis. J'aime aussi quand la bonne vieille est « toute courbaturée ». Surtout je lui demande de ne pas renoncer à « on va tâcher moyen », au moins dans l'expression « je vais tâcher moyen de pas lâcher la rampe cet hiver ». Le 16 décembre 2008, je rends visite à mon père à l'hôpital Cochin et j'explique que je descends de Pigalle, à pied, que ça fait une trotte mais que c'est très agréable, ces balades. Ma mère me coupe : « Mais t'as toujours aimé ça, toi, harponner Paris » (**À-peu-près**@). Bien noté, l'important, c'est larpon, et Paris la baleine blanche.

Tant et si bien qu'elle a (mars 2009) lâché la rampe : un AVC (**Acronyme**@) qui la laisse dans un fauteuil roulant. Que je pousse de mauvaise grâce : « Je déteste ça, pousser ta charrette. » Je me plains en effet, souvent, à tout propos, dès qu'il s'agit du foutu fauteuil. Et elle : « Ohhh moi, tout ce que j'entends, c'est mon fils souffreteux. » Je m'étrangle : « Et tu sais ce que ça veut dire, au moins, souffreteux ? » « Allez, pousse. » Le 24 janvier 2008, ma mère parle des hôpitaux, des diagnostics, de la confiance impossible quand ils annoncent des résultats, des délais : « Oh, tu sais, ils ont vite fait de remettre ça aux calanques… »

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 31 03/11/10 16:01

Je note chez sa sœur Simone le même attachant défaut. Simone, dans sa visite du mardi à ma mère, voulait souligner que les repas de sa sœur sont rendus pénibles par son handicap nouveau, qui concerne aussi sa vieille trachée : « C'est pas facile, tu sais, de déglutiner, ça gêne… » Et, une nouvelle fois, déglutiner est mieux, très finement composé suivant le principe du mot-valise : on y a reconnu en effet agglutiner et déglutir.

Barbarisme 2

Le résultat est le même

[C'est la scène d'« atmosphère » dans *Hôtel du Nord* :]
– Pourquoi qu'on part pas pour Toulon ? Tu t'incrustes, tu t'incrustes. Ça finira par faire du vilain.
– Et alors ?
– Ôôrrh, t'as pas toujours été aussi fatalitaire…
– Fataliste.
– Si tu veux, le résultat est le même.

Arletty et Louis Jouvet dans *Hôtel du Nord*,
dialogué par Jeanson.

En effet, « fatalitaire » est mieux à l'oreille, tandis que « fataliste » semble plus résigné, spécialisé (-iste) en somme, pour un type qui sait de quoi il parle en matière de débine. Mais, comme dit Arletty, toujours dans cette scène, toujours à Jouvet : « Oh là là des types qui sont du milieu sans en être et qui crânent à cause de ce qu'y z'ont été, on devrait les virer. » De toute façon, « le résultat est le même » : pour Arletty, pour ma mère (**Barbarisme 1**), il y a un résultat de

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 32 03/11/10 16:01

la langue, et c'est tout ce qui compte. Mon père, très affaibli, se traînait à l'hôpital de Taverny ; ma mère voulait le bousculer, le presser, le faire marcher : « Tu sortiras d'ici quand tu courriras. » Le vieux la reprend, faiblement : « Quand je courrai… » Ma mère : « Oh, c'est pareil… »

Bataille

Rire et compisser

L'*Histoire de l'œil*, de Georges Bataille est un livre noir, à l'érotisme lumineux. À moins que ce ne soit l'inverse. Une jeune Simone, qui représente le plus souvent Bataille, y rit beaucoup, d'un rire sans comique ni humour, mais blasphématoire, libérateur et vengeur. Simone, le narrateur et un Anglais forcément dégénéré sont à Séville, sous le porche de l'église de la Charité, où est enterré Miguel de Mañara, modèle de Don Juan :

« Quand elle revint, nous restâmes assez stupides : elle riait aux éclats, ne pouvant parler. La contagion et le soleil aidant, je me pris à rire à mon tour, et même, à la fin, Sir Edmond.

– Bloody girl ! s'écria l'Anglais. Ne pouvez-vous expliquer ? Nous rions sur la tombe de Don Juan ?

Et, riant de plus belle, il montra sous nos pieds une large plaque de cuivre ; elle recouvrait la tombe du fondateur de l'église, qu'on dit avoir été Don Juan. Repenti, celui-ci voulut qu'on l'enterrât sous le porche de l'entrée, afin d'être foulé aux pieds des êtres les plus bas.

Nos fous rires décuplés repartirent. Simone riant pissait le long de ses jambes : un filet d'urine coula sur la plaque. »

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 33 03/11/10 16:01

Le blasphème consiste bien à rire sur la tombe du repenti, converti à la religion commune et au Bien ordinaire ; le joyeux pissat de Simone est aussi la preuve que ce rire profond est irrépressible. Cette jolie scène déclasse, au passage, le fameux pissotis sartrien (sur la tombe de Chateaubriand) qui n'apparaît en comparaison qu'une courte provocation potache, où le compisseur montre à bon compte qu'il survit au compissé.

Bébert, le chat de Céline

Léautaud 2

Chez Léautaud, la drôlerie est nette, sèche comme une épigramme ou un trait d'esprit qui procède le plus souvent par retranchement, par gravure, impeccable, vive, à l'attaque ; il ne s'embarrasse de rien, ne se prive de rien, et pas non plus de sentiment. À Céline qui va fuir, il écrit en juin 1944 : « Vous allez sans doute être liquidé à la Libération, et vous l'aurez bien cherché, je ne verserai pas une larme, mais vous pourrez mourir en paix, sachez que je suis prêt à recueillir Bébert qui seul m'importe. » La lettre de Léautaud où l'on trouve ce prévenant faire-part a disparu dans l'incendie du pavillon de Céline, à Meudon, le 23 mai 1968. Frédéric Vitoux, dans *Bébert. Le chat de Louis-Ferdinand Céline* (Grasset, 1976. Grand livre, félin, *stylé*, avec Céline en Bébert et Bébert en réfugié), en donne toutefois la teneur, respectueux de la tournure que prenaient les vacheries de Léautaud.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 34 03/11/10 16:01

Beckett 1

Le malheur est la chose la plus comique au monde

HAMM (*avec lassitude*). –… il y a une goutte d'eau dans ma tête. (*Un temps*) Un cœur, un cœur dans ma tête.
Un temps.
NAGG (*bas*). – Tu as entendu ? Un cœur dans sa tête !
Il glousse précautionneusement.
NELL. – Il ne faut pas rire de ces choses, Nagg. Pourquoi en ris-tu toujours ?
NAGG. – Pas si fort !
NELL (*sans baisser la voix*). – Rien n'est plus drôle que le malheur, je te l'accorde. Mais…
NAGG (*scandalisé*). – Oh !
NELL. – Si, si, c'est la chose la plus comique au monde. Et nous en rions, nous en rions, de bon cœur, les premiers temps.

Bernanos

Les imbéciles/la classe moyenne

Dans les premières pages des *Grands Cimetières sous la lune* (1938), Georges Bernanos est catégorique : « Les classes moyennes sont presque seules à fournir le véritable imbécile, la supérieure s'arrogeant le monopole d'un genre de sottise parfaitement inutilisable, d'une sottise de luxe, et l'inférieure ne réussissant que de grossières et parfois admirables ébauches d'animalité. »

Bien sûr ne pas réduire Bernanos à cette situation, utile, des imbéciles, qui sont maintenant logés dans la classe moyenne, l'atroce classe moyenne contre quoi il a toujours ferraillé. Ni à ce comique de charge dangereuse, caractéristique

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 35 03/11/10 16:01

du pamphlet. Et pas non plus à la magnifique scansion du début des *Cimetières* : « La colère des imbéciles remplit le monde… » qui rythme sans faiblir la colère de Bernanos qui est toujours « d'attaque » contre les braves gens, ici les franquistes, dont il était pourtant au commencement de la guerre civile.

À noter dans *La Maman et la Putain*, film de Jean Eustache (1973), la scène où Jean-Pierre Léaud, indéfiniment attablé au bistrot, cite *Les Grands Cimetières sous la lune*, dans le passage sur les cafés : « … J'écris sur les tables des cafés parce que je ne saurais me passer longtemps du visage et de la voix humaine dont je crois avoir essayé de parler noblement… »

Bêtise
et inquiétude

8 novembre 2004, rue Censier, à Paris. Je croise deux hommes, plutôt âgés, tweed tous les deux, pantalons gris, fatigués (les pantalons également), mais vifs. Ils marchent lentement, se parlent à l'oreille ; ils sont attentifs à ce qu'ils se disent ; l'un deux ponctue une phrase d'un doigt tendu. Au passage, j'entends nettement (le vieil homme détache ses mots) : « … la bêtise, vois-tu, ne connaît pas l'inquiétude… ».

Bêtise des hommes d'action
Murat ou le burlesque militaire

Dans une affaire fort chaude, Murat haranguait les soldats près de se débander ; voici en quels termes : « En avant ! Sacré nom

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 36 03/11/10 16:01

de Dieu ! J'ai le cul rond comme une pomme, soldats ! J'ai le cul rond comme une pomme ! » Dans le moment du danger, cela paraissait une harangue ordinaire, et je suis persuadé que César et Alexandre ont dit dans de telles occasions d'aussi grosses bêtises.
Mérimée, *H.B.*

Black

Second degré

Avec l'ami Nicolas, avec Elizabeth, nous parlions de nos familles. Nous étions à Château-Chalon où nous pinardions longuement du vin jaune et je racontais l'anglais de ma mère et la fois où elle avait apporté son rôti à table en disant «Voilàààà, c'est du roastbeef, du roastbeef de bœuf». C'était à un repas où j'avais invité mon bon copain Bernard Ruget (quinze-seize ans) et j'avais eu honte, honte de la vieille ignare, en souvenir de quoi, chaque fois que se pointe un rôti, et surtout si ça fleure bon, je ritournelle en expiant le roastbeef de bœuf de ma mère. Puis je racontais mon chien Black, mon cher bâtard, le chien de ma petite enfance sur lequel je m'appuyais pour commencer à marcher, mon chien Black, qui était jaune. Nicolas ne comprenait pas, c'était pas drôle, il en connaît aussi, lui, des chats qui s'appellent Cat, des petites chattes qui s'appellent Petite et c'est tout juste amusant, un truc de second degré, sans plus.

«Non, non, moi, les parents ils ont appelé Black, mon chien jaune, parce que Black, c'est un joli nom pour un chien, c'est tout, un nom qui veut juste dire Black, rien d'autre. Le chien d'après, ça serait Rex, et là c'était Black, pour mon chien jaune.» Au sourire patient et amical de Nicolas, je venais de

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 37 03/11/10 16:01

comprendre que je ne serai jamais de « second degré », qui est le pays de ceux qui savent que Black veut dire noir, l'arrière-monde de compétence qui leur sert de point d'appui. Les amateurs passent d'un degré à l'autre, pas dupes, et ce passage les fait rire ; la virtuosité qu'il y faut les contente. Le deuxième degré commande au moins qu'on occupe bien le premier, qu'on y soit à l'aise, qu'on s'y réfère avec sûreté. Nota : le second degré, appliqué au navet, avec un soupçon d'effet de génération, ça donne le *culte*, le film culte, l'émission culte.

Blague favorite 1 (La)

Les copains qui saucissonnent

Il y a les blagues de mon père, celles qu'il racontait très volontiers, souvent, très souvent, avec une insistance telle qu'on devait bien comprendre à la fin que ces blagues ne le faisaient pas rire plus que ça (quoique…) mais qu'on devait bien se les farcir à répétition parce qu'elles lui servaient à dresser un portrait de lui-même, portrait qu'une pudeur effrayée l'empêchait de livrer autrement. Et même, ces blagues ne le faisaient rire que pour ça : l'occasion malicieuse de nous glisser en contrebande la photographie subreptice de sa chère jeunesse. Ces histoires reprenaient le plus souvent le dispositif dit « des trois copains » (peut-être pour l'ambiance « La belle équipe », bleus de travail, casquettes, amitié et bons mots) : les trois copains péteurs, les trois copains entrent dans un bar, les trois copains qui cassent la croûte…

Trois copains cassent la croûte ; copains 1 et 2 saucissonnent chez copain 3.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 38 03/11/10 16:01

COPAIN 3. – Le saucisson, ça se coupe fin. Plus c'est fin, meilleur c'est…
COPAINS 1 et 2 (*ensemble*). – Coupe donc épais, tu sais bien qu'on n'est pas habitués à manger bon.

Celle-là, si je ne l'ai pas entendue trois cents fois… Comprendre : « Moi, Claude, je n'ai pas été habitué à manger bon, ni fin. Tu piges[1] ? » Sans compter la roublardise, quand on force la main, qu'on oblige les autres à couper gros.

Et d'ailleurs, maintenant que j'y pense, peut-être qu'avec ses histoires, il voulait s'en payer une bonne tranche, de sa jeunesse… une bonne tranche qu'il avait du plaisir à nous resservir, à nous resservir sans cesse, et à couper gros.

Blague favorite 2 (La)

Mon père bourvilesque

Oui, mais (**La Blague favorite 1** ☺) moi, j'ai toujours pensé que la blague préférée de mon père aurait dû être la suivante, qui colle tout aussi bien à ce qu'il était, qui aurait heureusement accentué des traits bourvilo-paysans que mon père ne cachait certes pas, mais dont il négligeait la mise en scène. On y retrouve mieux sa grande préoccupation des rapports d'envie entre gros et petits, dont il était, dont il souhaitait qu'ils aient un jour comme une revanche, à la condition voyez-vous que cette revanche se fît sans rien dire et sans revendication. Voici mon-histoire-favorite-de-mon-père :

1. Que mon père déclinait en « tu m'capites ? » ou « tu m'encapites ? ». Je me souviens d'un très sensible, très inventif et approprié : « Nelson, il m'a très bien encapité. »

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 39 03/11/10 16:01

Un paysan américain se plaint : Je n'en peux plus, je monte en voiture le matin, je roule toute la journée et, le soir, je suis pas arrivé au bout de mes terres.

Un paysan français le cajole : Oui, je sais ce que c'est, moi aussi, dans le temps, j'avais une voiture comme ça.

Blague supérieure (La)

Flaubert 3. Le très haut comique

Quand est-ce donc que l'on fera de l'histoire comme on doit faire du roman, sans amour ni haine d'aucun des personnages ? Quand est-ce qu'on écrira les faits du point de vue d'une blague supérieure, c'est-à-dire comme le Bon Dieu les voit, d'en haut ?

Flaubert, *Lettre à Louise Colet*,
7 octobre 1852.

Blondin 1

Le dégagement

Au mitan du siècle (XXe), les artistes s'engageaient, ici ou là, s'encartaient. Antoine Blondin les préférait dégagés, comme on dit les épaules dégagées, mains dans les poches, dégagés d'obligations militantes dont rien de bon ne pouvait sortir. On ne confond pas avec « désengagé » qui marquerait une faute de goût supplémentaire et impardonnable. Pas le genre à produire de la théorie, Blondin donnait tout de même son point de vue au détour d'une critique du *Dimanche de la vie* et félicitait Queneau de son « parfait dégagement » : « Quand les Koestler, les Kravchenko et autres Camus donnent le ton

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 40 03/11/10 16:01

de l'époque, l'entreprise qui consiste à réécrire *Le Sapeur Camembert* assis sur un volcan ne manque ni de courage ni de grandeur» (*Rivarol*, 14 mars 1952).

Bibliothèque nationale de France

Et puis quoi encore ?

Je relaie ici la riche idée de l'ami Henry Barton de renommer la Bibliothèque nationale de France. Il faudrait l'appeler maintenant Bibliothèque Philippe-Pétain [BPP]. Et si, en plus, il faut vous expliquer… Le plus fort : une bibliothèque en forme de livres ; c'est vrai qu'on est idiots…

À noter au passage le très foireux «nationale de France» qui relève du délire syntagmatique, et aussi d'un sens étrange et malade de la catégorisation administrativo-historique.

Boire des haltères

Tours d'esprit

Ça remonte à mon grand-père
qui disait boire des haltères

ce genre de blagues
d'à-peu-près
pesants, de fables

On me dit qu'il nous faut cultiver nos morts
(bon, d'accord)
et pour le reste de nos vies

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 41 03/11/10 16:01

accentuer la tournure de notre esprit.
On a tort, voilà tout, contrits

sacré pépère,
et ses haltères

sur le même sujet hydrophobe
j'avais un prof d'allemand
(Ça remonte à Freyssinet [c'est son nom])
qui disait qui disait en français :
faut s'méfier l'eau bue éclate

ce genre de blagues
d'à-peu-près
dangereux, de fables

et d'autres et d'autres beaucoup d'autres
qui disaient et qui disaient
qui riaient et qui riaient

sacrés pépères
et leurs haltères

Bordel

Où nous tenons notre état

Très réjouissante analyse par Clément Rosset du vers de François Villon pris dans sa *Ballade de la grosse Margot* : « en ce bordel où nous tenons notre état ». Après avoir indiqué une étymologie bricoleuse de bordel, de ces baraques de

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 42 03/11/10 16:01

planches des bords d'eau, après avoir souligné la puissance comique du hiatus bordel-état (le bordel c'est l'état et l'état c'est le bordel), après avoir interprété plus largement encore : « dans ce désordre où je tiens mon ordre », ou bien encore : « dans ce désordre où gît tout ordre », Rosset en vient à l'examen de cette proposition philosophique : le bordel comme nature des choses d'où il suit que la vie est désordre, et l'ordre contre nature. La verve renversante de Rosset lui permet ce genre d'extension : le désordre est premier, son aménagement second et secondaire. Bordéliques récents et néanmoins exemplaires selon Rosset : l'iceberg du *Titanic*, la machine à manger de Chaplin, Tinguely, *Boudu sauvé des eaux* et Jean-Luc Godard seconde période.

In Clément Rosset, *Le Régime des passions*, Minuit, 2001.

Bossus 1

Tête-à-queue / Coq-à-l'âne / Incompréhension

Conversation du 29 juillet 2003.
MON PÈRE. – Claude, pourquoi on dit rire comme un bossu ?
MOI. –…
MON PÈRE (*déçu*). – Je croyais que tu saurais.
MOI. –…
MON PÈRE. –… les bossus, y rient plus que les autres ?…
MOI (*me risque*). –… sont pliés. Pliés de rire, peut-être. Tordus. Peut-être.
MON PÈRE. –… mais (*déçu*)… y rient plus que les autres ?…
MOI. –…
MON PÈRE. – En tout cas, des bossus, y'en a plus (*déçu*).

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 43 03/11/10 16:01

Bossus 2

Bergson 1. La raideur mécanique

Mais voilà que Bergson (*Le Rire. Essai sur la signification du comique*, 1900) vient sur le terrain de mon père et de ses incompréhensibles bossus. Il s'agit maintenant de savoir pourquoi les bossus font rire.

Plus fin et plus perspicace, plus utile aussi que drôle / pas drôle, que lourd / léger, Bergson a commencé par signaler le clivage raide / souple : on rit dès que se manifeste « une certaine raideur de mécanique, là où on voudrait trouver la souplesse attentive et la vivante flexibilité d'une personne ».

Bergson en vient à traiter la question de nos bossus : « Ne serait-ce pas alors que le bossu fait l'effet d'un homme qui se tient mal ? Son dos aurait contracté un mauvais pli. Par obstination matérielle, par raideur, il persisterait dans l'habitude contractée. Tâchez de voir avec vos yeux seulement. Ne réfléchissez pas et surtout ne raisonnez pas. Effacez l'acquis ; allez à la recherche de l'impression naïve, immédiate, originelle. C'est bien une vision de ce genre que vous ressaisirez. Vous aurez devant vous un homme qui a voulu se raidir dans une certaine attitude, et si l'on pouvait parler ainsi, faire grimacer son corps. »

La société, le monde, nous tous, attendons de la souplesse, du fluide, de la variation, alors que certains individus (bossus, clowns, maladroits, distraits, tous inadaptés) n'ont, dans certaines circonstances, que de la raideur à offrir, et paf, ils se cognent dans le premier réverbère qui passe. On en rit. La raideur mécanique, c'est cette persistance à marcher

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 44 03/11/10 16:01

dans la rue, comme d'habitude, sur le même trajet, alors que la vie y a placé un obstacle qu'elle voulait que souplement nous effacions : pour Bergson : « cette raideur est le comique et le rire en est le châtiment ».

Magnifiques formules de Bergson, explicatives et enlevées, poétiques, très détachées, pénétrantes : celle d'abord du corps humain, défini très joliment comme lest importun : « Supposons qu'au lieu de participer de la légèreté du principe qui l'anime, le corps ne soit plus à nos yeux qu'une enveloppe lourde et embarrassante, lest importun qui retient à terre une âme impatiente de quitter le sol. Alors le corps deviendra […] une matière inerte posée sur une énergie vivante. Et l'impression comique se produira dès que nous aurons le sentiment net de cette superposition. » Infiltration comique et âme taquinée ensuite : « … on nous montrera l'âme taquinée par les besoins du corps – d'un côté la personnalité morale avec son énergie intelligemment variée, de l'autre le corps stupidement monotone, intervenant et interrompant avec son obstination de machine […], la loi générale de ces phénomènes pourrait se résumer ainsi : est comique tout incident qui appelle notre attention sur le physique d'une personne alors que le moral est en cause. […] Dès que le souci du corps intervient, une infiltration comique est à craindre ».

Voici donc nos deux ridicules de l'article d'avant (**Bossus 1** ☺) : le fils, dont on (et le père) attendait une souplesse érudite non moins qu'une « énergie intelligemment variée » (tu parles…) et qui ne répond (euhhh) que par une raideur filiale pétrifiée, rendu à la manière empêtrée des fils marcheurs qui se heurtent à leur père réverbères (bing).

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 45 03/11/10 16:01

Et aussi bien sûr le vieux schnock qui engageait là une conversation avec son fils, dont il semblait attendre « souplesse attentive et vivante flexibilité », qui sont au principe et qui font le bonheur des conversations, à propos justement de certaines expressions toutes faites, raidies mécaniquement par les habitudes du langage.

Brandurque

Dotremont (**Nous n'en poumons plus**) contre Monsieur Petit, l'intellectuel à roulette

Il arrive qu'on échappe à l'existence tant elle s'amenuise, tant elle se multiplie, et non par elle-même seule. À la faveur d'un grand coup, d'une escarbille sans dimensions. L'homme monte au grenier de sa demeure et monte encore. Il arrive au deux centième étage du Crystal Palace, qui n'est plus le Crystal Palace. (Ci-gît le fond de la culotte argumentale de Monsieur Petit, intellectuel à roulette ou à socle, dont le livre de chevet n'est même pas La Clef des songes. *« Ajoutez à une maison des briques rouges, des briques bleues, jaunes, ajoutez-y des cornets à piston, des cataplasmes, des rifles. Et après ? Ce sera toujours une maison. » Ce sera toujours une maison, Monsieur Petit, mais la nôtre. Monsieur Petit a une curieuse opinion de l'autre. Il prend l'autre pour l'inconnu. Le surréalisme devrait être pour lui une brandurque. Ça n'existe pas, une brandurque ? Justement. D'après Monsieur Petit, nous devrions bâtir une brandurque. À l'aide de brandurques. Puisque nous prétendons atteindre l'autre. Monsieur Petit ne comprend pas qu'un autre rapport entre deux objets vaut une brandurque. Qu'à force d'autres rapports… « Quantité devient qualité. » Mais Monsieur Petit ne nous entend plus. Il*

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 46 03/11/10 16:01

mange des pommes de terre, avec des légumes et de la viande, et du pain, sur une table.)

Christian Dotremont, *Note sur les coïncidences*, précédée de *Variation précise sur quelques moyens d'échapper à l'existence* et suivie de *Quelques Autres Notes*, Éd. La Boétie, sans date.

Bukowski

La gaieté irréductible. Les blaireaux

Rien de plus revigorant que la poésie de Bukowski, poésie irréductible d'un type qui braille formidablement quelque chose comme : tant que je pourrais faire un vers, un vers comme ça, un vers de colère détendue et d'observation sarcastique, tant que je pourrais faire cette poésie de bataille (Bukowski, c'est *le point de vue* de Villon), alors ils ne pourront nous atteindre. Rassurez-vous, je suis là. Ils ? Les emmerdeurs, la chefferie, les sûrs d'eux, les pignoufs-zavocats-d'affaires, les criticules, la classe moyenne, tous servant les intérêts de tous et se renvoyant la baballe. La poésie de Bukowski, c'est le grand air des toujours-debout ; il s'en suit une sorte de gaieté et de beauté nées de la liberté quand elle est irréductible. La vie de plan épargne, de frigidaire et de bagnole, de police, que vous voulez nous faire : *fuck off*.

pas du même moule

cette nuit-là
il conduisait
nu
sur l'autoroute

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 47 03/11/10 16:01

creva
gara
la
voiture
sur le
bas-côté
entreprit
de changer le
pneu.

ce qui
provoqua
un
tel
embouteillage
que
la patrouille routière
eut du
mal à
arriver.

il se débrouillait
bien : ôta
la roue
mit la roue de
secours
remonta
et quitta
l'autoroute
par la bretelle
de sortie

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 48 03/11/10 16:01

avant
qu'ils
arrivent.

un bon
citoyen leur
donna le
numéro d'immatriculation
et ils
le
diffusèrent.

deux heures
plus tard
la voiture
fut
repérée
devant
un
cimetière pour
classe
moyenne.

la
fouille
ne
dérangea
que
les
morts

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 49 03/11/10 16:01

pas trace
du
conducteur

la voiture
était
volée.

il y a
toute sorte
de
dingues
certains plus
doués
à leur
manière

que les
trop nombreux

lourdauds
normaux
blaireaux

Burlesque

Salut et hommage à Olivier Rabourdin

Le burlesque est affaire de registre. Alors que, classiquement, un sujet noble exige de la tenue, voire de la grandiloquence, alors qu'un sujet vulgaire impose argot et familiarité, le burlesque perturbe ce bel arrangement ; le plus souvent le sujet noble est dégradé et la perspective distordue. Mais le

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 50 03/11/10 16:01

burlesque est aussi un genre cinématographique où la menace physique et l'atteinte corporelle sont sauvages et spontanées ; c'est idiot, on y prend des baffes en rafales. Plus le héros (que respectait et anoblissait le cinéma de l'âge classique), qui est un casse-cou, prend de claques, plus il tombe, plus il a mal, et plus on rit. On rit de l'outrance, on rit de la blessure. Le *slapstick* américain est comme ça, un comique d'accident, d'attentat, de coups et de gnons qui aboutit (sans doute par atténuation) à la tarte à la crème. Un coup ce n'est pas assez : on tombe, on se relève, on retombe, on se re-re, etc. ce n'est jamais assez et on fait vite la preuve que les mêmes causes brutales produisent les mêmes effets de meurtrissure. Le bonheur de ces spectacles de la dégringolade, c'est les années dix-vingt, l'Amérique des débuts du cinéma, l'enfance de l'art : Harold Lloyd, Laurel et Hardy, Roscoe « Fatty » Arbuckle, Keaton, Charlot ; je renvoie au *Burlesque ou la Morale de la tarte à la crème*, de Petr Král (Ramsay Poche cinéma, 1984) qui étudie bien la sauvagerie réjouissante des premiers films de cabrioles. Král cite René Clair : « C'était un monde léger où la loi de la pesanteur semblait remplacée par la joie du mouvement. » En somme, ils bougent, ils bougent (c'est du cinéma) : nous sommes heureux. Ils chutent, ils chutent et nous rions : ils n'avaient pas vu que le monde est dur ; ils sont ramenés à la condition commune.

J'explique tout ça pour bien faire comprendre le portrait qui va suivre, de mon ami Olivier Rabourdin, le cher bon vieux.

Or donc Olivier est mon ami burlesque, parce qu'il est l'enfance de l'art, parce qu'il est brutal, parce qu'il pratique, à l'aise, le mélange des genres.

Olivier a dix-huit, vingt ans, et moi itou ; c'est un jeune comédien, à un cours ou à un autre ; après, ce sera l'école

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 51 03/11/10 16:01

de la rue Blanche, puis celle de Nanterre, et la vie d'artiste, et moi de même. Olivier avait entrepris de m'enseigner la sauce à l'ail, pour les pâtes ; il tenait ça de son grand-père Arnaldi et voulait marquer qu'en matière de pâtes faut pas faire n'importe quoi (rapport à la vie d'artiste, sans doute, qui charrie en son sein des tonnes de nouilles, qu'il faut bien apprendre à toréer[1]). Bon. Nous sommes dans la petite cuisine du petit appartement où la mère d'Olivier bataille (bohème où je niche le plus souvent, bohème où je tiens mon état) pour élever ses deux garçons, une cuisine tout en longueur, étroite. Une gazinière à mi-parcours, et pas grand place pour se remuer là autour. Va savoir pourquoi, Olivier est nu, nu pour faire les pâtes, cheveux longs, athlétique, beau gosse et théâtral [le héros classique de tout à l'heure], théâtral jusqu'au bout de la queue

de la poêle où frisotte de l'huile d'olive. « Fauqu'l'huile soit très chaude, c'est super-important, bouillante, tu mets le feu à fond. Et faut que l'ail soit finement émincé » (il s'y emploie, tchic tchic tchic, du bout

du couteau…). Ça a de la gueule, une mise en scène impeccable, un acteur du tonnerre, à poil et tchic tchic tchic, il émince de l'ail en s'en jouant. Je suis impressionné (et habillé, moi, je suis habillé). « Et là, regarde bien : tu prends l'ail et tu (théâtral geste d'amplitude) le jettes dans la poêle, dans ton huile qui frisotte » et

là, une goutte d'huile d'olive bouillante lui gicle sur le gland.

Il hurlait, mon Dieu, comme il hurlait. Il se tenait le bout

1. Ce type de figure amplificatoire (et ici n'importequoitique, ça n'empêche pas) est bien une hyperbole.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 52 03/11/10 16:01

de la queue en criant ; il cherchait une solution, et il n'y en avait pas, pour calmer la douleur et moi je ne lui servais à rien, bien sûr, puisque je riais, je riais et mon Dieu comme je riais. Il s'est retourné vers la cabine de douche, derrière lui, dans le coin de la cuisine ; il s'est précipité : « T'es con, c'est pas drôle, c'est bouillant, t'es con, juste sur le glaaand, et merde merde merde. Ça fait mal, c'est pas drôle » (ben si). Il est entré dans la cabine de douche, un bras tendu vers le robinet, son autre main qui avait lâché le bout

de sa queue à l'ail cherchait à décrocher le pommeau de la douchette fixé un peu plus haut. Bien sûr, dans cette drôle d'extension, tendu en avant, déséquilibré, il a mis le pied dans la litière du chat, juste sur le bord du bac de la litière, dont c'était la place, dont le contenu s'est répandu en pluie dans la douche et dans la cuisine, espèce d'aspersion hilarante et mon Dieu comme je riais, comme je riais. Enfin Olivier a pris pied dans la douche, il a pu se doucher, le jet d'eau arrosant large, il en mettait partout, puis plus précis sur le sexe, et plus précis encore sur le bout du gland à l'huile et à l'ail.

« Merde, c'est froid. T'es con, c'est froid. Ferme le gaz, au lieu de te marrer, ferme le gaz, je te dis. Et merde y'a de la litière partout. Ahhh, ça y est c'est chaud, ça va mieux. (Un temps.) Tu crois que ça va faire une cloque ? J'ai pas de bol, quand même, juste sur le bout de la queue. J'espère que ça va pas laisser de trace, t'es con, arrête de rire un peu.

– Elle est bien ta recette…

– T'es con, ça fait mal.

… elle est bien mais

mais faut une grande cuisine. Et une douche.

– J'espère que ça fera pas de cloque.



Ça envoie du pâté

Le déploiement métaphorique. Le produit placé

On dit que Georges Perec, au sortir d'un entretien radiophonique où il avait parlé de ses habitudes d'écriture, façons de faire et procédés, confiait avoir consciencieusement non moins qu'explicitement cité le nom d'une marque prestigieuse de stylo tout au long de l'interview. Il espérait que ledit fabricant, Montblanc, qui produit en effet d'incomparables stylos à plume, lui ferait passer, en remerciement, une de ses luxueuses machines. Mais rien ne vint.

Je reprends le procédé, avec les mêmes espoirs secrets. Voici l'affaire : à l'automne 2008, j'ai entrepris de débroussailler cette partie de la rivière qui borde notre jardin (Chabeuil, Drôme). Gros travail : ronces en pagaille, arbres tombés, orties, acacias, sureaux et toutes sortes de choses, déchets et ferrailles, gros travail pour lequel j'avais besoin d'un outil approprié. Mon impeccable débroussailleuse Stihl, avec son rotofil parfait et son increvable lame de coupe n'y suffisait plus. Roland Chovin, Cycles et petite motoculture (Chabeuil, Drôme), sut alors me conseiller le modèle adéquat, même

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 54 03/11/10 16:01

cylindrée mais plus de soupapes, c'est plus de couple, à ce que j'ai compris, plus souple et à la sortie ça devrait faire l'affaire, dans votre champ de ronces, monsieur Meunier. La marque ? Stihl encore, c'est le mieux, y'a pas à sortir de là. Il me conseille également une lame recourbée, un vrai broyeur. Et me met dans les mains d'Ausin, spécialiste maison, un tout jeune type, affairé et compétent, qui prépare la machine pour moi. Démonstration, réglages, carburants, conseils : il monte la féroce lame courbe et prévient Jenny, qui assiste à l'opération : « Quand y sera en train de bosser, vot'mari, avec son casque et sa visière, faut pas passer derrière, hein, passque ça envoie du pâté, ce truc. Stihl, c'est pas des rigolos… »

Et 'fectivement, ça envoie du pâté : fin octobre, la place était nettoyée. Pendant cette corvée, quand j'allais à la rivière, je disais : « Et hop, un peu de pâté. » Ou alors, par dérivation métonymique : « Ma parole, Sthli, ça balance de la rillette, leader mondial, y'a pas mieux. » Et encore : « Les ronces, on s'en fait toute une affaire, mais, tu leur vaporises un peu de pâté et elles font moins les malines. Le pâté, ça mate. » Ou bien : « On dira ce qu'on voudra, mais les Allemands, pour la charcuterie, y sont im-bat-tables. »

Nelson m'avait bien renseigné : dans la voile aussi, ça envoie du pâté, quand ça piaule un peu[1]. Il me confirmait que, quand il y a un moteur ou quand il n'y en a pas, dès que ça envoie (les gaz, du vent), on voit réapparaître notre décisif pâté. Une sono, dans un concert, peut très bien envoyer du pâté, rien n'empêche.

1. Et en effet : « Ça envoie du pâté. Et il va falloir lever le pied dans le mauvais temps. » Jean Le Cam, grand marin autour du monde, cité par *Libération*, 3 décembre 2008.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 55 03/11/10 16:01

Faut que je vous dise, aussi. L'hiver 2008 marque pour moi une date importante : j'affûte maintenant mes chaînes de tronçonneuse. M'y suis mis, il suffisait de vaincre de légères inhibitions mécaniformes, sans plus. J'en tire une fierté sans équivalent et je progresse dans l'exercice ; le résultat en est que ma parfaite petite tronçonneuse s'est tombé ses dix tonnes de bois, comme ça, comme à la parade, un vrai bonheur. Bien sûr qu'elle aussi envoie du pâté, y'a pas de raison ! La marque ? Stihl, pourquoi changer, pas de blagues, ces affaires de chauffage sont trop importantes. Nous, on se chauffe au pâté.

Je vous parlerai un jour de notre poêle à bois, une machine de rêve, une merveille de chez France Turbo, qui chauffe à lui tout seul notre grande et vieille maison de Chabeuil (Drôme). L'installateur nous avait prévenus (léger changement de registre) : « Vous verrez, un poêle comme ça, ça bastonne… Et Nelson avait confirmé une nouvelle fois : sur ses bateaux aussi, quand ça souffle, on dit que ça bastonne…

Calamité 1

Aller au pire. L'histoire drôle

Le plus souvent la blague et le calembour sont en rapport étroit avec la calamité. C'est le contraire de l'esprit de finesse, on va vers le terrible, le catastrophique, on s'enferre dangereusement : plus c'est pire, meilleur c'est ; on le sait, on y va. C'est le plaisir confus, mais sûr, du saccage et de la destruction. Ainsi l'ami Olivier (**Burlesque** ☺) était fiancé à Zoveda, très belle fille, fort caractère ; ils avaient (et moi aussi, j'assiste à la scène) dix-huit ou vingt ans. Zoveda

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 56 03/11/10 16:01

voulait qu'on l'appelle maintenant Zoubida, toujours plus sensible à son histoire, à ses origines algériennes ; femmes, revendications, Algérie ; on se souvient que ces années-là étaient électriques. Et Olivier commence une histoire drôle. Zoveda et lui sont debout, va-et-vient entre la cuisine et le salon, dans le petit appartement de la rue Baurepaire ; je suis assis dans le vieux fauteuil en cuir.
OLIVIER (*à Zoveda*). – Eh, tu connais la différence entre un cercueil d'Arabe…
MOI (*dans le fauteuil, à mi-voix*). – Non, Olivier, nooon.
OLIVIER (*à Zoveda*). –… et une poubelle ?
MOI (*dans le fauteuil, je rentre à mi-voix la tête dans les épaules*). – Nooon, Olivier.
ZOVEDA. –… (*un temps, puis claque la porte du petit appartement de la rue Baurepaire*)
OLIVIER (*se tourne vers moi*). – Ben quoi ?…

Calamité 2

Antimétabole 1

Une prétentieuse : depuis des lustres elle sème dans Paris des pochoirs représentant une jeune femme brune agrémentée de jeux de mots, tous plus signifiants les uns que les autres, ridicules, affligeants. A peur de rien, signe Miss. Tic et produit de tristes calembours érotico-freudiens du genre : à ma zone, l'art me ment, je joue oui, je serais ta gueuse et autres fadaises. Tellement tarte que c'en est autorisé, c'est dire ; un genre de graffiti officiel (**Oxymore**), si l'on veut ; un académisme, certainement. En 2008, dans le Nord de Paris, elle affiche un portrait de Marguerite Duras qu'elle

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 57 03/11/10 16:01

orne d'un très contourné : « faire d'un mot le bel amant d'une phrase ». Mais la ville garde des réflexes : un titi propose, sous l'œuvrette ampoulée[1] : « et d'une phrase un bel amas de mots ». Ce qui constitue une très appropriée antimétabole (bravo titi), figure de rhétorique qui consiste – justement – dans la permutation de mots à l'intérieur d'une phrase. On obtient un nouvel énoncé, qui corrige et dégonfle le premier.

C'est pas grave

De qui se moque-t-on exactement ?

Un dessin du *Canard enchaîné*, illustrant une rencontre entre MM. Sarkozy et Muammar Kadhafi. Dialogue :
M. SARKOZY. – Vous savez, j'y tiens beaucoup, à cette idée des droits de l'homme.
M. KADHAFI. – Allez… c'est pas grave.

Entre une dame (mélomane) et Claude Debussy. Dialogue :
LA DAME (*mélomane*). – J'ai beau écouter du Wagner, je n'arrive pas à aimer ça.
CLAUDE DEBUSSY. – C'est pas grave, madame.

Cake (Ras le)

Hypothèses, glissement sémantique

13 janvier 2009, très rapide visite à ma mère, où je trouve Anna, sa belle-sœur. La conversation s'engage sur les travaux, quel maçon, à quel prix, les échéances, les soucis, chez nous,

1. La levrette tant poulée. Idiote !

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 58 03/11/10 16:01

chez Anna et rue de l'Église (Chabeuil, Drôme) où ma mère vient d'emménager.
ANNA. – Ah, c'est Mar… qui a travaillé chez vos voisins ?
MOI. – Chez nos affreux voisins, tu veux dire. L'atroce blockhaus, tu sais, la grande baraquasse dans l'ancien potager du vieux M. Trouillat…
ANNA. – Oui, ouh là là ! Oui, quand je passe devant, c'est affreux, je pense à vous. Mais tu sais, je le connais Mar… c'est le mari de ma voisine. Celle-là, avec ton oncle, on l'appelait la Cicciolina, faut voir le tableau : bas résille et compagnie, mais tu vois, avec un pneu autour du bidon, et des seins jusque-là, ça remonte, tu verrais ça… Mais tu as dû la croiser dans Chabeuil, tu peux pas la manquer…
MOI. – Elle a pas une casquette turquoise, une blonde ?
ANNA. – Non ça c'est une autre, une Italienne aussi. La Cicciolina elle est italienne, mais une vraie Italienne, blonde, tu vois ce que je veux dire. Enfin, blonde… je suis pas allée voir, hein ? Mais toujours en jupette, bas résilles et minijupe, tu vois le genre, à ras le cake *(geste net des deux mains, section horizontale, à hauteur d'œil)*.

Le reste de la conversation sur son prochain déménagement vers Montbéliard, mais je ne suis guère attentif, occupé surtout à la prise de note mentale de l'histoire du cake, qui m'amuse et dont je ne veux rien perdre.

Au repas du soir, l'exégèse est difficile, longue et patiente, du cake de la Cicciolina, tel que présenté par Anna dans son portrait gaudriolesque. Jenny avance la proximité du moule (à cake), et de la moule, sexe féminin (vulg.). Je rappelle pour ma part cette explication étymologique de mon enfance : « Tu sais comment on dit mini-jupe en arabe ? Arhadlachaaat. » Pour ne pas dire « à ras de la moule », Anna aurait

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 59 03/11/10 16:01

donc préféré « à ras le cake » ? Oui. Ça se tient. Et c'est pas « à ras le s'guègue ? » par un effet d'emballement, une dérive jubilatoire ? Non, le s'guègue, c'est autre chose, Anna n'a pas pu confondre. On sèche, on erre (caca ? caguer ? caquer ?) tant, que je consulte la très riche *Histoire naturelle & morale de la nourriture*, de Maguelonne Toussaint-Samat, précieuse dans ces cas de glissements sémantiques, de la cuisine vers la libido. Rien dans le genre à « cake », mais, en traînant dans l'index, je trouve : « Tiens, voilà, c'est ça : "caque", qui me renvoie à un très fort paragraphe qui traite de l'encaquement du hareng qui fit si bien la richesse d'Amsterdam. Ben voilà, c'est ça, caque, barrique, à ras la barrique, ras la caque, qui dérive en ras le cake, ça colle avec la description » (*gestes, amplitude, vastes rondeurs*). Pour finalement débarquer dans mon Grand Robert (dit aussi Big Bob) qui confirme : Caque, de l'ancien nordique *kaggi*, *kaggr*, tonneau (*re-gestes, re-rondeurs, et rires*) : barrique où l'on empile des harengs. Et donne un proverbe : la caque sent toujours le hareng (ah ! tu vois, ça sent bien la moule [vulg.]…). La fin du repas se passe à saluer l'esprit d'invention d'Anna, habillant sa voisine pour l'hiver. Nous décidons cependant que le cas n'est pas pleinement élucidé ; pour notre étude, nous guettons, depuis, d'autres occurrences du cake de la Cicciolina.

Calembour (L'arène du)

Dans lequel Balzac est lacanien par anticipation

[La scène est située quand la bonne société d'Alençon soupçonne l'odieux du Bousquier, libéral, d'avoir engrossé Suzanne la grisette.]

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 60 03/11/10 16:01

Au dessert, il était encore question de Du Bousquier qui avait donné lieu à mille gentillesses que le vin rendit fulminantes. Chacun, entraîné par le Conservateur des hypothèques, répondait à un calembour par un autre. Ainsi du Bousquier était un père sévère – un père manant – un père sifflé – un père vert – un père rond – un père foré – un père dû – un père sicaire. Il n'était ni père ni maire ; ni même un révérend père ; il jouait à père ou non ; ce n'était pas non plus un père conscrit.

Ce n'est toujours pas un père nourricier, dit l'abbé de Sponde avec une gravité qui arrêta le rire.

Ni un père noble, reprit le chevalier de Valois.

L'Église et la Noblesse étaient descendues dans l'arène du calembour en conservant toute leur dignité.

Balzac, *La Vieille Fille.*

Calet

Les violents l'emportent

Le plus souvent la méchanceté nous immobilise, on ne sait pas quoi faire, on est cadenassé par les mauvaises raisons de ceux qui parlent fort, qui en font tout un plat. C'est partout le triomphe bruyant de la chicane et du procès, imposés par ceux qui croient, les croyants, les adhérents.

C'est ça, la leçon de Calet : dans tous ses livres les violents l'emportent et nous tapent sur la tête avec leur bible[1] du malheur. Ils s'acharnent et crient de plus en plus fort, pan pan avec leur grosse bible : ils nous assomment et on finit par lâcher la rampe, et on se noie, et voilà. Padbol, pour les amis d'Henri Calet.

1. Et plus exactement, Matthieu 11,12 : « Le royaume des cieux se prend par la violence et les violents l'emportent. »

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 61 03/11/10 16:01

Les livres de Calet traduisent toujours un embarras (j'ai tout compris, voyez-vous, mais je suis bien emmerdé avec les conclusions…) où la lucidité désabusée finit par produire un comique noir, triste.

Canailles

Insultes/Comme je vous hais

La tombe du matador Julio Robles à Ahigal de los Aceiteros, province de Salamanque, a été profanée dans la nuit du 4 septembre [2008] par des anticorridas. Qui ont recouvert la tombe de peinture rouge, écrit « toreros assassins » et emporté l'effigie du torero, décédé le 4 janvier 2001 des suites d'une péritonite, conséquence de l'hémiplégie qui l'avait frappé après avoir été grièvement blessé par le toro Timador à Béziers le 13 août 1990.

Je relève ici cet entrefilet du journal *Libération* (septembre 2008) pour entretenir une rage vengeuse… et… canailles ! canailles ! canailles profanatrices ! Atroces petits bonshommes ! Vampires de la bonne conscience, putréfacteurs gnangnantistes, comme je vous hais ! Fouailler les tombes, mais à quoi vous pensez ? Idéologues, canailles idéologues ! Et moi qui ne suis jamais allé à la corrida, nulle part, jamais, et qui n'irai pas, jamais et nulle part, je dis que je ne veux pas vivre dans un monde sans toro ni torero, dans le monde de mort que vous nous préparez. Nains virides ! Salauds ! Nazis, oui, nazis nazifieurs ! Ploucs dangereux ! Sûrs-de-vous ! Archiprêtres déterreurs de cadavres ! Insupportables néantiseurs ! Vous êtes de la race des fusilleurs, flingueurs-fouilleurs, comme je vous hais ! Fumiers, fouailleurs,

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 62 03/11/10 16:01

déterreurs, mange-mort, petits vengeurs et lâches, bien sûrs, riens du tout, catéchistes d'époque, approchez, que je vous en colle une et cette imbécillité de première : écrire « assassins » sur une tombe, abymes de la connerie publicitaire, insectes bouseux, momies politiques, momies, petites vies de petite volonté, classes moyennes, les zanimaux vous ont rien demandé, à l'ombre des cimetières, vous êtes à l'aise, chancres catacombards, saccageurs, pleureuses, approchez que je vous en colle une, mais bien sûr vous n'approcherez pas.

Capitaines célèbres

Plaisir de la généalogie agglomérative

Capitaine Merdaille (Gargantua)
+
Capitaine Bordure (Ubu Roi)
=
Capitaine Bordeille (Queneau, dans *Le Dimanche de la vie*)

Tel que rigoureusement établi par Pierre David,
Dictionnaire des personnages de Raymond Queneau,
PULIM, 1994.

Censure, cette c… (La)

La suspension

Un ministre de l'Information décide un beau jour de supprimer les mots *crime* et *meurtre* de certains titres de films. Suggestion d'André Jeanson : « Je vais adapter *Le C… de Sylvestre Bonnard* et *M… dans la cathédrale*.
Sur ce modèle, je propose :

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 63 03/11/10 16:01

le m… Besson a une tête fatiguée, ces jours-ci ;
ni putes, ni s… ;
grand c… malade ;
P… est une v… p…

Mars-avril 1914, Arthur Cravan, dans le numéro 4 de sa revue *Maintenant*, donne un compte rendu de l'Exposition des indépendants : « Marie Laurencin […] en voilà une qui aurait besoin qu'on lui relève les jupes et qu'on lui mette une grosse… quelque part pour lui apprendre que l'art n'est pas une petite pose devant le miroir. » Apollinaire, pour d'autres injures, lui envoie ses témoins. Cravan publie donc une « première clôture d'un incident » : « Quand je dis, en parlant de Marie Laurencin : "en voilà une qui aurait besoin qu'on lui relève les jupes et qu'on lui mette une grosse… quelque part…" je tiens essentiellement qu'on lise à la lettre : "en voilà une qui aurait besoin qu'on lui relève les jupes et qu'on lui mette une grosse astronomie au Théâtre des Variétés". » Cravan avait fait paraître une variante, publiée en mars 1914 dans *Les Soirées de Paris*, la revue d'Apollinaire : « en voilà une qui aurait besoin qu'on lui mette une grosse paléontologie au Théâtre des Variétés ».

Chansonnette

Les parents, à deux voix

13 février 2004. Dans la cuisine des parents, rue Eugène-Jumin, Paris XIXe. Dispositif connu, mon père aux tâches d'accompagnement (pour l'occasion : vinaigrette), ma mère fait le reste. Air connu : à propos d'un mot, d'une situation,

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 64 03/11/10 16:01

d'un rien qui lui rappelle quelque chose, il commence une chansonnette, et elle poursuit ; très vite leurs voix sont mêlées.

L'heure du repas approche (midi, sans y manquer), le temps presse. Donc :

Quelle heure est-il ?
Encore un jour nouveau
(*Elle*)… qui frappe à travers les carreaux

(*Il poursuit, seul*)
Avec une fleur au chapeau,
avec à la bouche une chanson,
un cœur joyeux et sincère
et c'est tout ce qu'il faut
à nos filles et garçons
pour aller au bout de la terre
Au refrain (*à deux voix*)

(*Puis, mon père seul*)
Vous qui regardez passer
sous le soleil ou sous l'orage
peut-être bien que vous pensez
que nous avons bien du courage[1]

Au refrain (*à deux voix*)

1. De quelle chanson s'agit-il ? Je ne sais pas. Les paroles sont-elles exactes ? Qu'importe, mais quand je lui pose la question, ma mère ne sait plus répondre (2009) : « Ton père te le dirait, lui. »

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 65 03/11/10 16:01

Leur duetto subtil était très adapté aux scènes fréquentes où mon père, au moment d'entreprendre un bricolage où il entraînerait ma mère, cherchait ses lunettes :

(A capella, *marqué d'ironie*)
Lui. – Voyons voir… (*sustenendo*)
Elle. –… disait l'aveugle…
Lui. –… en cherchant ses lunettes
Elle. –… qu'il avait sur le nez.

Chardonne

Vacherie

… Jadis un écrivain avait le droit de faire insérer dans les échos du Figaro *quelques lignes le concernant, à un tarif connu. Un auteur s'étonna de la note qui lui fut présentée. On lui dit : «Vous avez employé les adjectifs chers.»*
Et une devise pour Jacques Chardonne, écrivain dépassé, au comique submergé :
Tout finit bien, puisque tout finit.

Jacques Chardonne, *Propos comme ça*.

Casquette de Charles Bovary (La)

Ridiculus sum (Flaubert 2)

Charles Bovary fait rire dès la deuxième page : on vient de l'introduire dans sa nouvelle classe, à l'étude ; il est ridicule et se tient mal. Sa casquette tombe ; ça fait rire. Les rires enfleront dans un vacarme cruel après que le nouveau sera enfin parvenu à prononcer son nom : Charbovary ; hurlements,

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 66 03/11/10 16:01

aboiement, trépignements, acharnement de la foule scolaire, une des pires, comme on sait. À la fin, le professeur punit : « Vous me copierez vingt fois le verbe *ridiculus sum*. »

Ils rient, ces idiots, quand la casquette tombe, victimes ordinaires d'une mécanique burlesque qui commande à la chute du chapeau. Charles s'annonce comme un pitre de comédie : ils vont bien rire. Mais, pas très observateurs, ils n'ont pas vu le plus beau, ces imbéciles, ils n'ont pas bien regardé la casquette, justement, que Flaubert a décrite à la scène précédente. La casquette de Charles Bovary est le premier objet ridicule (pas son usage, pas sa fonction, non, ridicule en lui-même) de la littérature. Ou en tout cas le plus grand : « C'était une de ces coiffures d'ordre composite, où l'on retrouve des éléments du bonnet à poil, du chapska, du chapeau rond, de la casquette de loutre et du bonnet de coton, une de ces pauvres choses enfin, dont la laideur muette a des profondeurs d'expression comme le visage d'un imbécile. Ovoïde et renflée de baleines, elle commençait par trois boudins circulaires ; puis s'alternaient, séparés par une bande rouge, des losanges de velours et de poils de lapin ; venait ensuite une façon de sac qui se terminait par un polygone cartonné, couvert d'une broderie en soutache compliquée, et d'où pendait, au bout d'un long cordon trop mince, un petit croisillon de fils d'or en manière de gland. Elle était neuve ; la visière brillait. »

On voit que l'objet imbécile est stratifié, composite et disparate. Il s'élève, mais il est instable.

À la noce campagnarde où Charles épouse Emma Rouault, on retrouve un objet de même force : le gâteau du bonheur conjugal, un gâteau à étage, une pièce montée : « à la base, d'abord, c'était un carré de carton bleu ».

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 67 03/11/10 16:01

Ainsi la casquette n'était pas une casquette, mais la marque d'une volonté imbécile (et d'ailleurs Charbovary est coiffé par sa mère), un signe de faiblesse : le crétin apprend ainsi le monde par strates, pour bricoler ferme un savoir composite ; il finit par produire un spectacle atrocement triste, où il s'abîme. Et dangereux ; tout y est empilé, dans une architecture autodidacte, sans dessin mais complexe puisqu'elle veut tout faire, tout dire et tout comprendre ; au total, ça ne tient pas, la casquette est vouée à la ruine et au malheur de son propriétaire. Nabokov a signalé d'autres objets idiots de même inspiration : la valise de Tchitchikov et la voiture de Korobotchka dans *Les Âmes mortes* de Gogol.

Charles Bovary est pris d'emblée par Flaubert à un double piège : chapeauté par sa mère, et on vient de voir comment, il est puni par son professeur, moqueur à bon compte qui commande : « Débarrassez-vous donc de votre casque, dit le professeur qui était un homme d'esprit. » La charge flaubertienne n'épargne rien, et pas le calembour sinistre de l'autorité professorale et pas l'**esprit@** des hommes d'esprit. Reste à mourir : les derniers mots de cet imbécile de Bovary, après la mort d'Emma, après sa ruine et la révélation de son odieux cocufiage de province, seront : « C'est la faute de la fatalité », quasi bégayant, pauvre vieux.

Chvéïk

Le niais béat

Le brave soldat Chvéïk, de Jaroslav Hašek (1883-1923), est un idiot fondamental. Rien n'y fait et surtout pas les atrocités absurdes de la grande guerre et surtout pas la connerie des

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 68 03/11/10 16:01

gradés, ou la corruption des curés, toujours rejouée : jamais il ne doute, cet imbécile qui survit à tout. Il est d'une niaiserie sincère et épaisse qui finit par le protéger de la bêtise militaire ; il est incompétent bien sûr, optimiste, infiniment obéissant et veule, fidèle. Les quatre tomes des aventures de Chvéïk ont créé un type, populaire chez les Tchèques : il représente ceux qui résistent à la domination, ceux qui s'en sortent, dont l'insolence n'est jamais due à leur intelligence (à quoi on succombe toujours), mais à leur idiotie. Son maître le joue aux cartes, et le perd et se lance dans une évaluation de Chvéïk : « Un imbécile épique, un type très intéressant, le *nec plus ultra* du genre. Jamais personne n'a eu une ordonnance pareille. » Chvéïk ne rit pas, il sourit constamment : à la fin, le brave homme n'est plus supportable.

Et de fait, un brave homme n'est jamais supportable.

Cingria

Légère étrangeté, préciosité détendue

Charles-Albert Cingria est un érudit à bicyclette, du **Fargue**, mais largo, plus enlevé, précis pareil, pour une écriture du transport et de l'ailleurs, un ailleurs du goût, un peu plus loin que le bon goût, donc plus sûr. Ce genre de déplacement littéraire est produit seulement par le vélocipède, par les artistes cyclistes, dont était Cingria, vitesse et grâce (et la motocyclette, aussi, comme dans les *Papiers collés* de Perros, comme dans les balades de Reda, apparentements à deux roues) : le charme musical en est persistant. On reprend son Cingria, il est là, il est toujours là, il se promène, mais il est toujours là, comme je suis heureux de le connaître. Dans

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 69 03/11/10 16:01

Bois sec Bois vert (1948), on trouve ce très léger dérapage d'insulte, c'est à propos d'une papetière récalcitrante : « C'est le genre p'tit saint de sottes petites péronnelles éducatrices de civisme en temps de restriction qui se donne carrière. »

Cinoque 1

Le grand Noir qui se balance

17 janvier 2006. Levé tôt, déjà plusieurs cafés, pas place Pigalle puisque tout est fermé, mais plusieurs allers-retours dans les bistrots du quartier pour m'occuper en attendant l'heure du bus. Puis attente à l'arrêt du 67 sous la pluie, pas d'abri, en compagnie d'un type assez costaud, capuchonné, anoraké, basketté de blanc, trente-quarante ans, une espèce de forme sans visage, main dans les poches. Arrive le bus. Je prends le type à témoin, gentiment et sur le ton de la râlerie complice, pour lui dire que le chauffeur pourrait bien nous ouvrir maintenant, au lieu d'aller inspecter sa machine (c'est le départ de la ligne). Il se tourne vers moi et me répond d'un sourire (il est grand, noir, au visage plutôt mou), et dit : « Non non on on… » On monte ; il reste debout, près de la porte de sortie ; moi, plutôt vers l'arrière. Deux autres passagers : un petit chauve-rasé, bien mis, strict, piercing dans le pavillon de l'oreille et un costumé aux chaussures très pointues (eau de toilette !). Nuit, silence. D'un coup, le grand type de l'arrêt se lance en avant, sans rien dire, revient en arrière, vaste amplitude des mouvements du buste raidi, très rapides penchements en avant, encapuchonné. Grognements : « On on on… » Et toujours la capuche sur les yeux. Ça dure un grand moment, jusqu'à

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 70 03/11/10 16:01

Saint-Georges, où il descend. Toujours le silence du bus, nuit matinale. Amusé, effrayé.

Cinoque 2

Le savant du Wepler[1]



4. Le cinoque du Wepler. Photo Claude Meunier.

1. Je retrouve le Wepler dans *Poisons*, de Léon-Paul Fargue : « J'ai pour ma part des souvenirs de café qui sont de plain-pied avec mes cauchemars, et il n'est pas d'insomnie qui ne jette sur le bord de mon lit des bribes de conversation entendues au Wepler, au Glacier de Rennes, au café des Sports d'Argenton-sur-Creuse […] ou le long de quelque zinc qui joue un si beau rôle de miroir aux alouettes devant tous ceux qui s'accoudent et songent. » Dans *Poisons*, qui fait des portraits de bistrots, j'ai pris aussi mes synoques (que je préfère orthographier ici plus simplement, plus près de cinglé, et de ciboulot. On verra que j'ai également élargi le type) : « On l'appelle le synoque. Il a dû être bien, autrefois. Les uns disent que c'est un professeur qui a eu des ennuis. »

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 71 03/11/10 16:01

18 janvier 2006, assez doux. Errance derrière Clichy, longue pose au Wepler, pour rédaction observante d'un type qui étudie le grec ancien, cinoque, qui fait suite à celui d'hier qui se balançait furieusement dans l'autobus 67… Il est brun, cheveux courts, lunettes fines et métalliques ; gros livre, du genre dictionnaire, café noisette (pot à part), un bic cristal, qu'il pose à répétition parallèlement au bord supérieur de la table ; il parle seul et ponctue sa démonstration en posant son stylo d'un geste plus sec. Terrasse fermée d'une verrière, en bordure de la place Clichy, longue prise de notes ; je suis installé à une table très proche de la sienne, mon addition porte : 11:38. Se pince le nez de temps à autre. Je pense un moment que ce type est un savant qui travaille au café, un thésard, mais je renonce à mon hypothèse d'un amateur de grec ancien : l'accumulation de gestes précipités dénonce le cinoque, toujours les mêmes gestes saccadés. Pull noir, chemise blanche, col qui dépasse, bien mis, blouson sur le dossier de sa chaise. Une pile d'ouvrages est posée sur la chaise face à son guéridon. Un étui à lunettes est disposé sur la table, aux 2/3, à gauche. Il semble réciter une leçon ; prend et reprend son livre. Un sac à dos près du guéridon, appuyé sur le pied. Bottines assez montantes. Articule et ponctue, réarrange les éléments sur la table. Pull très élimé aux manches, éclaircies, transparentes. Sort un paquet de copies doubles de marque Clairefontaine (je reconnais un très ancien modèle), grands carreaux.

Tic au moment d'écrire : bouche tordue vers la droite, très brièvement et brusque mouvement d'épaule. Mais n'écrit rien.

Attaque sa page à la quatre / cinquième ligne, inscrit une croix. Prend son livre, le replace. En reste là, rien d'autre

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 72 03/11/10 16:01

que la croix. Puis, très long moment entre la première et la deuxième ligne et très vite deux mots d'un coup (je ne sais si ce sont des mots, en tout cas, deux groupes de signes). Très appliqué et inquiet. Les deux mots, centrés sur la page, semblent former un titre. Plusieurs lignes plus bas : deux autres mots, puis changement de copie double. Deuxième copie, même dispositif, et sort une équerre et souligne quelque chose, mais qui n'est pas écrit. Et encore, ligne d'en dessous, deux mots. Mimiques, et change de copie double. Lève la tête, inquiet, puis déchire ses copies. Range les copies vierges, je m'aperçois qu'il y a maintenant trois bics sur la table. Pas de signe de lassitude, rien qui montre que ça va finir, pas de changement de rythme.

13 novembre 2006. Arrivée à l'appartement : mon bureau a été déménagé, sans doute par Sarah et Henry, amis logeurs qui ont repris planche et tréteaux sur quoi je travaillais. Je prends ça comme un contretemps emmerdifiant, et considérablement encore ! Je pique des deux, sur le ton et l'allure de celui qui veut traiter le problème sans rien qu'il y paraisse, vite. File au magasin Bricorama de la place Clichy : un plan de travail et des tréteaux, cinquantaine d'euros, mais surtout, le trimballement de tout ça jusqu'à la rue des Martyrs et la maison. Emberlificotis de poignées bricolées et de ruban adhésif vite installé. Ça ne manque pas de ficher le camp au cours du trajet en métro, deux stations. Mais avant ça : appuyé à la terrasse du Wepler, pour ajuster une poignée de ficelle qui a glissé, m'applique, enrage et relève le nez et… le cinoque du Wepler (il est midi) est à sa place, avec livre et cahiers. Pas le goût de m'attarder à prendre notes ni calepin. Cependant : blouson de couleur crème, chemise claire, pull noir, lunettes, tasse de café et minuscule pot de

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 73 03/11/10 16:01

lait. Bras croisés, nez en l'air, pas d'écriture pendant le court instant où je me concentre sur la scène pour en prendre quelque chose. Décidé avant tout à nettoyer le problème de ma table de travail, mettre fin à cette expropriation. Désinvolture des amis.

Le 3 octobre 2008, j'ai rendez-vous place Clichy avec Catfish, qui habite en dessous, rue Moncey ; je vais visiter avec lui la tombe de Stendhal, au cimetière Montmartre. Catfish arrive à point, très jeune homme, souriant, les épaules dégagées ; pas le temps de m'attarder : je prends à la volée le cinoque du Wepler en photo. Tout semble en place.

Cinoque 3
Lulu de Marx-Dormoy





5 et 6. Le cinoque du McDo et ses tours Eiffel.
Photos Claude Meunier.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 74 03/11/10 16:01

23 juillet 2009, 8 h 30. Pour cette nuit, j'ai créché chez Martine, dans son bel atelier de Marx-Dormoy ; sors tôt, premier café et journal et première balade dans le quartier où j'ai entrepris il y a peu des « Méditations de Marx-Dormoy », sorte de flottements étonnés et notatifs. Mais je renifle ; je me suis endormi hier soir sans couvertures, et j'ai peut-être pris froid ; pour ne rien arranger le temps est à la pluie et je suis sorti en espadrilles. Je descends vers la porte de la Chapelle, mais le bar Moustic que j'aime est fermé ; le vent fraîchit, je décide de remonter, de ne pas trop m'éloigner : je prends la rue de la Madone et là, rafale d'éternuements, frissons et picotements. Je me réfugie au McDo du carrefour, pour mon petit déjeuner, au moins j'aurai plus chaud. Un grand café et une pâtisserie (plutôt lourde et grasse, fourrée au Nutella), pour 2 € 90 et je monte dans la salle du haut. Beau point de vue, le temps a grisé, une certaine tranquillité d'ensemble ; deux clients, installés tout près de la baie vitrée : un type à la chemise de jean qui semble très occupé, et une fille au pantalon à la taille très basse, lectrice de magazine. La raie des fesses (larges, les fesses, sombre, la raie) de la fille échancrée ne m'occupe pas longtemps : l'affairé de gauche est plus intéressant. Je m'installe à deux, trois mètres derrière lui et comprends tout de suite qu'il s'agit d'un cinoque, de la famille des travailleurs de bistrot. À quoi ? Le désordre autour de lui, un matériel important, l'air fatigué de ses vêtements, la voussure, la coupe de cheveux pas nette, l'indifférence au reste, la petite consommation. Et puis il y a l'heure : tôt le matin, au McDo, c'est le temps des déjetés, des pas-là, des réfugiés, ceux qui passent le temps. Et puis j'ai l'habitude : j'ai commencé cette série de portraits de cinoques il y a deux, trois ans,

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 75 03/11/10 16:01

mes calepins en font comme un album : je les ai dans l'œil maintenant.

Il dessine une tour Eiffel au marqueur sur une petite toile blanche montée sur châssis, au format d'un petit livre. Puis, brusquement, il prend une autre toile dans un grand sac BHV que je n'avais pas remarqué ; la toile est semblable à la première. Je me lève et tente discrètement d'apercevoir le sujet de la nouvelle toile : une ligne d'horizon hachurée, toujours au marqueur et, tout de suite, une autre tour Eiffel. Je note à toute allure sur mon calepin les détails, ne rien rater de ce beau timbré, un peintre à la chaîne, le roi de la tour Eiffel. Pour n'en rien manquer, je décide de le prendre en photo ; j'allume sans précaution ma machine, qui émet un double signal strident ; taille-basse se retourne comme j'ajuste mon peintre ; elle se refagote en tirant sur son maillot, rien n'y fait, re-fesses, re-raie. Et moi, je tire le portrait, de dos, de mon cinoque de Marx-Dormoy. Il retouche tableau 1, se relève et considère le paysage produit puis revient à tableau 2. Il pleut. Ça rajoute à mon bonheur excité, on dirait que je suis abrité derrière mon peintre, protégé par mon calepin des orages et de la froidure, en bonne compagnie de tranquilles déclassés, très belle ambiance, avec un premier plan chaleureux et familier, des occupations d'importance, attentives et précautionneuses : tout ce qui s'oppose au monde derrière la baie vitrée, orageux rapide (on est sur le boulevard, on domine l'entrée du métro. Moi, je suis bien, je note, je prends des photos, et je suis bien. Toujours l'effet heureux de la notation).

Il passe à tableau 3, mais ce n'est pas une tour Eiffel ; je me lève pour vérifier (ça va très vite) : il travaille à une tâche noire, ronde et centrale, qu'il s'applique à agrandir,

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 76 03/11/10 16:01

on dirait un iris, un œil et les veinules qui en partent. Puis très rapidement : tableau 4. Je m'aperçois qu'il est ambidextre : tours Eiffel de la main gauche, mais ligne d'horizon, formes noires et paysage de la main droite. Il fredonne. Le tableau 4 est vite torché, encore une tour Eiffel, mais je n'ai pas le temps de voir le reste ; tableau 5, sur quoi il reste plus longtemps, plus appliqué. Il empile les tableaux à sa gauche ; je m'approche de la baie vitrée, inquiet de laisser passer le sujet des tableaux ; je regarde mieux : un paysage nuageux, quelques volutes, et un soleil noir, central et toujours la tour Eiffel.

8 h 45, raie-des-fesses disparaît. Je me suis rassis à ma place ; une idée calme mon excitation : et si je lui achetais une toile ? J'arrête un instant de me déhancher pour observer les tableaux, ma crainte de rater une toile ou un thème nouveau disparaît un court moment. Il tire d'une pochette de nouveaux feutres, de même type que les précédents. Noircissement du soleil central, très marqué, et fin du tableau 5. Se redresse, signes de contentement (s'étire), se penche vers le sac BHV, et tableau 6, plus petit, qu'il prend en hauteur. Il n'a pas touché à son verre d'eau. Une maquilleuse (le matin au McDo : très nombreuses femmes occupées à se maquiller, penser à l'enquête que ça ferait…) antillaise s'installe au fond de la salle, derrière moi à ma droite. Une gorgée de café et j'y vais.

– Bonjour, monsieur, je vous vois peindre… Je peux regarder ?

– Oui. (*faible*)

– Celui-là me plaît beaucoup, vous me le vendez ? (*debout près de lui, légèrement en retrait ; crains d'avoir été trop direct*)

– Beennn oui. (*faiblesse, timidité*)

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 77 03/11/10 16:01

– Vous allez peindre tout ça ? (*dans le sac, une dizaine de tableaux vierges*)

– Beu ben non beu peut-être pas…

– Combien vous me le vendez ?

– 20 euros. (*sans hésitation*)

– D'accord. Il est très joli ; je suis très content.

– Beu ben moi aussi.

– Au revoir.

Il ne pleut plus. Je remonte chez Martine ; dans l'ascenseur, impression de grande légèreté, bonne humeur et compréhension : dans le quatrain qui compose le ciel de son tableau, Lulu (signé) a figuré tous les « a » par une tour Eiffel astucieusement disposée. Ça fait : j'aime quand / tu me parles / d'amour et / qu'avec les mots tu me touches.

Clitis Wood

Un délicat prénom

Notre amie Manon Pouliot était psychologue-orientatrice (*circa* 2000). Elle reçoit une famille, préoccupée de l'avenir du fiston. Prénom dudit orientable : Clitis.

MANON. – Tiens… Clitis, c'est original, comme prénom. C'est la première fois que je rencontre un Clitis. Ça vient d'où, Clitis ?

LA MÈRE. – Ben l'acteur…

MANON. – L'acteur ?…

LA MÈRE (*s'offusque*). – Oui, l'acteur. L'acteur américain. L'acteur, Clitis Wood.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 78 03/11/10 16:01

Clowns 2 (Les)

Traité du style 1

Noms de clowns qui me viennent à l'esprit : Julien Benda, Monsieur Thiers, Goethe, Paul Fort, l'abbé Bremond, l'auteur de Rien que la terre*, Raymond Poincaré, Gyp, le pasteur Soulié, André Maurois, Ronsard, Julien Benda très spécialement.*

Le baron Seillière est plutôt un palefrenier.

La race des palefreniers n'est pas près de s'éteindre. Ni la nouvelle d'une révolution ni les guerres dans leur durée ne sont, me semble-t-il, nécessaires pour faire surgir cette sorte de princes Murats et de Claudels qui ne retroussent leurs manches que pour mieux sentir le crottin. Tristes sous-offs dans leurs garnisons importantes.

André Gide n'est ni un palefrenier ni un clown : mais un emmerdeur. D'ailleurs il se croit Goethe. C'est-à-dire qu'il voudrait être drôle.

Le baron Seillière n'est pas drôle, il se croit Nietzsche.

Aragon, *Traité du style*, 1928.

Un jeu littéraire : vous réactualiserez, terme à terme la forte liste des clowns Belle Époque proposée par Aragon. Vous ferez comprendre que votre style, qui ne va pas sans opposition ni paire de claques, ne doit rien à tous les pignoufs que vous avez choisis mais que, bien sûr, vous ne les avez enlistés, les pauvres, que parce qu'ils passaient par là, qu'ils faisaient comme une Académie de rencontre.

Vos clowns seront marqués, comme ceux d'Aragon, par l'esprit de sérieux. Vos clowns ne sauraient être des clowns.

De la mauvaise foi vous sera nécessaire, sans qu'on puisse dire où elle s'applique, bien sûr.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 79 03/11/10 16:01

Vous noterez la chosification des princes Murat et de Paul Claudel et vous relèverez la figure de style employée pour ce faire.

Vous étudierez au passage le cas de « baron Seillière », vous montrerez que, au cirque tout du moins, « baron Seillière » est un emploi, un caractère, en laissant tel son nom dans votre liste nouvelle.

Vous ferez la place à quelques femmes.

Ex : Noms de clowns qui me viennent à l'esprit : Hannah Arendt, Jacques Prévert, l'auteure de *Stupeur et Tremblements*, l'abbé Sollers, le général de Gaulle, Ronsard, Guy Debord (pasteur), très spécialement Le Clézio.

Le baron Seillière est plutôt un palefrenier.

La race des palefreniers n'est pas près de s'éteindre. Ni la nouvelle d'un krach boursier ni la télévision dans ses effets ne sont, me semble-t-il, nécessaires pour faire surgir cette sorte de Glissant et de Michon qui ne retroussent leurs manches que pour mieux sentir le crottin. Tristes conseillers dans leurs garnisons importantes.

Houellebecq n'est ni un palefrenier ni un clown ; mais un emmerdeur. D'ailleurs il se croit Céline. C'est-à-dire qu'il voudrait être drôle.

Le baron Seillière n'est pas drôle, il se croit Fernand Raynaud.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 80 03/11/10 16:01

Coco

La belle Jaguar de la rue des Martyrs



7. La Jag coco. Photo Claude Meunier.

C'était le bon temps… le Parti communiste français avait de l'allure et roulait grand train.

Col (Arrange ton)

Manquerait plus que tu te plaignes, encore

Pour dire : c'est comme ça, y'a rien à faire, ça te tombe sur le coin du museau, pour dire que, malgré la tuile, il faut continuer à ramer, pour dire tout ça, on disait chez moi (mon père) : arrange ton col. Un fatalisme donc, mais qui exige de la tenue, injonction à se ressaisir, sans aucun doute, très bien rendue par la traduction qu'en fait Jenny, démarquage d'une expression anglaise, venue du monde des collèges : *pull up your socks*, remonte tes chaussettes.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 81 03/11/10 16:01

L'expression est à prendre dans un sens plus littéral, dans cette conversation avec mon père (*circa* 2000).

– Et ta mère, elle parlait politique ?

– Jamais, tu parles.

– …

– Si, quand même, elle disait, quand j'étais débraillé : « Arrange ton col, on dirait un communiste. »

Comique

Risible

Maurice Blanchot, dont l'humour n'est pas la spécialité, ni la drôlerie la manière, livre pourtant une définition, sèche et brutale, de « comique ». C'est pendant une attaque sévère contre les journaux d'écrivains, qui ne sauraient être de la littérature : « Un écrivain qui écrit "je suis seul" ou comme Rimbaud "je suis réellement d'outre-tombe" peut se juger assez comique. Il est comique de prendre conscience de sa solitude en s'adressant à un lecteur et par des moyens qui empêchent l'homme d'être seul » (dans *Faux pas*, Gallimard, 1943). Comique est mis ici pour ridicule, ou risible : l'épistolier, le diariste, ce clown.

Con (Le)

L'origine du calembour

Courbet livre (1866) son tableau *L'Origine du monde* à Khalil-Bey qui lui en a passé commande pour sa collection. C'est le portrait devenu fameux d'un sexe de femme, cadré serré sans accessoire ni anecdote, rien qui puisse identifier le modèle.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 82 03/11/10 16:01

Mais les historiens montreront plus tard qu'il s'agit bien du pubis de Joanna Hifferman, maîtresse de Courbet, dont il a cependant atténué la rousseur. Oui, mais quand Khalil-Bey découvre son tableau, ses amis ne peuvent s'empêcher de poser la scandaleuse question : « Qui est-ce ? » Avec ce sous-entendu esthétique, métaphysique et néanmoins égrillard : mais qui est donc à l'origine du monde ? Courbet tranche ; il répond : « Le con, c'est moi. »

La repartie est fictive, inventée par Christine Orban dans *J'étais l'origine du monde* (Albin Michel, 2000). La romancière se met dans la peau du modèle : le con, c'est elle. Il fallait bien une fiction pour parodier Flaubert (« Madame Bovary, c'est moi ») et éclairer de manière amusante la naissance de l'art naturaliste.

Condamnés / diagnostiqués

L'échelle des peines

Au goulag :
Moi, je suis arrivé en retard. Sabotage : trois ans.
Moi, je suis arrivé en avance. Espionnage : cinq ans.
Et moi, je suis arrivé à l'heure. Dogmatisme : huit ans.
La même, chez le psy :
Le patient est en retard : agressif.
Le patient est en avance : anxieux.
Et s'il est à l'heure : obsessionnel.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 83 03/11/10 16:01

Contrepet belge

Jacques Roubaud 1

L'Enlèvement d'Hortense, roman de Jacques Roubaud, commence d'une étrange façon : « Il faisait beau et chaud, mais on n'était pas en Belgique ? » Hommage détendu et météorologique à la scène initiale de *Bouvard et Pécuchet*, de Flaubert : « Comme il faisait une chaleur de 33 degrés, le boulevard Bourdon se trouvait absolument désert. » Oui, mais pourquoi la Belgique, dont on ne voit pas ce qu'elle vient faire là ? C'est que « il fait **b**eau et **ch**aud » est l'exemple canonique du contrepet belge, genre de permutation où rien ne change vraiment. Un « à la manière de » très maîtrisé, goguenard, où l'on comprend qu'on gagne toujours à se moquer de Flaubert (on y gagne au moins, et c'est beaucoup, le commencement d'un roman).

Contretemps

Les rieurs qui méritent la mort

Dans une pièce de Thomas Bernhard, *Un auteur peu commode*, un personnage règle son compte d'une balle dans la tête au spectateur qui rit à contretemps. C'est en effet très agaçant ; c'est sans remède ; ça mérite le pire. Bien sûr, à la fin, la salle s'est vidée, les spectateurs sont tous morts. Le rire est un tempo.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 84 03/11/10 16:01

Crase

Contraction de deux syllabes en une



8. Au très bon restaurant thai de la rue Yvonne-Le-Tac, Paris XVIII[e], le 18 juin 2008. Photo Claude Meunier.

-cule

Le suffixe diminutif (péjoratif)

Texticules (*by* Queneau)
animalcule
radicule
conventicule
opuscule
groupuscule
perpendicule

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 85 03/11/10 16:02

criticule (*by* les Goncourt : « soufflant la technique de l'éreintement à deux ou trois criticules qui venaient prendre là le mauvais air de l'art », dans *Manette Salomon*)
follicule (*by* Voltaire. Persiste dans le très vexant folliculaire, espèce de petit journaliste, d'un petit journal)
homoncule
édicule
dramaticule (*by* Beckett)
êtricule (*by* Audiberti)

Attestés, peuvent faire de charmantes moqueries, par la grâce d'un suffixe diminutif et spécialisateur, dépréciant, formant toutes sortes de noms, sur une base nominale. On peut essayer :

ministricule (syn : secrétariat d'État)
Prousticule (et prousticulaire)
Championnicule (Fangiocule, Platinicule, Maradonicule…)
sopranicule
avant-gardicule
gendarmicule (la police municipale…)
sondagicule
interneticule (webicule, toilicule…)

Cynisme

Ou humour noir ? Ou second degré ?

Ma mère s'installe avec difficulté (juin 2009) dans la maison de retraite où je l'ai casée après qu'un AVC l'a laissée invalide. Cafard (« je sortirai pas de là, tu verras ») et compagnie

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 86 03/11/10 16:02

imposée de vieillards plus ou moins cinglés (« tous ces zinzins qui bavent, tu peux pas savoir[1]…). Je roule son fauteuil pour une courte balade au bord d'une route de campagne ; elle prend l'air ; Anna ma fille nous accompagne très gentiment. On rentre, à temps pour la fin du goûter ; on s'installe à une table pour un grand café. Je remarque un jeu de cartes qui traîne là, type belote, dans sa boîte de plastique transparent. Tripote distraitement. Et ça : la carte du dessus, celle qui note les annonces et leur valeur porte au dos la mention publicitaire suivante :
« Prévoyons ensemble / Marbrerie / Ets Vallon. »
Que je montre à ma mère :
– Ah ! Les vaaaches ! (*et rires*)
Je montre l'objet à Claudette, la très dévouée gouvernante.
– Vous trouvez ça drôle, Claudette ?
– C'est de l'humour noir.
Ben non. C'est pas de l'humour, ni noir ni rien, l'ont pas fait exprès. C'est juste de la publicité, un truc d'empaffé de publicitaire, encore un. Y'a pas de petit support, pour ces chiens. C'est pas de l'humour noir, c'est du cynisme.
Anna. – Oui, parce que les vieux, ils jouent avec ça toute la journée, à la belote… C'est leur truc, ils l'ont dans les mains toute la journée…
Claudette. – Nous, ils nous donnent les cartes, alors on les redonne aux résidents, on fait pas attention. Allez… faut le prendre au second degré… (*dénégation bruyante du clan Meunier : pas du second degré non plus, évidemment pas*)
Et Géraldine, qui passe par là ; qui a tout entendu :

1. Mais quelques jours plus tard, je note sa belle expression rassurante : « Mais t'en fais pas, hein, te fais pas de soucis, je suis pas dans l'huile… »

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 87 03/11/10 16:02

– Et reprenez un peu de quatre-quarts…
MA MÈRE. –… en attendant… (*et rires ; moi à Claudette : « Ça, c'est de l'humour noir ! »*)



Dada

Le rire de l'idiot,
contre l'imbécile et ses intimidations

Slogan dada : « Dada est idiot. Le véritable dadaïste, il rit, il rit. » Dada rit donc comme un crétin ; il se revendique de l'idiotie pure et tourne sa colère invectivante contre l'imbécillité, qui est dogmatique et prétentieuse. Ce distinguo permet avantageusement de caractériser l'imbécile par son sérieux. Le sérieux n'est en effet jamais la profondeur ; le sérieux se sert de la prétention académique pour faire croire le contraire. Pour parvenir à ses fins le sérieux se sert non pas de l'intelligence, expliquante ou pénétrante, et pas de l'art, mais plus sûrement de la culture, à des fins d'intimidation, de la Culture, en son ministère, et l'université qui pousse au cul.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 89 03/11/10 16:02

Darwinisme

Tchekhov 1

Tchekhov écrivait beaucoup, des nouvelles, des vaudevilles, des contes, le plus souvent d'une veine comique. Pour les journaux et les revues, il produisait considérablement. Un soir, chez son ami Gorki, il donne la trame d'une nouvelle : « Je vais écrire l'histoire d'une institutrice ; elle est athée et adore Darwin ; elle veut combattre dans sa classe les superstitions populaires. Mais elle est seule. Voilà donc qu'à minuit elle fait cuire un chat noir, le fait bouillir pour lui enlever la clavicule. La clavicule d'un chat noir attire les hommes et éveille en eux l'amour. Eh oui, il y a un petit os comme cela. »

Rapporté par Roger Grenier,
Regardez la neige qui tombe,
Gallimard, 1992.

Datif éthique

Sous-entendu

Quand une mère attentionnée dit de son enfant malade : il me fait une grippe, elle se donne bien entendu un rôle exagéré dans le processus fiévreux du cher petit. Importance fantasmée qu'elle signale par l'emploi du datif éthique, marqué ici par la forme *me* fait. Quand Jenny, occupée à la préparation d'un fameux rôti et les mains prises, demande de l'aide en cuisine, elle me dit le plus souvent : « Chéri, beurre-moi la coquelle, s'il te plaît. » Le plus souvent, j'obtempère en souriant ; je sais qu'elle connaît ce gentil usage de la déclinaison du pronom personnel et du sous-entendu, ce qui rajoute à notre plaisir. Et pendant la gelée de

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 90 03/11/10 16:02

groseille (17 juin 2009), quand de petites projections de fruit maculent ses avant-bras, près du coude : « Tiens, lèche-moi la groseille… »

De l'esprit pratique

L'humour médecin,
rapporté par Suzanne Czernikow, l'amie psychanalyste

– Un cancer ?
– Oui, vous avez un cancer.
– Et j'en ai pour combien de temps, docteur ?
– Peux pas vous dire…
– Si si, j'insiste, c'est très important, vous me devez la vérité.
– Je ne peux pas vous dire, c'est compliqué…
– J'insiste…
– Ça se compte en mois, mmm… mettons deux mois.
– Je peux avoir juillet-août ?

Décalage léger

Les graffitis de Francis

Francis traîne depuis longtemps à Chabeuil (Drôme), avec sa chienne. On le connaît bien, pas d'histoires, enfin pas trop. Quand ça ne va pas fort, il part pour l'institut du Valmont, à Montéléger, pas loin ; il s'y calme, s'y refait une santé, puis revient à Chabeuil, avec sa chienne. Francis écrit beaucoup sur les murs du village ; il n'écrit pas mal, phrases bien faites, complètes, des idées, mais tout de même, à de petits riens, à de petits décalages, on comprend que ça ne tourne pas rond dans la tête à Francis. Le plus souvent, il signe ses graffitis,

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 91 03/11/10 16:02

ou les agrémente d'un symbole, toujours le même, un cercle à huit quartiers. Relevé au fil des années :

ce que je suis vous importe peu, alors pourquoi temps de temps perdu à vous imaginez que je sois fou ;
vous savez qui ? Qui quoi c'est ? Alors regardez-vous en face, fils de p… (signé : Francis) ;
seigneur maître en toute discipline / inégalé et inégalable / alors priez pour qu'il donne puissance et gloire aux malheureux / car sans lui rien est acquis d'avance / cela mérite d'être un de ses disciples je dis bien disciples / non des f [illisible] mais belles et bien du Seigneur des ARMÉES ;
se n'est certainement pas un garnement qui peut être incollable (signé : Francis) ;
plus le métissage sera grand / + nous devrons faire confiance ;
il paraît qu'une seule batement / d'ail inconforme / équivaudrait à la destruction de la terre (inscription dans un cœur) :
Elizabet II australia (inscription autour d'un cercle / roue à huit rayons) ;
R.I.Peace (agrémentés d'un cœur, le tout au centre d'un panneau d'interdiction de stationner) ;
la paix devraie reigner des millénaire / mais combien de nous en serons capable (monogramme Francis) ;
vous êtes la reine que j'attendez ; et miracle, vous vous présentez, sachez et déjà comptez sur ma voix (affiche politique, sur le front d'une candidate à la présidence de la République, mai 2007) ;
Ségolène, tu est sans doutes aucuns / la plus souveraine / des contrées et de plaines (sur une affichette politique, même candidate, même date que ci-dessus) ;
ne suffit ils plus de frapper / pour que l'on vous ouvre / alors

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 92 03/11/10 16:02

méfiez vous que « ⋆ » ne vous extermine pas ? [et plus bas : ⋆ DIEU]
vous serez ce que j'ai acquis, mais gare à vous de ne pas vous brûler les ailes.

Dédé Breton

Le doigt dans le trou du cul de la parodie

Décembre 1929, épuration dans le groupe surréaliste : violent et injurieux, le plus souvent injuste, André Breton exclut pour des raisons variées Naville, Artaud, Soupault, Masson, Vitrac, et d'autres. En réponse, les évincés publient « Un cadavre », pamphlet parodique où l'on trouve « Dédé » de Raymond Queneau :

André Breton
le doigt dans le trou du cul
signa un pacte avec le diable
le doigt dans le trou du cul
le diable lui fit faire un beau complet veston
dans la toute délicieuse étoffe véritablement sucrée
du cinéma parlant
le doigt dans le trou du cul
et très content de lui le pohète
le doigt dans le trou du cul
mais fatigué de transposer des roses
il suppliait l'air morose
« Uranus ! Uranus !
Prête ton anus »

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 93 03/11/10 16:02

MORALITÉ
Non ! Non ! La poésie n'est pas morte ! Les chants désespérés sont toujours les plus beaux et ousqu'y a de la gêne y a pas d'humour pour les petits oiseaux.

Défense de mouler sur la glabelle

Congélation des finales



9. Caillante au Luco. Photo Jenny Meunier.

Après coup, on se demande, sur cette photographie qui me montre frisquet au Luxembourg (Paris VIe), le 26 janvier 2006, on se demande s'il est interdit de

malaxer sur la glande
ou bien de

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 94 03/11/10 16:02

merder sur la glissade
minauder sur la globule
manger sur la glotte
murmurer sur la gloriole
majorer sur la glycémie
mourir sur la globine
maudire sur la glose
monter sur la glyptothèque ?
mamantiser sur la gloire
mégoter sur la gloutonne
mictionner sur la gloriette
marmoner sur la glaglagla
miminer sur la glougloute
m'identifier sur la glimmigration
ce qui reviendrait à
marchander sur la gliberté

De la paronomase

Roule, ma poule

Sont paronymes les mots phonétiquement voisins, homonymes à un phonème près. Ex : conjecture, conjoncture. Le Larousse du XIXe siècle donne de nombreux exemples et celui-ci : « Un homme, qui ne lit guère, disait dans une société : "Je relis Montaigne pour la sixième fois. – Monsieur est relieur ?" demande un auditeur qui le connaissait. »

L'arrangement paronymique est une figure de rhétorique – la paronomase – agaçante quand elle veut forcer la main par des rapprochements prenant l'allure de vérités vite ficelées : tradutore, traditore, qui vivra verra, qui se

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 95 03/11/10 16:02

ressemble s'assemble et autres amantes sunt amentes (des amants, qui seraient fous). You see, Youssef : Raoul restera cool, au moins aussi à l'aise que notre ami Blaise et, ceci, for a while, crocodile.

Mon père pratiquait très justement la paronomase, souvent à la pétanque dans les moments difficiles où, considérant longuement la situation, il soupirait en deux temps : c'est ainsi que les Athéniens… (froncement de sourcils, acuité du coup d'œil triangulatoire et fléchissement des genoux signalaient l'imminence du tir ; une baisse finale du volume sonore lui faisait une voix de méditation)… s'atteignirent. Très retenu dans tout ce qu'il faisait, il se contentait parfois du cétinssi… qui suffisait à m'indiquer que l'entreprise était périlleuse, je tremblais ; peu belliqueux, il nous a toujours très heureusement épargné la suite, avec ses satrapes qui s'attrapèrent et ses Perses qui percèrent. Parfois encore, une fois le coup parti, et comme s'il fallait que sa boule fasse un effort supplémentaire qu'il n'avait pas prévu, qu'elle y mette du sien, il l'encourageait d'un mot gentil et qu'elle pourrait bien comprendre : allez… roule, ma poule.

Paronomase et antiphrase : on apprend dans *La Dissolution* de Jacques Roubaud (Nous, 2008), on apprend que son ordinateur portable, plutôt lent, parfois poussif, est par lui appelé Alphonse quand il questionne : « Alors tu fonces, Alphonse ? »

Paronomase et suffixation dans le très virtuose déroulé définitionnel de Max Ernst : « Si c'est la plume qui fait le plumage, ce n'est pas la colle qui fait le collage. »

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 96 03/11/10 16:02

Démarquage parodique

Les petits coins antonymes

PASCAL. – « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie. »
PAUL VALÉRY. – « Le vacarme intermittent des petits coins où nous vivons nous rassure. »

Valéry parodie et transforme terme à terme la proposition pascalienne ; il remplace chacun des mots qui la composent par son antonyme. Il aboutit alors à une sentence jean-foutre qui, si elle ne signifie pas le contraire de la forme de départ (ici encore la somme des contraires n'est pas le contraire de la somme), n'en est pas moins plausible. Il s'agit de produire sans effort de la métaphysique, automatiquement, moquant au passage la métaphysique en général et ironisant à propos des vertiges de Pascal en particulier. Reste que « petits coins » n'est pas le seul contraire possible pour « espaces infinis » ; on voit bien que l'automatisme de Valéry est un choix délibéré, un biais qui ouvre à des interprétations malicieuses. Plus généralement l'écart, le biais qu'on vient de voir sont caractéristiques de la parodie, qui n'est jamais drôle seule et de premier abord.

Déni

La Saône, l'enfance de mon père

Un été, il n'y a pas si longtemps (pas noté la date) mon père entreprend de convaincre Jenny. Il parle de la Saône, au bord de quoi il a passé son enfance, à Montbellet, Pont-de-Vau, Fleurville. Ah… la Saône…

La Saône, voyez-vous, Jennifer (*gestes d'amplitude, lenteur*), la Saône, c'est calme, c'est doux, c'est large. La Saône,

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 97 03/11/10 16:02

ça coule doucement, c'est pas comme le Rhône (*gestes de tumulte, grimaces*), la Saône, c'est large, c'est calme. Et puis, la Saône, voyez-vous, c'est une rivière… une rivière… qui n'est, une rivière qui est… enfin qui n'est pas – comment vous dire, Jennifer ?

qui n'est pas humide

…une rivière pas humide… vous voyez ce que je veux dire, Jennifer ?

Désacralisation / Abaissement

La Passion considérée comme course de côte. Jarry 1

Barrabas, engagé, déclara forfait.

Le starter Pilate, tirant son chronomètre à eau ou clepsydre, ce qui lui mouilla les mains, à moins qu'il n'eût simplement craché dedans, donna le départ.

Jésus démarra à vive allure.

En ce temps-là, l'usage était, selon le bon rédacteur sportif Matthieu, de flageller au départ des sprinters cyclistes, comme font les cochers à leurs hippomoteurs. Le fouet est à la fois un stimulant et un massage hygiénique. Donc Jésus, très en forme, démarra, mais l'accident de pneu arriva tout de suite. Un semis d'épines cribla tout le pourtour de sa roue avant.

[…] Les deux larrons, qui s'entendaient comme en foire, prirent de l'avance.

[…] D'aucuns ont insinué, à tort, que la machine de Jésus était une draisienne, instrument bien invraisemblable dans une course de côte, à la montée. D'après les vieux hagiographes cyclophiles, sainte Brigitte, Grégoire de Tours et Irénée, la croix était munie d'un dispositif qu'ils appellent « suppedaneum ».

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 98 03/11/10 16:02

Il n'est point nécessaire d'être grand clerc pour traduire «pédale».

[…] Dans la côte assez dure du Golgotha, il y a quatorze virages. C'est au troisième que Jésus ramassa la première pelle. Sa mère, aux tribunes, s'alarma.

[…] Jésus, quoique ne portant rien, transpira. Il n'est pas certain qu'une spectatrice lui essuya le visage, mais il est exact que la reporteresse Véronique, de son Kodak, prit un instantané.

[…] Le déplorable accident que l'on sait se place au douzième virage. Jésus était à ce moment deadhead avec les deux larrons. On sait aussi qu'il continua la course en aviateur… mais ceci sort de notre sujet.

Alfred Jarry, *La Passion considérée comme course de côte*, 1903.

Doublement parodique, cette course de côte excède le genre : toutes les **parodies**, si elles sont moqueuses et sûres de leurs moyens, ne sont pas à ce point rabaissantes. Le texte de départ est assez connu dans nos régions : rien moins que le récit de la Passion du Christ ; Jarry ne pouvait viser plus haut, ni tomber plus bas que le texte d'arrivée : le compte rendu d'une course cycliste, avec tous les poncifs de la littérature de sportsman. Le plaisir comique naît d'une désacralisation (comment ose-t-il ?) d'autant plus réjouissante qu'elle emprunte sa cruauté au **burlesque**, chutes, danger, dégradation physique.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 99 03/11/10 16:02

Double négation

Les pères désarmés

Au lycée Colbert, M. Chapelle était chargé des cours de travail manuel (*circa* 1973). Vieil homme, blouse grise, alcool, il était le plus souvent dépassé par les temps nouveaux. Dans mon carnet, il avait noté 00. (lire : double zéro, pointé) et porté cette appréciation : Trop peu de mauvais travail dans ses rares présences. Mon père avait vu sa sévérité (très rare) désarmée par la double négation du vieux Chapelle ; sérieux, hochant la tête, il m'avait dit : « Tu aurais pu faire un effort… » La finesse et la rigueur logique de mon père avaient ce jour-là ouvert pour moi un siècle de spéculation sur ce que je n'avais *pas* fait, puisqu'aussi bien on n'est jamais sûr des défauts qui invalident une double négation[1]. On comprend bien la glose familiale qui a pu s'ensuivre, l'hilarante casuistique de « la rare présence » de l'enfant gracieux et ahuri, sanctifié par le « trop peu » de mal qu'il a pu faire autour de lui. L'esprit de famille est ainsi fait : que fallait-il dire à Nelson-mon-fils, qui, dans sa classe terminale, avait ramassé un bulletin ainsi formulé : « Se moque du monde, quand il est là ! » ? J'héritais pour cette fois de la retenue paternelle, en même temps qu'apparaissait nettement une constante du crétinisme professoral : j'ai dû lui faire remarquer que, quand il est absent, il ne cesse pas pour autant de se foutre du monde.

1. On trouve des exemples similaires de ces terreurs puériles devant le mystère de l'articulation des prédicats négatifs dans *Logique sans peine*, de Lewis Carroll.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 100 03/11/10 16:02

Double sens 1

Leçon de littérature : le modèle du personnage est un modèle

Les Derniers Jours de Raymond Queneau se passent à Paris, autour de 1920, quelques scènes à Montparnasse. Suze est la petite amie délurée de Rohel, double et alter nigaud du personnage principal Tuquedenne ; à eux deux et à peu près, ils font Queneau dans ses années d'étudiant. Suze, dans un bar fameux de Montparnasse : « Tiens, voilà Kiki, c'est un modèle. » Le modèle (la clef) de ce personnage est bien un modèle (une anatomie) et un modèle de conduite : abymes de la fiction.

Chez Calet aussi, dans *Monsieur Paul*, on rencontre une de ces filles apéritives qui font rêver. Elle s'appelle Alice Noilly-Prat. Je signale une Suze encore, chez Paul-Jean Toulet.

Double sens 2

Égrillard 2. L'irrésistible cycliste

Mercredi 16 septembre 2009, à vélo sur la route de Besayes (Drôme), où je vais voir ma mère. Petit vent frais dans le nez, un peu de pluie, je passe entre les gouttes de l'après-midi. Tenue automnale composée d'un caleçon long ajusté, d'un maillot manches longues et d'un coupe-vent sans manches, transparent, de lunettes et d'un foulard de coton. Le tout à peu près adapté à ma course du jour ; j'ai à peine chaud ; je file. À l'approche du bois de Besayes, léger faux plat, je force ; deux cyclistes débouchent à gauche, au milieu de la

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 101 03/11/10 16:02

route. À l'approche je vois qu'il s'agit de deux jeunes filles, que leurs vélos sont lourds, dans un genre bringuebalant. Je ralentis mon effort, puisque je ne sais par où passer, à droite, à gauche…

CYCLISTE UNE (*se retourne*). – Eh y'a un vélo…

De la place à droite de la route : je passe et reprends ma course. Les deux filles sont blondes, elles ont dix-huit, vingt ans ; elles semblent s'amuser beaucoup.

CYCLISTE UNE. – Oh monsieur, vous z'allez vite…

S'amorce une course poursuite rigolarde.

CYCLISTE UNE. – Z'allez vite, monsieur, z'allez trop vite…

Cycliste Deux reste à mon niveau.

CYCLISTE UNE. –… Z'allez trop vite, monsieur, monsieur, tirez-nous.

Tirez-nous. (*Dépassée, elle hurle*) TIREZ-NOUS, monsieur, TIRRRez-nouuus…

CYCLISTE DEUX. – Pffou fffou… Bonjour, monsieur…

MOI (*dépassant cycliste Deux*). – Bonjour, mademoiselle. (*Puis, un temps très court*) Ce n'est pas très prudent, pffou fffou, mademoiselle, de crier comme ça à des inconnus qui passent… tirez-nous, tirez-nous… c'est très gentil, pffou fffou, mais ça pourrait être mal compris.

La dernière partie de la phrase, par-dessus mon épaule : cycliste Deux est maintenant à deux, trois mètres derrière moi. J'entends :

– Ouaaaah (*suivi d'un très grand et très joyeux éclat de rire, cycliste et campagnard*) !

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 102 03/11/10 16:02

Double sens 3

Avant la psychanalyse

En avance/tôt le matin
à la séance/j'attends au Baratin,

boulevard Saint-Marcel.

Puis je traverse et ça



9. Photo Claude Meunier.

me prévient.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 103 03/11/10 16:02

Droit canonique

Bi-bi

Sachant qu'un curé qui, dans sa journée (et dans mon *Dictionnaire des mots de la religion chrétienne*, Belin, 1993), double sa messe est appelé curé bineur, comment nomme-t-on un curé qui dit quatre messes ? Les mots nous manquent.

Quatre messes ? (drôle d'arithmétique liturgique)

Oui, ça arrive, quatre messes. Comment appelle-t-on un tel curé, assidu et répétiteur, qui dit ses quatre messes dans la journée ?

Les mots nous manquent. Un curé quaterneur, peut-être ?

Nonon, trop facile. Cherchez mieux.

Quadrupleur ? Quartetteur ? Quarteronneur ?

Nonon. Nonon.

Un fou de la messe ? Un athlète dévot[1] ?

Un abbé bègue ?

Pfft. Non. Nonon. Un tel curé, qui dit ses quatre messes, est en quelque sorte un curé double bineur, voyez-vous, en quelque sorte et d'une certaine manière, c'est un curé bibineur.

Droit de l'enfant

et couilles du grand-père

Notre fils Nelson, dans les cinq ans, à son grand-père, mon père ; ce dernier bien tenu, jambes croisées, fesses serrées et bouton de col dûment agrafé :

Brusquement, rien ne préparait à l'attaque.

1. À la fine aigrette ?

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 104 03/11/10 16:02

– Pépé, fais-moi voir tes couilles.

– Pardon ?

– Fais / moi / voir / tes / couilles.

– Mais qu'est-ce que tu racontes, Nelson ? Qui t'a mis en tête des idées comme ça ?

Cris.

– J'ai le droit de voir tes couilles ! J'ai le droit de voir tes couilles !

– Mais, mon petit, ce n'est pas possible.

Plus calme, pas moins déterminé.

– J'ai le DROIT de voir tes couilles.

– Eh bien non, je ne te les montrerai pas, Nelson. Voilà, ce n'est pas possible, c'est comme ça. Voilà, faudra t'y faire, tu ne les verras pas, mes… mes… Voilà.

Ma mère, qui assistait à la scène, pleure de rire quand elle raconte cette histoire qui dit bien la détermination cabocharde de Nelson et l'élégance rétive de mon père. Elle pleure de rire parce que les choses sont très justement, et comiquement, à leur place : fallait s'y attendre, ça n'a pas manqué, avec ces foutaises de droit de l'enfant, et c'est encore plus drôle comme ça. Dans ces cas-là ma mère dit : « Ça payait… » Cette blague, qu'elle raconte très souvent, est l'une de ses préférées ; elle en a fait, par son insistance, l'un des constituants de notre esprit de famille.

Dubillard

Carnets en marge

25 août 1957. Sujet de roman sérieux : L'humoriste.

Où l'on relève entre autres le cahier des charges d'un rapport

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 105 03/11/10 16:02

sur les imbéciles (mais à quelle autorité constituée ? Qui pourrait commander un tel rapport, si nécessaire ?) :

« Qu'y a-t-il entre l'imbécile et l'imbécillité ?

À quoi ça sert ?

Traitement.

Signes et diagnostic.

Que penser de ce qui se passe entre un imbécile et un autre imbécile ? Est-ce l'imbécillité qui les unit dans le nombre deux ? Ou l'arithmétique ?

Position morale de l'imbécile. A-t-il le droit au respect ? A-t-il un devoir, un sentir propre à l'imbécillité ? Quels sont les droits de l'imbécile ? Doit-il se faire reconnaître comme tel ?

Y a-t-il de faux imbéciles ?

Parallèle de l'imbécillité et du moribond.

Autre sujet : que faut-il penser de la vitesse ?

Du coin de l'œil

Guetter malicieusement l'énorme zébu

L'énorme zébu suit sa femelle et, de temps en temps, se lève sur ses pattes de derrière et darde une longue flèche rouge qui n'atteint pas son but. Voluptueux spectacle quand on est avec une jolie femme qui rougit un peu. On va voir les phoques, parce qu'ils sont tout près, mais on regarde du côté du zébu et, du coin de l'œil, on guette une flèche neuve.

Jules Renard, *Journal*, 23 mars 1905.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 106 03/11/10 16:02

Dyslexie 2

La fribe, au mètre



11. Auverbilliers (Seine-Saint-Denis), le 25 janvier 2009. Photo Claude Meunier.



Égrillard

Freud, et les parents. Zola

Parfois les cigares ne sont que des cigares.

Sigmund Freud (peut-être apocryphe ; je n'arrive pas à retrouver les références de cet apophtegme freudien).

Mon père. – C'est dimanche, ma vieille…
Ma mère. –… mais on est fatigués, mon vieux.

Les parents, pendant une partie de boules, le dimanche 30 juillet 2007.

Esgrillard (v. 1580). Voleur, d'où personne libertine ; personne d'une humeur gaillarde dont l'allure et les propos peuvent effaroucher. « C'est un jeune égrillard, beau, bien fait, de bonne mine, un peu étourdi, beaucoup libertin » (Dancourt, *Les Fées*, I, 9, cité par Littré).
Adj. Parlant d'une personne. Qui se complaît dans des propos ou des sous-entendus licencieux.

En effet, l'égrillard sous-entend ; il est donc nécessaire de tendre l'oreille. De prime abord, rien de tendancieux ;

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 108 03/11/10 16:02

il faut guetter d'autres signes, hors texte pourquoi pas, pour comprendre l'intention égrillarde : ainsi du sourire de parents, qui trahissait seul leur intention coquine, qui permettait l'interprétation suivante : du temps que nous étions jeunes, ma chère vieille, le dimanche s'occupait agréablement, et pas à la pétanque… Oui, je me souviens, cher vieux, mais maintenant, vois-tu, on est fatigués… J'ai bien compris qu'il s'agissait chez eux d'une forme fixe, chansonnée (mais tirée de quelle opérette ?), d'un refrain de leur vie épuisée.

La blague égrillarde est tendancieuse, marquée par l'usage de certains mots évocateurs où perce le sous-entendu sexuel ; les cigares tautologiques de Freud en font partie, même s'ils s'en défendent. De même que le « chat » de ce « Petit bout d'la queue du chat, qui vous électrise / Non, l'esprit n'est pas encor'là / Unissons nos fluides / Et r'commençons nos ébats, que le chat gâcha (Robert Marcy et Pierre Philippe, chanté par Les Frères Jacques, 1953). Ou celui de la mère Michel, qui l'a perdu et qui crie par la fenêtre, qui veut qu'on le lui rende. Elle est idiote, la mère Michel : passe encore de crier quand on a perdu son chat, mais le retrouver… On dit aussi que les vieux messieurs lecteurs du *Chat noir*, journal où écrivait Alphonse Allais, aimaient à courir Montmartre en demandant à l'aimable kiosquière : « Mademoiselle, avez-vous le chat noir ? », guettant un « Oui, bien sûr » qui les faisait sourire.

Très belle scène du genre dans *L'Assommoir*. Festin populaire, grande bâfrerie dans l'atelier de Gervaise : on dévore en riant une oie rôtie qui « venait de laisser échapper un flot de jus par le trou béant de son derrière ; et Boche rigolait : "Moi je m'abonne, pour qu'on me fasse comme ça pipi

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 109 03/11/10 16:02

dans la bouche. – Oh, le sale ! crièrent les dames. Faut-il être sale." […] À ce moment, Clémence répétait, au milieu du bruit, avec insistance : "Monsieur Poisson, écoutez, monsieur Poisson… Vous me garderez le croupion, n'est-ce pas ! – Ma chère, le croupion vous revient de droit", dit Mme Lerat, de son air discrètement égrillard » (p. 267). Plus haut, Zola avait rappelé que le croupion d'une volaille, présenté à la verticale après une découpe adroite est un « bonnet d'évêque ».

Enseignes

Les calembours du petit commerce parisien

2 avril 2009, dans le 67, il est très tôt (7 heures et quart), et le Fangio du jour a belle allure et porte une barbe tressée, retenue sous le menton par un anneau doré, lunettes noires d'aviateur ; il est cravaté serré ; il roule très vite pour descendre de Pigalle. L'exercice de notation que je m'étais promis est rendu plus difficile par la vive allure de notre équipage (seul dans le bus). Je note toutefois :

- *Comment'hair*. L'ami Olivier, qui, même s'il est heureusement dépourvu d'esprit de système, a le sens de la série, avait très tôt remarqué que les coiffeurs étaient les plus forts des commerçants calembourgeois, les pires, qui semblent prêts à tout : *Un hair de fête*, rue des Martyrs, *Sur un cou de tête*, rue Gérando, et *Volt'hair* sur le boulevard. Ce dernier rapporté par Koffi, pris au jeu. Daniel Percheron (*Bruits de langue*, 10/18, 2009) relève un *Doum'Hair*, avenue Paul-Doumer. Et tous les composés en « tif » : *Diminu-tif* et autres *Créa-tif*… La meilleure prise d'Olivier ? Sans doute *À l'aise Breizh*,

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 110 03/11/10 16:02

pendant une tournée en Bretagne. L'amie Babette m'avait rapporté *Vents d'anges*, et *L'Ami vint*, cavistes blagueurs). Mais sur le trajet du 67 :

- *C thé xcelent*
- *Cas danse* (et autres tutus, Notre-Dame-de-Lorette)
- *J'Go* (spécialités du Sud-Ouest, mairie du IXe)
- *CasaNova* (décoration prétentieuse, sur les quais)
- *Mona Lisait* (bons livres, Jussieu)
- *Personn'ella* (Jussieu, mais que vend-elle, Ella ?)
- *Troifoirien*
- *Sinequanonne* (habits divers, Jussieu)
- *L'Extas'eat* (sandwiches, Jussieu)
- *L'Innévitable* (bistrot, rue Linné)

Puis je prends un double express et un croissant (5 € 20) au Baratin. C'est toujours au Baratin que j'attends la bonne heure de ma matinale séance de psychanalyse, je ne sais trop pourquoi. Ou plutôt si, mais sans insister, ou plutôt non @.

Dans mes carnets, je retrouve ces drôles d'enseignes du commerce petit, qui produit pour se rendre sympathique de petits jeux de mots accessibles à une petite clientèle qu'on veut voir grandir. On constatera là aussi que tout est permis :

- *Cent sept boulevard* (cabinet d'infirmier, rue de la Réunion)
- *L'An vert du décor* (bistrot, Bastille)
- *Les Ongles de 2 mains* (ongles américains, toutes techniques)
- dans la vitrine d'un opticien de la rue Petit (hiver 2001) : *Joie Yeux Nos ailes*
- *Garage Débine* (route de Nyons, contraptonyme sans doute involontaire).

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 111 03/11/10 16:02



12. Photo Claude Meunier.

- *Si t'as soif* (à Ivry, en face du dépôt SITA. Jeu de boules)
- *Gen et Ric* (babioles pour dames, dans le bas de notre rue Château-Landon, *circa* 1975. Disparue)
- *Le Zanzi Bar*, *Le Baratin*, *Le FUBAR*, *Le Brin de zinc*, *Le Bobar*, *Le Bar bac*, qui était rue du xxxxxxx et où buvait Blondin
- *Le Petit Troo*, avenue Daumesnil
- mais j'aime surtout, quai de la Tournelle, le contre-pétard *Rallye Tournelle*
- et les libraires, qui s'y sont mis : *L'Île lettrée*, *Libre ere*, *Le Chat pitre*, *Les Cent Ciels*, *Apo K lips* (le pompon…), *Le Monde en tique*, *L'Arbre à lettres*…

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 112 03/11/10 16:02

Épitaphes

Relevée au cimetière Montmartre, dans le quartier juif, cette très discrète épitaphe, sur la plaque d'un caveau de famille :

Philippe Weil, consultant du superflu
23 mars 1921-1er novembre 2003

Benjamin Péret meurt le 28 septembre 1959. Sur sa tombe, il fait graver :

Je ne mange pas de ce pain-là[1]

Le 3 mai 1973, le très grand Bosc (**L'homme @**) se donne la mort à Antibes. Il avait quarante-neuf ans. Sur la lettre détaillée qu'il avait envoyée à sa sœur la veille de son suicide, il lui demandait de faire graver sur sa tombe le cortège sous la vache qui rit qu'on voit représenté ci-dessous… Elle n'a pas osé ; elle a choisi un autre beau dessin de 1955, qui représente le croisement absurde de deux cortèges funéraires, drôle également, et qu'on voit maintenant sur la tombe de Bosc au cimetière d'Aigues-Vives.

1. Ces histoires d'épitaphes m'ont toujours donné à penser qu'on ne marche toujours qu'entre deux tombes, celle de Péret, avec ses quelques mots de refus, et celle de Duchamp, à Rouen, où il prévient : « D'ailleurs ce sont toujours les autres qui meurent. »

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 113 03/11/10 16:02

Photo 13. Cortège sous la vache qui rit.

Espiègle

Littré

Dans un chapitre des *Études et Glanures pour faire suite à l'histoire de la langue française* (1880) intitulé « La pathologie verbale ou lésions de certains mots dans le cours de l'usage », Émile Littré a compilé certaines anomalies du français, fautes et perles, erreurs. Les pathologies en question sont bénignes ; le diagnostic est le plus souvent charmant, exprimant le souci désuet d'un français correct et donc aimable, qui semble

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 114 03/11/10 16:02

doté d'un génie propre. Pour *espiègle*, on relève ainsi : « On peut admirer comment une langue sait faire de la grâce et de l'agrément avec un mot qui semble ne pas s'y prêter. Il y a en allemand un vieux livre intitulé *Till Ulespiegle*, qui décrit la vie d'un homme ingénieux en petites fourberies. Remarquons que Ulespiegle signifie "miroir de chouette". Laissant de côté ce qui pouvait se rencontrer de peu convenable dans les faits et gestes du personnage, notre langue en a tiré le joli mot espiègle, qui ne porte à l'esprit que des idées de vivacité, de grâce et de malice sans méchanceté. C'est vraiment, qu'on me passe le jeu de mots, une espièglerie de bon aloi, que d'avoir ainsi transfiguré le vieil et rude Ulespiegle. »

Esprit français

Sprezzature

Esprit français : pas grand-chose finalement (**Guitry**, par exemple).

Les Français seraient spirituels, doués d'une tournure d'esprit particulière. Voyons. L'esprit est un art de conversation, qui s'exerce à la cour, dans toutes les cours. Il s'agit avant tout de ne pas ennuyer, ni le roi ni la maîtresse de maison : que la conversation ne « tombe » pas des hauteurs où nous nous tenons, nous dîneurs, nous courtisans, considérés ici pour le meilleur. Précis, rapides, nous parlons par traits d'**esprit** et d'arbalètes. Modèle : le père de Lucien Leuwen, dont le salon est redouté des ministres louis-philippards, « un homme dont Paris répétait les **épigrammes** ». L'homme ou la femme d'esprit

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 115 03/11/10 16:02

parle par pointe (*epi-*) ; il est dangereux ; de cette pointe il tire son pouvoir. On parle ici de conversation à « fleuret moucheté ».

À se faire légers et vifs, à nier la gravité du monde, on comprend bien que le contraire de l'esprit, c'est l'affectation. Mais on voit mal ce qu'il y a de français là-dedans : partout où il y a conversation et entourage princier, cour royale et salons qui le prolongent, il y aurait « esprit français », qui n'aurait alors plus rien de français.

On aurait avantage à parler de sprezzature, francisation de la *sprezzatura* italienne que, dans son *Livre du courtisan* (1528) Baldassar Grassian caractérise par une certaine qualité du comportement du courtisan, c'est-à-dire de l'homme parfait, et relève du je-ne-sais-quoi, de la grâce. Comme le terme est mal traduit par le français désinvolture, qui implique trop de relâchement et de nonchalance, voire de mollesse, on gardera le français sprezzature qui étend donc le domaine de la grâce à la conversation et aux manières, et qui, surtout, empêche toute caractérisation « nationale » de l'esprit.

On dira ainsi : « Nonnon Guitry, c'est la raillerie. Et c'est très voulu, très fabriqué ; nous préférons Dorothy Parker, la sprezzature, fine et rapide, de la meilleure société, si drôle. »

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 116 03/11/10 16:02

Étroit mousquetaire

Parodie 2

De la très longue liste des films adaptés des *Trois Mousquetaires*, on peut extraire les très parodiques :

- *Les Trois Mousquetaires et demi* (1921), de Cami ;
- *The Three Must-Get-Theres* (*L'Étroit Mousquetaire*, 1922), de Max Linder ;
- *Les Trois Louf'quetaires* (1938), de Allan Dwan ;
- *Les Quatre Charlots Mousquetaires* (1973) d'André Hunebelle.

Jean Tulard, dans son *Alexandre Dumas*, signale que ces parodies sont très réussies, au contraire des films dits sérieux tirés du même roman, qui rabattent tous le roman de Dumas à des batailles et des ripailles sans âme ni esprit. *L'Étroit Mousquetaire* est un film effréné, une fantaisie enlevée où l'on rencontre Lindertagnan, Constance Bonne-Aux-Fieux et la reine Ananas d'Autriche. Le cardinal Pauvre-Lieu y donne sans barguigner ses ordres par téléphone.

Euphémisation parisienne

Halte à la discrimination

Rue Senior-du-Temple
Boulevard Richard-Leblack
Rue du Déficit-de-Verticalité (anciennement rue Petit)
Rue de la Surcharge-Pondérale-de-Juliette (anciennement rue Juliette-Dodu)
Rue Belle-Maman-a-du-caractère (anciennement rue du Dragon)
Boulevard des Moins-Valides

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 117 03/11/10 16:02

Rue de la Classe-Moyenne-Émancipée (anciennement des Francs-Bourgeois)
Porte de l'Élocution-Empêchée (anciennement de la Muette)
Rue Enveloppé (anciennement rue Gros)
Rue de l'Échange-Équitable (anciennement rue du Commerce)
Rue Adolphe-Vindetable (anciennement rue Adolphe-Pinard)

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 118 03/11/10 16:02



Fable express
Rapprochements

Mon père était très radin, excessivement rapia, dangereusement retenu.
Ma mère, après son accident vasculaire cérébral qui a laissé invalide son côté gauche, portait cette sorte de bas de fort tissu destinés à contenir ses muscles inutiles et sa lourde graisse. La scène était à l'hôpital gériatrique des Charpennes (Rhône).
Moralité : la veuve de l'Avare portait des bas de contention.

Fantasmagorie verbale,
Culture littéraire et cocasserie populaire

[…] lorsque mon père m'emmena à la Comédie-Française voir Le Malade imaginaire. *Là, résonna, pour la première fois, à mes oreilles, cette grande voix de Molière qui charriait un passé déjà considérable de fantasmagorie verbale […]. Là, se rencontraient […] les raffinements d'une culture littéraire déjà parvenue à son*

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 119 03/11/10 16:02

apogée et, avec cet accent faubourien de Paris, l'inépuisable et inventive cocasserie du parler populaire.

[…] Ce qui me fit rire aux éclats, ce fut naturellement le rôle de Thomas Diafoirus. Chaque fois qu'apparaissait le grand niais ridicule, et lorsqu'il déployait ses compliments tarabiscotés ou bien, en désignant la fille, demandait à son père le pharmacien : « Baiserai-je, papa ? », j'étais au comble de l'hilarité. À mes côtés, mon père, dont j'aimais l'intelligence et qui, souvent d'une humeur sombre et tendue, savait être jovial à ses heures, s'esclaffait, lui aussi, heureux de me voir rire.

Jean Tardieu, *On vient chercher Monsieur Jean*.

Fargue

Rue de Château-Landon (Paris X^e^)

Je suis resté quenouillard, ça me colle aux semelles.

Mais j'ai été farguien, plus passagèrement, il y a quelques années, l'un n'empêche pas l'autre, quenien et farguiste, faut aimer la promenade dérivante, voilà tout.

Léon-Paul Fargue est un poète du Xe arrondissement, y'en a pas tant que ça, un quartier entre les gares de l'Est et du Nord à Paris, en surplomb des voies de chemin de fer. Et, dans *Méandres*, j'ai retrouvé ma vieille rue de Château-Landon, dont personne ne parle jamais : « Quand j'habitais rue de Château-Landon, j'avais une blanchisseuse qui appartenait à ce type de femmes qui ont été jolies dans leur jeunesse. L'été, vers huit heures, elle s'installait sur une chaise devant sa porte, dans une pose de chauffeur au volant et semblait effectivement conduire quelque chose. "Il ne fait pas drôle, ce soir, ma bonne dame", lui disais-je pour être

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 120 03/11/10 16:02

poli et ne point passer devant elle sans murmurer une gentillesse dont elle semblait avoir besoin. Invariablement, elle me répondait : "Quand je m'ennuie, je me souviens." » Belle trouvaille que lier l'ennui et le souvenir. Ainsi j'aurai été pré-farguiste (le pays) quand j'habitais dans ses quartiers, m'y suis ennuyé et comment, et me revoilà farguien-lecteur (le poème) quand je me souviens de ses livres.

Fenouil

La rime masculine

Le fenouil est une plante officinale apéritive pour laquelle on ne trouve pas de rime masculine. L'essence de fenouil a des vertus ecphractiques non moins que dormitives, bien observées et mises en évidence dans *Les Fleurs bleues*, de Raymond Queneau ; elle ouvre, dans ce roman et ailleurs, au monde merveilleux du rêve et de la sieste.

Flaubert

J'écrirait des comédie

La correspondance de Flaubert s'ouvre par une très belle lettre à son ami Ernest Chevalier, tendre et prévenante. Flaubert a dix ans : « tu as raison de dire que tu me feras plaisir en venant à Rouen sa m'en fera beaucoup. je te souhaite une bonne année de 1831. embrasse de tout mon cœur ta bonne famille pour moi. Le camarade que tu mas envoyer a l'air d'un bon garçon quoique je ne l'ai vu qu'une fois. Je t'en veirait aussi de mes comédie. Si tu veux nous associers pour écrire moi, j'écrirait des comédie

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 121 03/11/10 16:02

et toi tu écriras tes rèves, et comme il y a une dame qui vient chez papa et qui nous contes toujours de bêtises je les écrirait».

Flaubert, *Correspondance*,
Rouen, avant le 1er janvier 1831.

Français langue morte

L'académisme

Le français est une langue morte.

Le français tenu, s'entend, tenu à l'écrit,
Queneau appelait ça le français-des-puristes,
celui qui parle comme les journaux
eh bien cette langue-là est morte.

C'est pas très grave, suffit de le savoir,
et passez-moi la démonstration.

Le français parlé parle
et vit
pendant que le français-tenu glisse au rang du latin
mort
pendant que le grec sûrement a disparu
(comme un effet mécanique, place pour place, si l'on veut).

Reste un français médian,
tenu s'entend, et mort, on vient de le voir.
Et tenu par quoi ?
Par diverses académies
françaises :

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 122 03/11/10 16:02

les journaux donc, et
la tévé qui y apprend son métier (dans les journaux)
(partout pareille, la tévé : il y a bien un « BBC english »
et les grands réseaux américains parlent un anglais « mid-Atlantique ») et
l'école (cas limite, l'école parle un français écrit sous la férule d'inspecteurs d'Académie)
les administrations diverses
le service public

L'académisme : s'en tenir au français-tenu, cette langue morte, qui n'existe et se maintient que par la pratique académique.

Dans la courte saynète qui suit, le français parlé est joué par un jeune garçon en polo ; le rôle de l'académie est interprété par son astucieuse professeure (perverse, comme le commande sa fonction) qui accompagne un bruyant voyage scolaire ; le surmoi académique, qui perturbe et tyrannise notre jeune héros est personnifié, autant que faire se peut, par la SNCF, de service public. Nous sommes dans le train pour Quimper, fin mai 2009, autour de midi et quart.

Après un arrêt en gare de Rennes, un jeune garçon aux grandes dents, au sweat-shirt à damier, s'agite. Il a l'air jovial, très expansif, très à l'aise dans le rôle du français vivant, très vivant :

– Madame, madame, est-ce que vous pourrez me dire quand on sera arrivé à destination de Quimper ?

– …

– Ah oui, s'il vous plaît, s'il vous plaît, madame.

– Tu peux me reformuler ta question ?

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 123 03/11/10 16:02

– Ben oui : quand on s'ra arrivé à Quimper, vous me le direz ?
– Tu veux que je te prévienne ?
– … ?
– Que je te prévienne avant ?
– Oui.
– D'accord.

Frédérique, André

Les ringards. Le dîner de cons

De Jean Carmet, dans sa préface amicale à *André Frédérique ou l'Art de la fugue* (Le Cherche Midi, 1992) : « Comment se libérer de son propre poids et du poids de la vie quand tout devient trop pesant[1] ? C'est en usant d'un certain rire (lui n'a pas suivi la règle [**Héros du rire 3** ☺]). Il inventa le mot ringard, deux syllabes pleines d'énergie, destinées à notre plaisir, qui forcèrent on ne sait comment les portes du capharnaüm pour aller s'immiscer entre les pages des dictionnaires. » Ringard est donc un « imbécile fat et prétentieux qui a la tête pleine d'eau chaude » ; le mot n'est malheureusement plus employé que pour désigner quelque ridicule hors mode. Et employé qui plus est par ceux-là (les niais qui désignent de plus niais) mêmes qu'il visait : les ringards se sont déplacés, sens et fonctions, c'est dommage.

Peu d'œuvres, des faillites commerçantes, une vie de nonsens triste et de bohème à la sinistrose hilarante : André Frédérique est un clown absurde ; il ne se contente pas d'écrire qu'il y a quelque chose qui cloche, il est actif, inventif : il se

1. On voit bien que le partage ne se fait pas, encore une fois, entre drôle et pas drôle, mais entre lourd et léger (Kundera ☺ et Pascal ☺).

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 124 03/11/10 16:02

déguise, il se ruine, il se marre, il se suicide. À Claudel, il envoie une carte postale : « Vous êtes une cataracte de coton hydrophile. » Chaval raconte que Frédérique voulait « organiser un repas de cons, où chaque ami dans le coup aurait amené un con pour le faire briller, si possible un con célèbre. Au départ, c'était plus grave encore, c'était un dîner de pères ! Chaque participant devait amener son père ».

Mais maintenant, le dîner de cons, si cruel et captivant, la belle invention de Frédérique, si « grave » comme disait Chaval, le dîner de cons sert de matrice égalitaire au plus désolant comique d'essence bourvilesque, les premiers seront les derniers, la vengeance des imbéciles, la revanche des humiliés, le monde à l'envers, comme aime le bon public. Alors, forcément, ça rigole, aux dîners de cons, triomphe (*sold out !*) du basisme crétin, la France (de l'humour) d'en bas. Pouah !

L'idée était belle, difficile, dangereuse : choisir les cons, les « faire briller », comparer leur mérite, ce qui revient à leur chercher un roi, les observer (et nécessairement, par capillarité, devenir con ; très dangereuse exposition irradiante) et en tirer quelque définition et leçon, quelque loi. Tout ça faisait un beau programme. Mais ce n'est plus possible, justement, la loi du dîner de cons s'est inversée, on rit maintenant avec l'invité, contre l'invitant ; on a choisi son camp.

Fuck

Fucky fuck fuck

– *How do you call a country whore ?*
– *A fucking hillbilly.*

Belle-maman, le 28 février 2009.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 125 03/11/10 16:02

A jew, a gook and a nigger went in a bar. What did the bartender say ?

« *Get the fuck out of my bar* » (Clint Eastwood, *Gran Torino*, 2009). Quand il répond à un prêtre, il ponctue, très à propos : « *Allefuckingluya.* » Une locution ainsi partagée en deux et farcie d'un mot s'appelle une tmèse. Ici donc, très jolie figure d'ordre liturgique : Eastwood joue un Polonais qui va enfin à la tmèse. La riche définition du chalumeau (un dromaludaire à deux bosses) est faite sur ce principe. Les séries américaines de ces dernières années usent de cette fucking tmèse : « *Holly fucking christ* » tout au long des *Sopranos* et surtout le très inventif et coléreux chef de la police de Baltimore, dans *The Wire* : « … *creme fucking brulee* » et « *absofuckinglutly* ».

Claire, chère belle-sœur, disait *fucky fuck fuck*, sorte d'exclamation charmante qu'elle déclinait en *meurdi meurd meurd*, détournement parodique du très déplorable français de sa mère (cf. Belle-maman, plus haut) où l'on reconnaît de plus le *birdy nam nam* de Peter Sellers dans *The Party* (un crétin et la catastrophe d'une langue qu'il fait mine d'apprendre). Dans le même genre polyglotte, elle avait fabriqué le très expressif *crot'debiken*, prononcé avec l'accent allemand, le comble de l'emmerdement. À l'inverse, mais sur le même mode : *tippen-toppen*, sorte d'exclamation extatique.

En Australie, travaillant pour une famille de forains, montant et démontant manèges et attractions, Nelson a appris ce qu'il appelle un « *gipsy english* ». Il en a retenu que le *fuck* austral est plutôt prononcé [fô : k].



Gaine

et fiction

La femme gainée est une catégorie de la femme dure et ferme. Et changeante, c'est sûr, si l'envie lui en prend ; c'est une promesse, une promesse de débordements, liée donc à une imagination qui prévoit la jouissance de certains relâchements : elle ne s'est resserrée que pour mieux se répandre, la femme gainée. On dit alors qu'elle se dégaine, qu'elle a enfin perdu contenance, comptant bien que l'ardeur du héros attentif sera réveillée par la libération prévue de cette femme retenue. L'initiatrice de toutes celles-là est une grande amoureuse, savante et expérimentée, la princesse de Cadignan, dont Balzac entreprend d'exposer les sublimes secrets ; elle connaît ce genre d'attraits : « Elle fit fléchir sous ses doigts le haut de son busc. » Fléchir, maintenir, se livrer, garder son secret…

Et à propos de baleine, je rappelle que la mère de Melville portait un corset : c'est bien la preuve que la femme corsetée est un mensonge qui prépare à toutes les fictions. Comment imaginer en effet un romancier sérieux dont l'enfance n'a

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 127 03/11/10 16:02

pas été intriguée par les corsets d'une mère coquette et bien tenue ? Gaine, busc, baleine, libido enfantine, c'est toujours la même histoire où la volupté indescriptible des débuts, inimaginable, fait place à un amour aux traits plus précis, aux lignes plus nettes qui dessinent bientôt une mère nouvelle (des croquis, des plans de romans…) révélée par les artifices du maintien, dont la silhouette pittoresque se découpe à jamais sur l'arrière-plan indistinct de notre enfance. Une femme abstraite, en somme : une statue, un fétiche. Mais on comprend aussi, au spectacle de nos mères maintenues, qu'elles font à d'autres (à nos pères, si ça se trouve, au père Queneau, va savoir, marchand de corsets au Havre) le récit de leurs caresses et de leurs vies véritables, qu'elles libèrent ailleurs des plaisirs retenus. C'est ainsi que
dans la gaine de moman
pom pom plan plan
y'avait tout mon roman.

Génitifs

L'ironie de l'histoire de l'ironie

On peut faire cascader cascader les génitifs,
1. Comme Tardieu (Il y a vraiment de quoi rire, dans *Comme ceci Comme cela*) :
Seuil du roi de la nuit des fleuves d'or
Source du jour de la fin de l'enfance
Sifflement du charroi des météores d'avril
Sérénité de l'abandon des images du temps
Surprise du secret de la fin des batailles
2. Comme l'OuLiPo (« Les génitifs », dans *Atlas de littérature potentielle*) :

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 128 03/11/10 16:02

le nerf de la guerre de nerfs
un examen de passage à tabac
la dame de mes pensées de Pascal
une vie de chien d'arrêt de mort
un pâté de maisons de campagne
3. Comme cet inconscient auteur d'un abécédaire des environs du rire, dont le sous-titre programmatique est bien : « Les plus malheureux d'entre nous sont ceux qui ne savent pas de quoi riait leur père ». Ce n'est pas facile, comme on comprend, ce genre d'exercice ;

il s'applique donc, notre poète, à son *Histoire de l'ironie* et, chemin faisant (mars 2008), son père meurt
(et sans tarder sa mère grabe à terre).
Est-ce drôle, seulement ?
Non, patrait, mais c'est
l'ironie de l'Histoire de l'ironie

George Vé

Calamité, répétition/nouveauté 1

J'ai épousé comme il se doit une femme qui vient de loin, de Saint Louis (MiZZZouri). Par la force des choses, elle est peu familière des calembours calamiteux et des arrangements débiles qui accrochent au fond de la marmite de l'humour de chez moi. Ainsi quand (vingt-cinq ans de mariage), je dis à Jenny, sérieusement : « Le mieux, c'est de se retrouver au métro George Vé », elle rit, elle rit, elle rit, à cette blague qu'elle n'a jamais entendue, me prenant pour un homme d'esprit et par la main.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 129 03/11/10 16:02

Gide

La mauvaise réputation

André Gide remerciant un jeune garçon, après un agréable moment de tendre gentillesse derrière la gare Saint-Lazare :

«Tiens, mon petit, voici cinquante francs. Tu as été très gentil, très bien, c'était très bien, très gentil. Et tu diras que c'est aussi un monsieur très bien, un monsieur très gentil qui te les a donnés, ces cinquante francs ; tu diras que c'est M. de Montherlant qui te les a donnés. Tiens mon petit, tes cinquante francs. C'était très bien.»

Variante, relevée dans le *Journal* de Raymond Queneau : « Raconté par G.G. [Gaston Gallimard] à propos du *Journal* de Gide. Lorsque le garçon le quitte le matin, Gide lui dit : "Tu sais mon garçon, tu viens de passer la nuit avec quelqu'un de très connu, de très très connu… il faut que tu te souviennes bien de ça… Ça doit rester dans ta mémoire… que tu as passé la nuit avec quelqu'un de très connu, d'universellement connu… plus tard tu pourras dire que tu as passé la nuit avec François Mauriac."»

Godard

Montez dans votre Alfa, Roméo

Jean-Luc Godard est de loin le plus drôle.
Dans *Pierrot le fou*, on compte trois
Allons-y, Alonzo (Belmondo-Ferdinand).
À quoi répondent deux
Tu parles, Charles (Anna Karina-Marianne).
Ce qui revient à dire que Belmondo se croit dans un *road movie* (allons-z'y, de séquence en séquence), mais qu'Anna Karina n'y croit guère (tu parles… elle exige de l'action).

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 130 03/11/10 16:02

Au début du film on avait eu un très beau : Allez, au pieu / les p'tits vieux, prototype de la paronomase antinomique, puisque Belmondo s'adresse à de jeunes enfants.

Dans *Le Mépris*, Jack Palance est un producteur de cinéma qui roule (trop vite) en Alfa rouge (technicolor). Il file avec Brigitte Bardot. À un arrêt, il lui demande :

– Et que penses-tu de moi ?

– Allez, montez dans votre Alfa, Roméo.

Dernière réplique de BB, s'ensuit un accident mortel. Le calembour précède de peu la catastrophe, comme toujours.

Gossipé, diffamé

La call girl de Francis B.

Pierre était coiffeur, drôle, noctambule, cultivé ; il était folle, nous l'avions deviné à des éclats de rire, à des emportements. Il était des déjeuners du dimanche chez la mère de l'ami Olivier, rue de Baurepaire (Paris X^e^) pendant lesquels il nous racontait le tout-Paris de ses clientes ; l'une d'elle était call girl, high life, forte clientèle, les beaux quartiers (rue de la Faisanderie, Paris XVIe).

Nous avions dix-huit ans et Pierre nous faisait le récit des fantaisies de Francis B., bâtisseur important, telles que rapportées par son amie putain de haute tenue :

– Francis, il veut que les femmes mouillent quand elles le voient. Le genre : « Francis, regarde dans quel état tu me mets, j'en peux plus. » Il fallait qu'il soit le plus fort, Francis, irrésistible Francis, un tombeur comme ça : il arrive, il entre dans la pièce et les femmes sont trempées, la culotte à essorer.

Pierre faisait très bien l'irrésistible Francis : il secouait les

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 131 03/11/10 16:02

mains, comme à la fin de la vaisselle, pour se débarrasser de l'eau en trop, un fouettement de doigts. On riait.

– Et c'est vrai, Pierre, il leur fait de l'effet, il arrive, et elles mouillent ?

On avait dix-huit ans, on se demandait… on riait.

– Tu parles. Ma copine, elle a une pommade spécialisée, qu'est-ce que vous croyez jeunes gens, toujours un petit pot d'onguent dans son sac. Et juste avant que le Francis arrive avec sa grosse entreprise, elle s'en barbouille le sexe et voilà : « Francis, j'en peux plus. » Et l'autre : « Mais t'es trempée, salope. – Ah !… Francis !… »

Goûts littéraires d'Adolf Eichmann

Nabokov 2

Après son procès, Adolf Eichmann emprunte *Lolita*, de Nabokov, à la bibliothèque de la prison. En le rendant à son gardien, il dit : « Ce livre est répugnant [*unwholesome book*]. »

Grandiloquence paternelle

Le ridicule y afférent

Mon père était un homme boutonné, au verbe contenu : précision et maîtrise marquaient son élégance surveillée. Si bien que, quand il débordait et sortait du texte de son rôle, il jouait mal sa partition et faisait rire comme aux dépends d'un clown triste qui ne maîtriserait plus ses effets. On aboutit dans ces cas-là à une sentence, que la raison familiale tient le plus souvent pour une exagération ridicule (Pépé déconnait). Ça arrivait souvent mais, à bien me souvenir,

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 132 03/11/10 16:02

c'était quand il abordait les grands sujets, notamment la mort, et très sûrement sa mort. À l'hôpital de Taverny, deux semaines avant de mourir, quand je lui demandais des nouvelles, il me répondait :

– Je suis de ceux qui souffrent.

– Puisque tu le dis… (*et rire*)

Ainsi encore, quand, à l'été 2007, au moment du départ des parents pour leurs habituelles vacances savoyardes, leur départ précautionneux dans la vieille Renault surchargée, quand j'ai voulu les saluer dans la cour de chez nous, ils avaient l'air en forme, heureux de partir : « Vous êtes bien, là, ça va être de bonnes vacances, soyez prudents. » Et mon père me répond, souriant, mais l'air grave : « Quand on va vers la mort, on y va bien rasé. » Et me plante là. Je n'ai pas fini d'en rire de cet autoportrait de mon père en hussard noir, lancé vers la Savoie dans une charge de cavalerie dont lui seul devait mesurer les périls.

Ainsi encore, le même été, dans une conversation avec Jenny ; la scène est dans la même cour de la maison familiale ; beau temps chaud.

JENNY. – Vous êtes bien là, Pépé. Il fait beau.

MON PÈRE. – Oh ! moi, j'ai toujours froid.

JENNY. – Ben faut mettre un pull, alors…

MON PÈRE. – Nonon, moi, j'ai toujours froid, toujours, quoi qu'on fasse.

JENNY. – On dit que c'est l'âge, on dit qu'en vieillissant, on devient frileux…

MON PÈRE. – Nonon, moi, c'est toujours que j'ai froid, toujours. C'est le FRRRROID définitif.

Oui, mon père était minuscule ; il exagérait, et se trahissait, quand il geignait en capitales.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 133 03/11/10 16:02

Gros-boutiens, Petits-boutiens : la guerre

La satire. Swift

Gulliver est à Lilliput ; le roi lui expose les motifs de la guerre qui oppose son empire à celui de Blefuscu. C'est une guerre ancienne et cruelle, très dommageable aux deux empires, qui trouve son origine dans l'opposition de deux partis irréductibles : celui des Gros-boutiens, qui, par respect des traditions, cassent leur œuf à la coque par le gros bout et celui des Petits-boutiens, qui ont choisi l'autre côté par fidélité à leur roi. Swift enchaîne les causes de guerre et, de révoltes en édits, de complots en trahisons, de textes sacrés en dérives sectaires, décrit bien l'Europe du XVIIIe siècle, divisée elle aussi en Gros- et Petits-boutiens, protestants et catholiques (à moins que ça ne soit l'inverse). *Les Voyages de Gulliver* est écrit entre 1721 et 1725 (parution en octobre 1726, première édition française en janvier 1727) ; on y aura reconnu également les Anglais de la Haute et de la Basse Église. Le chapitre IV du premier voyage de Gulliver résume l'histoire de « trente-six lunes » de guerre à mort : « Chacun sait qu'à l'origine, pour manger un œuf à la coque, on le cassait par le gros bout. Or il advient que l'aïeul de notre Empereur actuel, étant enfant, voulut manger un œuf en le cassant de la façon traditionnelle, et se fit une entaille au doigt. » Sur quoi l'Empereur son père publia un édit ordonnant à tous ses sujets, sous peine des sanctions les plus graves, de casser leur œuf par le petit bout. Des révoltes meurtrières s'ensuivirent, puis l'exil des Gros-boutiens, puis le soutien de Blefuscu au parti gros-boutien agissant à Lilliput, puis textes (sacrés, bien sûr), puis schismes, puis guerre sanglante. C'est ainsi que ces choses arrivent, semble dire Swift, et pas autrement.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 134 03/11/10 16:02

Les Voyages de Gulliver est un livre pour adulte, une satire, et Swift un écrivain combatif, tenant de la liberté de conscience. Le plus grave dans ces motifs de guerre entre Lilliputiens semble ce reproche des Gros-boutiens fait aux Lilliputiens d'être « en désaccord avec les enseignements que notre grand prophète Lustrog donne au chapitre cinquante-quatre du Blundecral » (c'est le nom de leur Coran). Cela s'appelle, bien sûr, solliciter les textes. Voici la citation : « Tous les vrais fidèles casseront leurs œufs par le bout le plus commode. » La satire porte là surtout : l'enfer de la guerre est dans la question qui vient, sollicitée donc par les religieux de tous bords : « Quel est le plus commode ? On doit, à mon humble avis [et c'est Swift qui parle, indéniablement], laisser à chacun le soin d'en décider selon sa conscience ou s'en remettre alors à l'autorité du premier magistrat. » On voit bien que le satiriste vise et expose les défauts du monde ; le public rigole seul qui connaît son Histoire, ou qui s'inquiète du temps présent.

Guitry

CSKi ?

À l'article Guitry, pas grand-chose finalement (**Esprit français** @) : homme de lettre (1885-1957) à la suffisance consternante, à la légèreté pesante, et datée, livrant à la tonne dans son fiacre boulevardier des traits d'esprits qui « font époque ». À retenir cependant, une publicité de 1911 pour le cacao Eleska : le KKO LSK est S Ki (Allographe @), dessin qui représente un clown attablé devant une tasse de cacao au lait sec. Et un film, *Ceux de chez nous* (1915), dont

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 135 03/11/10 16:02

le titre est bien sûr détestable de patriotisme mais qui fait vivre sur le mode du reportage Octave Mirbeau, Rodin, Degas, Monet et Sarah Bernhardt. Surtout Mirbeau.

Hubert Lucot, dans *Allégement* (P.O.L, 2009) relève quelques-uns des accablements du moment : « Autres catastrophes : Guitry honoré par les meilleurs critiques, Anouilh édité dans La Pléiade. Faiseurs du boulevard mais aussi (c'est la même chose) réactionnaires en tout. Et Benoît XVI a jugé le moment venu pour béatifier 498 prêtres franquistes, fait peu surprenant : ont élu un pape fasciste les suppôts du diable que Jean Paul II avait nommés dans le Sacré Collège. Ma PEUR se mêle à… Mes défaites – face à Sarkozy, à Bigard, à Guitry, aux intégristes – me font HONTE. »



Have fun

L'art contemporain

Former l'hypothèse que l'art contemporain tient tout entier dans ce « have fun » hérité des jeux duchampiens (Duchamp) que les groupes Fluxus ont imposé à partir de New York dans les années soixante-dix. La réciproque de ce théorème est classificatoirement commode : ce qui n'est pas amusant (procédé, visée…) n'est pas de l'art et ce qui est « affecté » encore moins. L'art contemporain serait donc, le plus souvent, « bien vu », ajusté et rapide et, à la fin, drôle. Toutes les caractéristiques en somme du trait d'**esprit**, affaire de légèreté, où l'on reconnaît une des composantes essentielles du rire absolu de Baudelaire. Mais légèreté et profondeur vont-elles de pair dans cette affaire ? Quand il se promène à SoHo, Jean-Christophe Bailly déplore en effet : « L'art semble être entièrement passé du côté de l'amusement, de la citation, du trait d'esprit-trois fois rien » (Jean-Christophe Bailly, *Dans l'étendu*, Fage, 2010).

Notre cher Jean Dupuy ne manque pas à ce propos (belle conversation de l'été 2007) d'ajouter que « have fun »

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 137 03/11/10 16:02

s'applique à l'artiste d'abord, plus qu'à sa production, qu'il doit se faire léger, toujours plus léger. On garde l'anglais « fun » puisque la traduction française « amusant » ne donne rien.

Héros du rire 1

Rapport à la gendarmerie[1]

Un ami de Suzanne, psychanalyste à la grosse voiture. Roule vite. On le stoppe ; un gendarme s'approche.

– Bonjour, monsieur (*salut militaire*). Gendarmerie nationale…

– Ah ! Vous plaignez pas, hein, fallait faire des études…

Fort PV en conséquence.

L'ami Philippe Pinto à la belle et grosse voiture. Roule vite. La scène est en Auvergne, paysage de montagne. On le stoppe ; un gendarme s'approche.

– Bonjour, monsieur (*salut militaire*). Gendarmerie nationale… Rouliez vite…

– Mmmoui, mais je suis un brave garçon.

Amende rondelette.

Mon père (années cinquante) à la belle motocyclette (125 cm^3 Monet Goyon à fourche télescopique). De nuit. Voici le texte[2], qu'il connaissait par cœur, du mandat-carte

1. Qu'est-ce qu'une moitié de gendarme ? Quelque chose qui ne sait ni lire.

2. Le 13 février 2004, je relève dans mon journal la conversation suivante : « Et pourquoi tu veux que je te raconte encore une fois cette histoire de télégramme ? – Mais parce que tu la connais, papa ; je la veux juste et précise, et comme tu t'en souviens bien tu vas me la dire bien. – Et pourquoi faire ? – Pour me faire plaisir. – Bon, alors… »

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 138 03/11/10 16:02

(600 francs) expédié à la gendarmerie locale (Saône-et-Loire de son enfance) :

« Trouvez ici 600 francs pour acquis de procès-verbal dressé par le gendarme X de la brigade de Y, entre Pont-de-Vau et Saint-Ménique pour avoir omis de mettre en code le phare de son vélomoteur alors qu'il dépassait une faible lueur, celle de la lampe de poche dudit gendarme. Civilités, Meunier. »

Héros du rire 2

L'échafaud[1]

1. N'anticipons pas, comme dit le condamné à mort en repoussant le vieux bandeau malpropre.

Nabokov, *Regarde, regarde les arlequins !*

2. Sous la Terreur, le musicien Poppo, interrogé sur sa profession, répond avec un fort accent : « Zé zoue du violone. – Que faisais-tu sous Capet ? – Zé zouais du violone. – Veux-tu servir la Nation ? – Zé zouerais du violone. »

Héros du rire 3

Le suicide

Le 22 janvier 1968, Chaval ©, sombre et cruel dessinateur, se suicide. Gaz + Gardenal. Sur la porte, il prévient : « Attention, danger d'explosion. »

1. Les Allemand ont un mot pour ce genre de plaisanterie macabre : *Galgenhumor*, l'humour de potence.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 139 03/11/10 16:02

Ce qui constitue une citation funèbre d'André Frédérique@, tragique non-censeur, quant à la manière : cognac + gaz + Gardenal (17 mai 1957). Ses amis rapportent que, la veille, le grand Frédérique blaguait encore : « Se suicider ? Après les vacances. » Permanence de la formule : « Je voudrais me suicider, mais j'ai pas le temps », qui fait le titre de la biographie du grand bonhomme dessinateur Charlie Schlingo (1955-2005), dernier des fumistes.

Le style, et la variation : Chaval et l'amertume *explosive* ; Fréderique et *l'hébétude* comique (dormir, se suicider, mourir… la mort est le plus sûr effet du somnifère). À quoi on ajoute, pour l'étude foutraque des conséquences heureuses du suicide, tiré du *Godot* de Beckett :
ESTRAGON. – Et si on se pendait ?
VLADIMIR. – Ce serait un moyen de bander.

Homme (L')

Bosc, Chaval et Steinberg

Quand l'homme s'est trouvé décharné – disons : après guerre – et creusé d'inquiétude, alors Bosc, Chaval et Steinberg l'ont dessiné tel quel, trait pour trait
et Reiser peu après
Avant (on parle ici du dessin d'humour) c'étaient des situations des plaisanteries des gags
rien de bien méchant, c'était simple, même quand c'était difficile, puisque l'homme était aux prises
avec sa femme
et son patron.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 140 03/11/10 16:02

Vinrent Bosc, Chaval et Steinberg
qui dessinaient l'homme
l'homme sans histoire (mais avec un gros pif,
l'homme de Bosc s'appelle le boscave)
sans rien sans dieu (à quoi il s'était habitué)
l'homme pantin-Godot l'homme perdu-Tardieu (une voix
sans personne…)

on se souvient des personnages filiformes laissés par Kafka
en marge de ses manuscrits

feuille blanche
l'homme de Bosc, Chaval et Steinberg est à poil, il est vide,
oppressé par la feuille blanche,
qui représente le vide,
qui les oppresse
et Topor Searle Siné Ungerer tout pareil, puis Copi
et Sempé.



Imbécile

Sincère

Quand j'entends un critique dire d'un auteur qu'il est sincère, je me demande toujours lequel des deux est un imbécile.

Nabokov, *Autres Rivages*.

Infréquentable

En vert et contre tout

Dans *La Maman et la Putain*, de Jean Eustache, Jean-Pierre Léaud est attablé au Flore (Paris VI[e]) avec un dandy-parasite qui raconte : « J'ai rencontré Freak, tu vois. Il était tout en vert, veste verte, chemise verte, pantalon vert, chaussures vertes. Il fumait même des Gauloises vertes.

Je lui dis :

– Ça va ?

– Comment ça, ça va ? Tu vois pas comment je suis ? Je suis en vert et contre tout.

J'ai trouvé ça pas mal. J'aimerais bien pouvoir le dire, mais

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 142 03/11/10 16:02

moi, tu vois, je suis en noir, alors en noir et contre tout, je sais pas si ça va tellement.»

Ironie posthume

Proust la folle

Proust avait voulu qu'à l'occasion de ses funérailles on joue la *Pavane pour une infante défunte*, de Ravel. C'est une pièce triste, belle, très appropriée et majestueuse dont le titre suggère avec tendresse et grandeur un autoportrait intentionnel de Proust en infante, en reine, en folle.

-istan

Lointain

Création de pays lointains, par le suffixe – istan :

Visiter le Flurkistan[1].
«Voyager en Absurdistan»[2].
Le Kafiristan, où Kipling situe l'action de «L'homme qui voulut être roi».
Le Londonistan, désignation d'une entité forte : le monde musulman de Londres ; on parle bien de son importance géo-stratégique.

1. De Camille de Toledo, PUF, 2008. Sorte d'antimanifeste très bienvenu contre la littérature-monde (*as in world music*, l'Outre-mer comme *ressource*, cette blague du détour par l'Empire, du grand large et du deuxième souffle).

2. Journal *Le Monde* du 29 mai 2009. À propos de la vie en RDA dans les années cinquante-soixante.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 143 03/11/10 16:02

Le Farghestan, des *Syrtes* de Gracq, pays raffiné et barbare à la fois.
Le Hamastan : Gaza, où sévit le Hamas.
Au festival musical de Chabeuil (Drôme), nous avons eu cette année (2009) l'enthousiasmante *Imperial fanfare du Kikiristan*, voisine à ce qu'elle disait d'un très euphorique *Trankilistan.*
Chris Moltessanti, qui parle un bel argot du New Jersey dans la série *Les Sopranos* se paye la tête d'un agent du FBI qui enquête sur toutes sortes de terrorismes, venus forcément du Diarrhistan.

Itinéraire

La promenade chronométrée

Le jeudi 2 décembre 2004,
partant du bar-tabac le Saint-Claude
(près de la place Daumesnil, Paris XIIe)
il ne m'a pas fallu plus de
deux minutes

pour gagner
la rue des meuniers

Itzig

Demande à mon cheval

Dans une lettre de Freud à Fliess du 7 juillet 1898 : « Mon travail m'a été entièrement dicté par l'inconscient, selon la phrase d'Itzig, le cavalier du dimanche : "Où vas-tu donc Itzig ? – Je n'en sais rien, demande à mon cheval." »

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 144 03/11/10 16:02

Le cheval est la métaphore du ça, l'inconscient et, à l'oreille (Itzzzig), on peut supposer que le cheval en question va en **zigzag**. Je me demande si ça a un rapport, mais je disais à tout bout de champ, quand j'étais enfant : « C'est ça… j'en parlerai à mon cheval… »



Jadis (Monsieur)

Usages des : [prononcer : deux points]

Incipit de *Monsieur Jadis*, roman d'Antoine Blondin : « Longtemps j'ai cru que je m'appelais Blondin, mon nom véritable est Jadis. »

On a l'explication un peu plus tard, dans un commissariat (très nombreux commissariats chez Blondin, après boire, après l'esclandre et les débordements d'amitié et de tristesse) : « C'est alors qu'en reprenant les choses au début, il m'a suggéré avec une politesse pesante de lui dire mon nom et qu'un démon pertinent m'a soufflé que je m'appelais Jadis. Sa plume est restée en suspens :

– Jadis, comme : autrefois ?

– Exactement. »

Et en effet, Blondin est très exact, précis, toujours précis dans ce qu'il veut dire du cafard et du temps qui passe. Sans les deux points du commissaire, c'était « Jadis, comme autrefois ? », et ça n'avait rien à voir, rendu à une nostalgie ordinaire. Dûment ponctué, Jadis est « exactement » identifié et orthographié par une maréchaussée qui voulait savoir si Jadis s'écrivait bien « jadis ».

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 146 03/11/10 16:02

Tradition du Monsieur-titre dans les romans français du XXe siècle : Monsieur Teste, Monsieur Ouine, Monsieur Songe et Monsieur Jadis, Monsieur Bergeret à Paris.

Janotus de Bragmardo

Toute cloche clochable

Dans *Gargantua*, Janotus de Bragmardo est le plus vieux et le plus compétent des membres de la faculté. Il professe doctement que : « Toute cloche clochable clochant dans un clocher, en clochant fait clocher par le clochatif ceux qui clochent clochablement. » On reconnaît la Sorbonne, en nuances absurdes et déclinaisons ridicules, qui cache mal qu'elle peine à saisir, décrire et comprendre les phénomènes les plus simples.

Un janotisme est une idiotie, une niaiserie que les dictionnaires (Grand Robert par exemple) font remonter au nom d'un personnage du théâtre populaire du XVIIe siècle, type de l'ingénu ridicule, un Jeannot. Et qui ne devrait rien à notre Janotus rabelaisien ? Quant à Bragmardo, c'est plus simple : de Braquemart, « petite épée courte et large » dont on retrouve une utilisation métonymique chez Apollinaire : « Cornaboeux, qui venait de décharger, sortit brusquement son braquemart du con de Culculine qui tomba évanouie sur le sol » (*Les Onze Mille Verges*).

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 147 03/11/10 16:02

Jarry 2
Le balai ‘pataphysique

À un gradé lui intimant de balayer la cour de la caserne, Jarry répondit un jour : « Dans quel sens ? » Ce qui est très ‘pataphysique ℗.

Je disais 1
parlé

Je disais :
t’inquéquette donc pas, j’ai la bit’rude

et
faut pas confondre coca-cola aux glaçons et caca collé au caleçon

et
si c’est rond c’est point carré

et
arrête ton char, Ben Hur

et
six Russes, c’est six Slaves, et si s’lave c’est qu’y s’nettoie, et s’y s’nettoie, c’est donc ton frère.

et
qui ? Kate !

et
Jéhovah pas l’rapport

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 148 03/11/10 16:02

et
par le grand manitou, y'a des Indiens partout

et
…il s'appelle revient…

et
monte là-d'ssus, tu verras Montmartre
monte là-d'ssus tu verras mon cul

et
c'est pas de l'impétigo, c'est un grand maigre

et
URSS, c'est Union des Rondelles de Saucisson Sec

et
SNCF, c'est Savoir Nager Comme Fernandel

et
tu m'as conquis, j't'adore

et
touche à ton cul
t'auras des verrues

et
ça se pourrirait

et
chacun pour sa peau

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 149 03/11/10 16:02

et
eh ho, on est en république, hein…

et
j'ai déjà vu un Mexicain, mais jamais un mec si con

Je disais 2
(chantonné)

Quand j'avance tu recules
comment veux-tu
comment veux-tu
que je t'encule[1]

et
tu les verras plus
les poils de mon cul
j'en ai fait des brosses.
À cent francs l'kilo
c'est du bon boulot
pour nourrir les gosses

et
du sang, du sang
de la tripe
et des boyaux

1. Ce qui décrit une drôle de figure érotique, empêchée, je sais, mais nos chansonnettes n'étaient pas à ça près. On trouve chez Jacques Dupin quelque chose d'approchant, en moins sérieux toutefois : il avance quand je recule / il est mort quand je suis né. In *Chansons troglodytes*.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 150 03/11/10 16:02

et
un p'tit beurre
des touyous[1]

et
moi, j'men fous
j'ai du poil aux pattes
moi j'men fous
j'ai du poil partout

et
là-haut sur la montagne
y'avait trois
p'tits négros
qui s'grattaient la banane
pour faire du cacao

Jérimadeth

Jean-foutrisme inventif. Le culot de la rime

Pour la rime fainéante le poète jean-foutre invente des villes, nouveaux mondes, utopies par assonance. C'est Victor Hugo, créant d'un coup Jerimadeth, près d'une Bethléem approximative où Booz s'est endormi :

C'était l'heure tranquille où les lions vont boire[2]

1. Sur l'air de, bien sûr (œuf corse) : happy birthday to you (bis) qui établit sûrement le pluriel du composé « petit beurre ».

2. L'ami Olivier était « dan'l'privé ». C'était près du Père-Lachaise : son lycée faisait pour moi une oasis de rigolade et de liberté. Folklore, anecdotes, jeunesse, j'ai séché à Jacques-Decour (Montmartre), pour assister

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 151 03/11/10 16:02

Tout reposait dans Ur et dans Jerimadeth ;
Les astres émaillaient le ciel profond et sombre ;
Le croissant fin et clair parmi ces fleurs de l'ombre
Brillait à l'occident, et Ruth se demandait […]

Dans son très érudit et très profond, très littéraire *Dictionnaire des lieux imaginaires* (Actes Sud, 1998), Alberto Manguel moque le vieux Victor, et ironise : « Jerimadeth, ville du Proche-Orient, de quatre pieds de long, célèbre pour son calme, la nuit. Son nom rime avec la troisième personne de l'imparfait des verbes du premier groupe. On ne possède aucune autre information sur cette ville. »

Je suis né

Liste 2

Je suis né troué
Michaux

Je suis née dan'l'faubourg Saint-D'nis
Mistinguett

Je suis né à Venise
Maurice Béjart

à des cours chez lui, obéissant ainsi à quelque mystère du cancrisme imbécile mais baladeur. Un jour, son professeur de mathématiques, très petit, M. Berrebi, sort de son cours (gants blancs : allergie à la craie, ça lui faisait une allure, quand il mimait pour nous les périodes de certaines fonctions !…), étend les bras et fait l'avion, commence une course à pas menus, comme une danse et fait d'une voix grave : « C'est l'heure tranquille où les lions vont boire… »

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 152 03/11/10 16:02

Je suis né à vingt ans
Gérard Lenorman

Je suis né homme-putain
Pierre Moulinier

Je suis né au Chili
(maman était au lit / et mon papa auchi)
Bobby Lapointe

Je suis né d'une cigogne
Tony Gatlif

Je suis né à Paname
Daniel Guichard

Je suis né hétérosexuel
Nicolas Sarkozy

Je suis né d'un ventre corseté, un ventre 1900
Henri Calet

Je suis né en 1958, date à laquelle est sorti en France ce beau film de Vincente Minnelli : *Qu'est-ce que maman comprend à l'amour ?*
Claude Meunier

Je suis né le 30 juillet 1945, à Boulogne-Billancourt, 11 allée Marguerite, d'un Juif et d'une Flamande qui s'étaient connus à Paris sous l'Occupation.
Patrick Modiano

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 153 03/11/10 16:02

Je suis né dans une autre ville qui s'appelait aussi Buenos Aires.
Borges

Je suis né
Georges Perec

Juif et nazi

Une chose et son contraire ne peuvent être vrais ensemble

J'aurais pu être un petit nazi si je n'avais été, aussi, un petit Juif.

Claude Olievenstein,
Il n'y a pas de drogués heureux,
Laffont, 1977.



Kaddish

Peut-on en rire ?

16 mars 2006, théâtre à Valence, fameux : le comédien Jean-Quentin Chatelain et le texte long, lucide et intelligent de Kersetz, *Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas*. La série des paradoxes (effet de choc, de compréhension) : la grâce d'avoir vécu Auschwitz ; comment on devient juif ; l'enfant et la vieille tante chauve (rire du père). L'homme qui écoute deux femmes « qui ne pourraient pas », avec des Noirs et… un Juif. Nous rions beaucoup. Explications avec Chatelain après la représentation, trop vagues, qui se protège mais bon… Qu'est-ce qui est comique là-dedans ? Pas de vraies réponses. Plus tard je penserai : ce personnage de Kersetz est un burlesque, d'une certaine manière, lucide et intelligent, fragile, au pays des brutes et des solides imbéciles. Mais une femme, au cours de ces explications me crache : « Vous avez qu'à y aller, à Auschwitz, monsieur, si c'est si drôle. » En somme, cette sotte grandiloquente me déporte, parce que je rigole. On en reparle en riant pendant le voyage de retour, Jenny est ravie : meilleur spectacle ever pour la petite Jennifer Kadesch.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 155 03/11/10 16:02

Kindness

Noblesse oblige

À l'enterrement de Jim Barton, père de l'ami Henry, un jeune homme fait très élégamment l'éloge du mort : « Joie de vivre, humour and kindness. » La belle incise anglaise dans l'épitaphe rendait comme une « noblesse oblige » : son humour n'allait donc pas sans bienveillance et on est prié de laisser ses ennuis au vestiaire. Il y a bien une impolitesse du désespoir.

Quand il l'aidait à mettre son manteau, Jim Barton disait : « J'enrobe ma femme. » Déroulant les « r », appuyant son accent néo-zélandais, et mettant ainsi son excellent et affectueux calembour au compte de la maladresse des étrangers qui jouent sur les mots, il voulait déjà se le faire pardonner ; il voulait aussi détourner l'attention d'une opération contorsionnante, toujours délicate, où Huguette Barton n'était ce soir-là pas à son avantage.

Krapock et Bolucra

Listes 1

La Castafiore écorche le nom du capitaine Haddock ; il est tour à tour : Paddock, Karbock, Harrock, Kappock, Koddack, Mastock, Kosack, Hoklock, Maggock et Kapstock.

Tout au long du *Dimanche de la vie*, Queneau écorche le nom des Bolucra, commerçants gratinés. On compte une cinquantaine de glissements onomastiques : Bolucra, Bulocra, Boulingra, Brelugat, Brolugat, Botugat, Botegat, Botrula, Brochuga, Botucla, Broduga, Brotéga, Bodéga, Butoga, Brétaga, Brelogat, Brétouillat, Brédéga et toutes sortes d'assonances

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 156 03/11/10 16:02

en B, en T, en A, comme si Queneau voulait faire prendre conscience à ses personnages eux-mêmes de leur statut de créatures inconsistantes ; comme si Haddock était une recréature de la Castafiore, un de ses airs favoris.

Coda : les tintinologues ont élégamment montré (dans « Tintin et la musique », *Diapason*, n° 457 de mars 1999) que l'aubade donnée par l'harmonie de Moulinsart dans *Les Bijoux de la Castafiore* (et dont on peut lire quelques notes dessinées) ne peut être que : *Voici les gars de la marine*. Cette chanson, musique de Heymann, paroles françaises de Jean Boyer, est tirée d'un film franco-allemand de 1931 intitulé *Le Capitaine Craddock*. Finesse de la variation, joie de l'érudition patiente.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 157 03/11/10 16:02



Lettre ma.quante

Cryptage. La blague du Conseil d'État

À la radio, saisi au vol un matin de mars 2008, au détour d'une chronique d'Alexandre Adler :

(*Tatatitatata, on parle de politique internationale, on manie le paradoxe*) « Comme cette bonne blague des greffiers du Conseil d'État, quand un Juif venait de changer de nom : si le patronyme s'y prêtait et que sa traduction en français demandait un S, on lui collait un Z, subrepticement. Ce Z servait à marquer le Juif : il avait beau changer de nom, et le franciser, restait le Z qui, pour l'état civil, signalait son Polonais, son étranger, son Juif. Rozenblum ne s'appellerait pas RoSier, mais RoZier : le procédé préfigurait astucieusement les puces, le marquage électronique, c'était la traçabilité de l'époque, le repérage discret… »

Et c'est encore Bloch, le Juif de la *Recherche du temps perdu*, l'Oriental qui veut se faire écrivain, qui veut se fondre dans la bonne société. Il prend le chic anglais ; il marie sa fille à un catholique ; il change de nom et devient Jacques de RoZier. Trahi. Balzac l'avait bien senti, le Z a quelque

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 158 03/11/10 16:02

chose d'imperceptiblement menaçant : « Ce Z qui précédait Marcas, qui se voyait sur l'adresse de ses lettres, et qu'il n'oubliait jamais dans sa signature, cette dernière lettre de l'alphabet offrait à l'esprit je ne sais quoi de fatal. »

Et je me souviens de Gabriel Szusterman, au lycée Jacques-Decour (Paris IXe), attentif à son Z, préoccupé de le rétablir, quand, pendant l'appel, les profs mastiquaient (ou caviardaient) le début de son nom : « Non, sZuster, sZusterman, avec un Z, S-Z-terman. » C'était patient, et systématique, très appliqué, déterminé (et bien sûr on se fichait de lui) ; il y tenait, à son Z ; le temps n'était donc plus aux patronymes francisés. Pour ce que ça avait donné…

Je note encore cette preuve *a contrario*, dans le carnet nécrologique du journal *Le Monde* du 3 septembre 2009 : M. Maurice Romans, né Rojzman… Monsieur Romans était donc un vieux monsieur de quatre-vingts ans ; entre lui et mon camarade Gabriel, deux générations : l'un voulait assimiler son nom (et là, son S final empêche peut-être qu'on prononce Romannn à l'allemande, mais bien roman, avec une nasale fermée, comme on dit l'art roman, ou un roman d'André Gide). Il savait que la France avait de l'oreille. Pour preuve, le grand-père, dans *Swann* encore : « Et comment s'appelle-t-il ton ami qui vient ce soir ? Dumont, grand-père. – Dumont ? Oh… je me méfie. » Szusterman connaissait tout cela, mais il voulait, lui, qu'on maintienne la lettre ma. quante.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 159 03/11/10 16:02

L n E né o p y

Allographe

Catherine Pozzi note ce court poème, en forme de charmant jeu de lettres. C'est dans son journal (Éd. Claire Paulhan, 1997), le 20 mars 1893. Elle a dix ans :

l n e né o p y
l i a v q
l y a mé l i e d c d
a c k c

Un tel dispositif est dit allographe ; le résultat correspond à une variante graphique dans la notation de sons identiques. Le rébus est ainsi un allographe pictographique. L n e né est plus précisément un allographe alphabétique.

En 1919, Marcel Duchamp, inspiré par Picabia, maquille une carte postale (19,7 × 12,4 cm) représentant la Joconde : il l'affuble d'une moustache et d'une barbiche à la mine de plomb et sous-titre : L H O O Q. De la catégorie des allographes alphabétiques homophones, puisqu'on y reconnaît l'anglais look. Le tout (Joconde, etc.) moquant insolemment la peinture dite rétinienne, idiote. On sait bien que la peinture rétinienne a eu du mal à s'en remettre.

Et dans Queneau, *LeVol d'Icare*, on recherche une grisette, en deux lettres : L.N. Les cruciverbistes l'auront reconnue : c'est une horizontale. On la cherche, mais ne la trouve : L. N ? L. R.

Quant à moi, comme tout le monde, je disais GLLOQ, glloq, glloq, sans doute que, dan'l'temps, j'avais deux ailes au cul.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 160 03/11/10 16:02

L'essentiel et le principal

Élégante autoparodie @ paternelle

Mon père, dans une conversation téléphonique, le 24 novembre 2002. C'est à l'occasion de mon anniversaire.
MOI. –… Eh bien voilà, merci papa, merci pour le coup de fil, l'essentiel est dit.
MON PÈRE. – C'est vrai. Et tu sais ce que j'en pense, Claude : l'essentiel, c'est le principal.
MOI. – Oui, c'est vrai, c'est le principal. L'essentiel, c'est le principal. Merci, papa.

La cédille

L'ingénieuse du çon

2 octobre 2007 : déjeuner avec Philippe, fatigué de ses échecs, pas d'audience, plus une grippe. Des solutions… présence de son ami Christian, céramiste, très fin, déjà rencontré. Pizza avenue Trudaine, terrasse. À propos de la fille de Xatrec, preneuse de son, je rappelle l'intuition catégorique de l'amie Suzanne. Preneuses de son et chef opérateur : population lesbienne. Amusement quand Christian note que c'est à cause de la cédille… Retour de la blague à propos d'une galeriste de la rue Quincampoix, Philippe notant que pour exposer chez elle vaut mieux avoir des jupes, et Christian précisant : Vaut mieux pas avoir de cédille.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 161 03/11/10 16:02

La connasse dans la cuisine

Toto

C'est Noël, Toto a eu un train électrique, enfin. Il hurle ; il est excité ; il ne quitte pas son train électrique qui occupe le grand salon.

– Tcccchou tchoou, l'express numéro 25550 en provenance de Marseille entre en gare quai 12, éloignez-vous de la bordure de mon quai et vite fait.

Sa mère proteste :

– Toto, doucement, moins fort, s'il te plaît.

– Tchhhouuu tchooouuu, Cavaillon, ici Cavaillon, trois minutes d'arrêt, et maintenant tous les connards et toutes les connasses des voitures de queue, y descendent de mon train. Et plus vite que ça.

– Toto !?

– Tcccchhouuooo, mon train express qui vient de Marseille va entrer en gare quai 1, et y'a pas un connard et y'a pas une connasse qui s'approche du bord du quai de mon traaaiiin.

– Toto ! Toto ! Arrête ça tout de suite. Arrête ça tout de suite. Viens là. Toto ce n'est pas possible, je t'ai pas acheté le train pour t'entendre dire toutes ces saletés. Tu te calmes, ou je te le confisque, le train. Compris ?

– Compris. Tchhhhccchhhooooouu, ça repart, Tarascon, ici Tarascon, tout le monde y descend, correspondance pour le Buq dans deux heures.

Et tchou et tchou, et le train y me fait plus rire et… et… Bollène ici Bollène, toutes les connasses et tous les connards qui sont encore dans mon train y z'ont intérêt à descendre vite fait.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 162 03/11/10 16:02

– Toto, ça suffit. Va dans ta chambre, je te confisque le train. File.

Dans sa chambre, Toto s'ennuie à mourir ; il pleure après son train. Deux heures passent.

– Mamaaaan, allez, je te promets, je le ferai plus, je dirai plus des saletés comme ça. Rends-moi mon joli train, s'il te plaît, mamaaan. S'il te plaît.

– Tu diras plus des saletés ?

– Non, je te promets, maman, mais rends-moi le train. Allez, rends-moi le train.

Et tchoouuoouu, tchoouuuoouu, l'express 38768 qui fonce vers Marseille est heureux d'accueillir tous ces nouveaux voyageurs et toutes ces nouvelles voyageuses et tchoouu tchoouuu et on approche de Marseille et ça devrait bien se passer maintenant et on devrait rattraper notre retard de deux heures, ce retard qu'on a pris à cause de la connasse dans la cuisine.

Cette histoire de Toto a été installée dans notre famille par Claire, ma chère petite belle-sœur. Elle la racontait souvent et la faisait très longue et détaillée, s'arrêtant à toutes les gares, pourvu que ce soit entre Marseille et Orange. Plus long c'était, plus il y avait d'arrêts dans le trajet du train de Toto et plus on riait. Et même, puisqu'on connaissait la fin, on la criait en chœur : « … à cause de la connasse dans la cuisine ». Ainsi s'élabore sans doute ce qu'on appelle « l'esprit de famille ». Maintenant que Claire est morte, je jure bien que chaque fois, dans un train ou dans une gare, qu'une voix mécanique annonce les arrêts à venir ou prévoit un retard, je pense à Claire, à sa joie de vivre. Et à nos mères aussi, réfugiées dans la cuisine, qui ne comprennent décidément rien à nos histoires de train.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 163 03/11/10 16:02

La famille Rikiki

Cami

César Rikiki hérite. Il lit à sa famille le testament d'un oncle à fortune et prévient : « Notre oncle Rikiki, le capitaine au long cours, ayant avalé un mât de misaine, vient de mourir étouffé […] Que cette triste fin te serve de leçon, David : il ne faut jamais boire à même le goulot d'une bouteille, on risque d'avaler des navires. » Seule condition à l'héritage, les Rikiki doivent accomplir un tour du monde où se manifesteront à plein leur esprit de petitesse boutiquière, le ridicule sentencieux du père, la méchanceté acariâtre d'Emma Rikiki sa femme et l'imbécillité jamais démentie de leurs enfants. Leur voyage les placera dans toutes les situations inconfortables où leurs qualités bourgeoises non moins que familiales seront moquées. Sur le même principe comique qui commandait aux tribulations de la famille Fenouillard, les Rikiki sont malmenés et ne tirent bien entendu rien de rien de leur voyage, ni morale ni connaissance et encore moins sagesse. Cami ne leur ménage aucune énormité absurde, aucune ineptie, aucune brutalité farcesque : triomphe ici le coq-à-l'âne et la chute inévitable, le tout sur le mode de la fantaisie brève, illustrée des dessins naïfs et grotesques de l'auteur. On est proche de la violence et de la mise à mal burlesque : Chaplin riait aux fantaisies de Cami et voulait faire un film des pérégrinations rikikesques. Héritiers des Rikiki : les Simpson, non moins formidables, non moins étriqués.

Pierre Cami (1884-1958) est l'auteur d'une quarantaine d'ouvrages, de fantaisies, bouts rimés, opérettes et scénarios. Le plus souvent, son sens du titre est ravageur :

▫ Les Aventures de Loufock Holmès, 1926

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 164 03/11/10 16:02

- Je ferai comme le percepteur, roman fiscal et passionnel, 1949
- Pour rire sous la douche
- Quand j'étais jeune fille, mémoire d'un gendarme
- L'Archer aux dents creuses, 1922
- Le Petit Chaperon vert
- Vierge quand même (suivi de Drames galants, saynètes)

Cami est un des meilleurs spécialistes du calembour atroce (le chalet tyrolien, avec un trou là, un trou là et un trou là itou…), et amené de très loin si possible ; à la frontière de l'humour noir et du comique débile, l'esprit camique est destructeur ; c'est un rire de sape. En 1910, Cami fonde *Le Petit Corbillard illustré*, qui ne connaît que sept numéros. À l'usage des jeunes générations que tenaille le besoin d'agir, je signale cette invention d'un personnage, idiot bien sûr, collègue de Loufock Holmès, simplement dénommé : Le chef de la sécurité relative. Penser à un ministère de la sécurité relative, manière d'accomplissement démocratique.

Lancer de nains

Dire le droit. Peut-on rire de tout ? 1

- Le 25 octobre 1991, la société Fun Production propose à l'Embassy Club de Morsang-sur-Orge un concours de lancer de nains. Des nains sont dotés de poignées, casqués : on les propulse au loin ; on mesure la portée du jet ; on produit un classement. Ou bien ils servent de projectiles : on vise une cible, et on produit un classement. Dans tous les cas, on s'amuse : on boit un coup, on lance un nain, on reboit un recoup et on relance

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 165 03/11/10 16:02

un renain. On s'amuse (Fun Product, on vous dit) et la nuit passe. Mais,

- le 25 octobre 1991, la commune de Morsang-sur-Orge interdit ledit « lancer de nains ». Trouble de l'ordre public, mais,
- le 25 février 1992, le tribunal administratif de Versailles, à la demande de Fun Production, annule l'arrêté municipal du 25 octobre 1991 et condamne la mairie à verser 10 000 francs en réparation du préjudice résultant dudit arrêté. Elle argue de la liberté du travail, de la liberté de commerce, de son activité licite, de l'absence de circonstances locales particulières et de pouvoirs de police municipale outrepassés. L'affaire n'est pas simple : l'élargissement du concept d'ordre public à la moralité pose la question de l'atteinte aux libertés publiques puisqu'on risque bien un glissement vers l'ordre moral. L'affaire n'est pas simple : le nain lancé n'est pas uniquement un objet d'amusement, c'est aussi un homme libre, un sujet de droit, qui proteste (il est associé à la demande d'annulation) d'un préjudice, mais,
- le 24 avril 1992, requête au secrétariat du contentieux du Conseil d'État par lequel la commune de Morsang-sur-Orge demande l'annulation du jugement du tribunal administratif et le versement de 10 000 francs par Fun Production, et,
- le 27 octobre 1995, décision du Conseil d'État, qui tranche en faveur de la commune de Morsang-sur-Orge. Il est dit pour résumer que : « l'attraction de lancer de nain » consistant à faire lancer un nain par

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 166 03/11/10 16:02

des spectateurs conduit à utiliser comme un projectile une personne affectée d'un handicap physique et présentée comme telle ; que, par son objet même, une telle attraction porte atteinte à la dignité de la personne humaine ; que l'autorité investie du pouvoir de police municipale pouvait, dès lors, l'interdire même en l'absence de circonstances locales particulières et alors même que des mesures de protection avaient été prises pour assurer la sécurité de la personne en cause et que celle-ci se prêtait librement à cette exhibition, contre rémunération ». Après donc avoir considéré que « le respect de la dignité humaine est une des composantes de l'ordre public », ce qui ne va pas de soi[1] (c'est même une première), le Conseil d'État décide donc d'annuler le jugement du tribunal administratif, mais,

- la société Fun Production attaque l'arrêt du Conseil d'État devant le Comité des droits de l'homme des Nations unies, faisant valoir que cette société avait fait l'objet d'un arrêt d'interdiction discriminatoire mais,
- par décision du 26 juin 2002, le Comité rejette cette requête et décide que : « l'arrêté n'avait pas de visée discriminatoire et que s'il s'appliquait uniquement aux nains à l'exclusion des autres personnes, la raison était qu'ils étaient les seuls susceptibles d'être lancés ».

1. La sauvegarde de la dignité de la personne humaine contre toute forme d'asservissement ou de dégradation avait déjà été élevée au rang de principe à valeur constitutionnelle par le Conseil constitutionnel (décision n° 94-343/344 DC, 27 juillet 1994, p. 100).

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 167 03/11/10 16:02

Langage cuit
et invention des poètes

La langue est comme une tambouille : les mots servent et resservent, jusqu'à perdre leur goût, leur sens ; les mots lassent, c'est ainsi. Arrangés en recette, les mots restent trop longtemps au menu (c'est l'usage). Ou alors ils restent au feu du discours commun (et de la politique, et de la retape publicitaire), et c'est le langage cuit, sous-entendu trop cuit, lavé, rincé, bourratif peut-être, mais sans saveur. À la fin, c'est immangeable, les mots ribondent. Variante hors du feu : la sauce fige, c'est le figement des linguistes, le lourd pâté des proverbes.

Sous cet aspect des choses, le travail des poètes, c'est d'inventer des recettes, de chercher des parfums, d'élaborer des plats ; ils doivent créer des formes neuves et des mots nouveaux : les mots rillent, c'est pas mal. Et ceci en se jouant, bien sûr, ce travail n'est pas le but qu'ils se donnent, les poètes ; ils font ça pour toutes sortes de raisons nécessaires, où le service public n'entre pas. Le *Dictionnaire de l'insolite* (Larousse, 1989) répertorie ce qu'il appelle les « mots sauvages », trouvés par les écrivains des XIXe et XXe siècles. On les voit bien au travail, les écrivains, bricolant et raboutant, associant les mots, les sons, les locutions pour arriver à des formes originales, attachés sans fatigue à ne pas laisser crever la langue bouche ouverte et épuisée de journalisme. J'ai fait les comptes : les grands inventeurs sont, pour cette période (et donc, Rabelais, hors concours) : Céline, Queneau et Audiberti qui mettent à disposition de très nécessaires marmites lexicales, où l'on puise avec gourmandise. Ils proposent entre autres : débouliner, daladier, landruste, pluricon,

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 168 03/11/10 16:02

coq-à-l'âmer, falsifis, hululicher, idéorrhée, massachusseter (et mississipiquement), ou urbinatalien. Mention à Michaux, Tardieu et Ionesco (**Parodie**, **La langue verte et la cuite**@).

Le comique architectural, et humiliant

Anatole France 1

Monsieur Bergeret, bonhomme érudit, paterne ami des petits chiens, cherche un logement. Mais Paris a changé (nous sommes au temps de l'Exposition universelle, le XXe siècle va s'ouvrir) ; c'est maintenant une ville alignée, bourgeoisement identique à elle-même ; rectiligne et symétrique, d'angles droits. Paris inquiète notre homme d'Histoire. Dans *Monsieur Bergeret à Paris*, Anatole France règle cruellement leur compte aux anti-dreyfusards ; c'est une fiction-charge qui caricature et met à mal la bonne société du temps, idiote, antisémite, patriote.

Notre bon vieillard, qui compose le plus souvent un autoportrait d'Anatole France, grince : « Je me surprends à considérer que cette superposition de ménages est, dans les bâtisses récentes, d'une régularité qui la rend ridicule. Ces petites salles à manger, posées l'une sur l'autre avec le même petit vitrage, et dont les suspensions de cuivre s'allument à la même heure ; ces cuisines, très petites, avec le garde-manger sur la cour et des bonnes très sales, et les salons avec leur piano chacun l'un sur l'autre, la maison neuve enfin me découvre, par la précision de sa structure, les fonctions quotidiennes des êtres qu'elle renferme, aussi clairement que si les planchers étaient de verre ; et ces gens qui dînent l'un sous l'autre, jouent du piano l'un sous l'autre, se couchent

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 169 03/11/10 16:02

l'un sous l'autre, avec symétrie, composent, quand on y pense, un spectacle d'un comique humiliant.»

Anatole France, *Monsieur Bergeret à Paris*.

Le comique macabre, détendu et familier

Tardieu

Le vivant prolongé

(Avec naturel.
Familièrement, comme ça)

Le mort qui est en moi
s'impatiente

Il tape dans sa caisse
à bras raccourcis
Il voudrait qu'on le montre
une dernière fois.

Quant au vivant
ça va pas mal merci

pour le moment

(1977)

Jean Tardieu, *Comme ceci Comme cela.*

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 170 03/11/10 16:02

Le consommé d'Hisa

Faire reculer le malheur. Le farceur

2 janvier 2002, à Ivry. Hisa nous offre du crabe géant, cinq ou six pattes, et une pince. Ça mesure bien cinquante centimètres ; à manger pour tout le monde, les enfants et les parents, sept personnes. Par quelle contrebande ça t'est arrivé, Hisa ? C'est très compliqué, pour faire venir ça, pêché par les Russes dans les îles du nord du Japon, acheminé dans on ne sait quel container, je suis le seul en Europe à en avoir, l'année prochaine peut-être pas. Très léger, en tout cas, rare, les fibres détachées, arrosé d'une sauce claire à la ciboulette. On se sert d'un bout de la pince comme d'une petite cuillère. Hisa coupe les pattes dans le sens de la longueur. Salade d'endives qu'Hisa trouve « gentille et douce », vin jaune là-dessus, au goût de noix. Jenny lui offre les couteaux de Claire, et la trousse d'ustensiles qu'elle venait d'acheter quand elle est entrée à l'école de cuisine, la semaine d'avant sa mort. Il dit, en prenant son temps, que c'est très important pour lui et qu'au Japon on commence par les choses. Tout ce que fait Hisa, depuis la mort de Claire, est fait pour faire du bien à Jenny, pour la réconforter ; le crabe géant c'est pour qu'elle commence l'année avec quelque chose de simple, et d'exceptionnel, un luxe dingue, juste mis à bouillir. Chaque fois, on imagine la tête qu'aurait fait Claire, devant la réussite impeccable. Le repas dure tout l'après-midi, rôti, raifort, gratin, Crozes-Hermitage. Hisa raconte qu'il avait laissé ses trente couteaux au Japon, pour prendre un autre départ.

Le 18 août 2001, Hisa avait fait partir des prières, pour que Claire ne voyage pas seule.

Je me souviens aussi de la veillée funèbre, pendant cette

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 171 03/11/10 16:02

semaine où Claire était à la morgue, où on attendait les obsèques. C'était affreux ; on s'efforçait de réconforter tout le monde, et le monde s'effondrait. Le rendez-vous était à la maison et on était nombreux à table, dans ces repas idiots et chaleureux (être là et puis voilà). Hisa nous a nourris sans rien dire, après ses journées au restaurant, de larges plateaux de sushi, de salades de fruits, de maquereaux marinés. Je me souviens d'un consommé, servi pour toute la table dans un seau à champagne, à la louche. La nouvelle s'est vite répandue, même pour ceux qui ne pouvaient rien avaler et que le chagrin nouait, on s'est vite dit que ça faisait un bien fou, goûte ça, de la soupe, non c'est un consommé, des légumes, on dirait des carottes, c'est vrai que ça fait du bien, j'en reprends, c'est Hisa qui a fait ça, c'est pas des carottes, on dirait qu'il y a aussi des coquillages, en tout cas j'en reprends, ça fait du bien, et tout le monde s'en est resservi du consommé d'Hisa, ça n'a pas duré longtemps. Mais quelque chose s'était passé, le malheur avait reculé, je le sentais bien. Je me suis penché vers Hisa : Merci mon vieux, t'es un drôle de type, avec des coquillages et des carottes, tu fais reculer le malheur, tout ça dans un petit seau à champagne… merci, ça fait du bien. Oui, a fait Hisa très gentiment, ça fait du bien, et j'ai aussi mis un litre de cognac.

Merci Hisa, je pense à toi et je relève pour toi, dans l'*Encyclopédie des farces et attrapes et des mystifications* de Caradec @ et Arnaud @ que « la farce et la mystification permettent d'entrer dans un monde merveilleux et poétique ».

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 172 03/11/10 16:02

Lecture

Mon père qui rétrécit

21 septembre 2006. L'oncle Ludo et mon père debout dans la cour, les deux beaux-frères. Je les rejoins. Tout de suite, Ludo : « Et toi, Claude, tu lis quoi ? » Il vient de parler d'Homère, qu'il veut lire avant de mourir (il bataille contre deux cancers). « Je ne lis rien de précis, je travaille, et quand je travaille, je ne lis pas, j'évite de lire. » Surprise heureuse de Ludo, qui apprend quelque chose. Mutisme de mon père (Homère, pas pour lui).

– Et toi, Jeannot, tu lis quoi ? demande Ludo.

– Oh, moi, j'ai pas l'habitude de bien lire beaucoup, moi, répond mon père. Tu vois Ludo, chez nous, c'est tout petit, c'est trop petit, chez nous, y'a pas la place…

Je lui saute dessus :

– Tu vas pas en faire une histoire immobilière, tout de même, de la lecture ?

– Ah si, ça joue…

– Ça joue rien du tout.

– Si, si, c'est trop petit.

Gestes, mains parallèles, formant un carré, des murs, mimant le rétrécissement.

LUDO. – Ne te rétracte pas, Jeannot, c'est ton péché mignon…

Assez fin. On finit par boire du sirop sur le vieux banc.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 173 03/11/10 16:02

Légumes

Double sens 3. La dictature

Poutine arrive au restaurant avec son Premier ministre et le chef de son administration.

– Qu'est-ce que je vous sers ? demande le serveur.

– De la viande.

– Et pour les légumes ?

– Les légumes aussi prendront de la viande, répond Poutine en jetant un coup d'œil à ses collaborateurs.

Cité par Amandine Regamey,
Prolétaires de tous les pays, excusez-moi,
Buchet-Chastel, 2007.

Les aveugles, les muets, les sourds

Bien vu. Confesse

C'est histoire d'un aveugle, à qui on a offert de la toile émeri : « Oh, c'est écrit serré. »

Feindre d'être muet et aller se confesser. Exposer au prêtre par signes, grimaces et postures les péchés les plus épouvantables. Succès assuré. On peut aussi retirer certaines satisfactions d'une surdité passagère : demander au prêtre de parler plus haut ; et gueuler soi-même la liste de ses péchés (à choisir avec soin).

François Caradec et Noël Arnaud,
Encyclopédie des farces et attrapes et des mystifications,
1964. Livre formidable.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 174 03/11/10 16:02

Laconisme

Le vieux con répond à côté

Nous avions trouvé, mon père et moi, cette manière amusée de nous saluer : je lui disais affectueusement : « Salut vieux con. » À quoi il répondait toujours : « Oh ! Je suis pas si vieux que ça… »

Los Olvidados

Buñuel @ dans le RER

Samedi 28 octobre 2006. En route vers Joinville et dîner chez Philippe et Laurence. Jenny, Anna et moi, endimanchés, chargés de vin et de fleurs (pour la chère Laurence qui bataille toujours contre son cancer : fin de sa chimiothérapie). On s'est décidé pour un aller en métro, et un retour en taxi. Longue remontée vers le RER, Concorde, Châtelet, RER pour Joinville. À la gare de Joinville, déjà fatigués : à la descente du train, sur le quai, face à nous, un type, dont on entend surtout les cris, avant de le voir. Il n'a pas de bras, et agite son torse de droite et de gauche, ce qui fait ballotter les manches courtes de sa chemisette bleue, vides. Il crie, bouche grande ouverte : « Mais où ils sont, les gens riches, les gens riches qui violent les petits enfants pauvres ? Où ils sont ? Où ils sont ? » On file. Philippe nous attend au feu, on s'engouffre dans la voiture.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 175 03/11/10 16:02

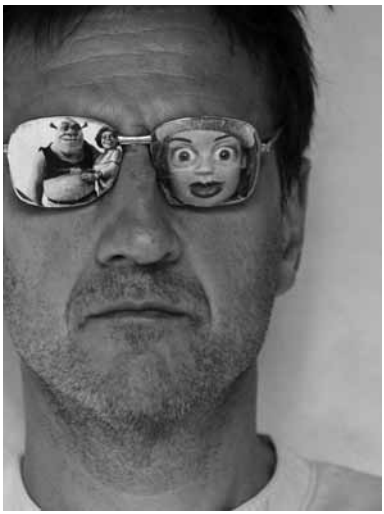
Louis de Fusy
et Nicolas Sarkoness

« Je serai un président comme Louis de Funès dans *Le Grand Restaurant*, servile avec les puissants, ignoble avec les faibles. J'adore », Nicolas Sarkozy, *Le Parisien libéré*, le 10 mai 2007, dans un article relatant une conversation du mois de février précédent. Subtile analyse : Louis de Funès n'avait pas un rôle dans le cinéma français, mais un emploi, toujours le même, très finement caractérisé ici : un comique de hiérarchie et de position qui change de ton et d'allure selon qu'il s'adresse à la France paysanne et ouvrière (de Bourvil) ou à la France des gros commerçants et des cadres telle qu'elle s'installe dans les années soixante. Louis de Funès défend ses intérêts par la veulerie et par la méchanceté, la tension permanente entre l'une et l'autre et l'incertitude où il se met conduisant à une frénésie hilarante. Ceci pour les sujets traités, quant au style, il découle de la position où il s'est mise : coincé, rigidifié, obligé à un surplace grimaçant. Et tout ce bruit pour que rien ne change, jamais : de Funès (de droite) veut laisser la France en ordre. On aperçoit dans l'annonce sarkologale une légère ironie autodépréciatrice, qui fait très sûrement passer cette sentence ordinaire au rang du trait d'esprit ; son éclatante franchise, où l'on reconnaît le **cynisme** des vainqueurs et l'allant des militaires, semble empreinte de joie de vivre et de bonne humeur. Quant à l'assimilation implicite de la France à un grand restaurant, elle relève plutôt de la vacherie, mais peut se défendre, dans la famille politique du président de la République (2007-) en tout cas.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 176 03/11/10 16:02

Lunettes paternelles

telles que bricolées par ma mère



14. Lunettes bricolées. Photo Anna Meunier.

À l'hôpital de Taverny où il finissait de vivre (hiver 2008), mon père partageait sa chambre avec un type autoritaire, et très amateur de télévision. Pour qu'il soit moins gêné, ma mère avait bricolé pour lui les étranges lunettes opaques qu'on me voit porter sur le portrait ci-dessus. Elles sont faites de quelques images prises dans son magazine *Télé-Loisirs* et collées sur la face externe des verres, comme ça tu seras pas dérangé : tu regardes pas la télé, mais t'es pas obligé de dormir et l'autre con, à côté, il peut aller se faire lanlaire… Il s'agit des lunettes de mon père, ses « bonnes » lunettes, ses dernières lunettes ; on y reconnaît maintenant le gentil monstre coloré du dessin animé *Shrek*, et, pour l'œil

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 177 03/11/10 16:02

gauche, une de ces faces de clown appelée « tête à claques », populaires en ce temps-là.

Quand j'ai découvert ces lunettes dans la valise qui contenait les derniers effets de mon père, mes premières questions à ma mère, à partir desquelles j'ai reconstitué le court dialogue rapporté plus haut, ont porté sur l'efficacité du procédé : « Et tu crois qu'il les a mises, papa, ses lunettes de *Télé-Loisirs* ? Ben non, tu penses, il avait autre chose à faire… Jamais ? Jamais. » Puis, j'ai cherché à connaître le point de vue de mon père, ce qu'il aurait vu ou pensé, s'il avait cédé à la dinguerie de ma mère, quel effet, est-ce que ça aurait pu marcher, et pourquoi pas des lunettes à ne pas regarder la télé, après tout, pourquoi ne pas se laisser aller à la cocasserie de l'objet mis au point par ma mère, dont il savait bien qu'elle était spécialisée, ma mère, dans ce genre de connerie brutale, mais sensible, et très vivante ? Et pouvait-il attendre un soulagement de la prévenance aveuglante et désespérée de sa femme ? Et pourquoi avait-il refusé d'emblée ? Autant de questions qui me mettaient au cœur de la dernière semaine de sa vie, considérée à la fois du côté de ma mère (pensée magique, y'aura bien une solution) et du côté de mon père (lucidité, acuité, et tes solutions, tu sais ce que j'en pense…). Aussi, très souvent, je chausse les lunettes obscures de mon père et je m'assois à mon bureau, aveuglé, attendant de comprendre, guettant une piste ou une intuition, assailli seulement du ridicule douloureux de la situation. Mais rien n'y fait, bien sûr ; c'est à n'y rien comprendre, j'aboutis plus sûrement à un léger mal de tête. Et c'est tellement idiot ce bricolage que ça inquiète, on ne peut pas s'abandonner à fermer les yeux, impossible, l'inconscience drolatique de ma mère se fait pesante, on n'est pas tranquille : c'est incroyable,

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 178 03/11/10 16:02

comment a-t-elle pu penser… jusqu'à mener à bien tout le patient bricolage, sans se poser de questions. Et mon vieux père, quand il a vu arriver le truc, s'est-il seulement agacé ? S'en est-il amusé ? Je me demande… j'ai mal à la tête, je louche, autant de questions… Je me pose tant de questions qu'un beau jour (septembre 2009) ma fille Anna a l'idée de me tirer le portrait, pour voir, pour m'aider, pour comprendre elle aussi. Depuis, on en discute, pas sûrs que ce portrait par la fille du père portant les lunettes du… aveuglées par… ait éclairci grand-chose. Reste cette belle photo d'un masque de stupeur.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 179 03/11/10 16:02



Ma mère dit

L'entarteuse

Ma mère dit :

– Tiens, l'astre du jour (quand on se lève tard).

– Tiens, la Sainte Famille (m'ssieu-dame et leur chiard unique).

– Je suis là installée, comme la reine mère (varia : comme une pachate).

– Si on te le demande, tu diras que tu n'en sais rien.

– C'est pour faire parler les curieux.

– Il a pas une tête à sucer de la glace.

– Gentil, il n'a qu'un œil, et toi tu en as deux.

– T'es pas là que tu veux déjà être ailleurs.

– Le fils L…, y'a pas l'électricité dans toutes les pièces (varia : à tous les étages).

– Et G…, il lui manque dix minutes de cuisson (au village, G… sera donc surnommé : Mi-cuit).

– Votre nouveau voisin, on l'appelle « petit pois », on s'demande pourquoi.

– L'infirmière, la grande, c'est un vrai cheval de remonte.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 180 03/11/10 16:02

– Pierre, l'infirmier, il assive toute cette nichée[1], faut voir…

Toujours ma mère se moque et dégrade, comme on voit ; elle rabat cruellement des situations canoniques à sa vie de tous les jours. Ma mère est triviale, pour qui le **sarcasme** est bien une morsure. Par elle, le grand genre est toujours égratigné, très efficacement ; l'agression physique violente la fait rire. Ma mère est blessante.

Ma mère et la tarte à la crème : elle pratiquait à répétition cette bonne blague qui consiste à planter le nez des enfants, après leur avoir signalé un aliment, yaourt, mousse, crème, qui sent bon ou bizarre, après qu'ils ont vérifié, à leur planter le nez là-dedans. Elle m'a fait ça cent fois et tiens, ça sent drôle ton café liégeois, j'espère que la crème n'a pas tourné, sens-le-voir, sisi sens-le, et paf le nez dans la chantilly.

Ma mère est une guillotineuse, ma mère est une entarteuse, ce qui revient au même. Et qu'entarte-t-elle ma mère, qui se prenne tant au sérieux ? L'enfant bien sûr, l'enfant et son esprit de sérieux, l'enfant et les protocoles affligeants où l'ont installé ses parents, l'enfant roi, en somme, rapport à la guillotine… L'entarteuse vous remet à votre place, chers petits, elle vous rend à vos ridicules. L'entarteur toujours dégonfle des baudruches ; son ennemi c'est le surfait, le surestimé, qui ne tient en place que par sa situation, ou sa

1. Assiver est un mot de patois (Drôme, Dauphiné). On assive les petits oiseaux de la basse-cour quand on les nourrit au bout d'un petit bâton ; la manœuvre est patiente. Pierre est l'infirmier psychiatrique très dévoué qui s'occupe des « personnes dépendantes et / ou désorientées » dans la maison médicale où est réfugiée ma mère. Traduire donc : Pierre donne la becquée à ses petits vieux.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 181 03/11/10 16:02

naissance (tu es né, mon cher fils, tu t'es donné la peine de naître, et ça te donnerait des droits ? Et paf, dans la chantilly).

Macabre. Perec 1

Les vers flaubertiens

Très belle correspondance de Georges Perec et Jacques Lederer, beau titre : « Cher, très cher, admirable et charmant ami»… On y trouve (un lundi de mai 1958) cette bonne blague :

Ce retraité tous les matins va à la pêche au bord du canal. De l'autre côté, dans une barque, un autre pêcheur fait de même. En dix ans, ils ne se sont pas adressé la parole, mais ils se sentent néanmoins amis.

Un matin, le retraité arrive. L'autre n'est pas là. Midi arrive. Il rentre.

– Qu'est ce que tu as, dit sa femme, tu es tout drôle.

– Rien, rien.

– Mais si, je le vois bien, tu es tout chose.

– Mais non, quoi ! Enfin tu sais bien, le copain de l'autre côté du canal…

– Eh bien !

– Il était pas là ce matin.

– Bah, et alors, il aura été à la ville.

– Peut-être.

Le copain n'est pas là le lendemain, ni le surlendemain. Le gars est tout triste. Il n'a plus d'appétit. Il n'a même plus envie d'aller à la pêche. Le temps passe. Puis, un matin, le retraité voit le gars ; il a soudain envie de lui parler. Il met ses mains en porte-voix.

– Eh, alors, ça va ?

– Ça va.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 182 03/11/10 16:02

– *Vous étiez malade ?*
– *Non, ma femme.*
– *Ah bon, elle va mieux ?*
– *Non, elle est morte.*
– *Ah merde alors, mon pauv'vieux.*
– *Oui, y'a huit jours. Mais j'attendais.*
– *Ah bon.*
Silence.
– *Vous attendiez quoi ?*
– *Les vers.*

Seul commentaire de Perec : cette histoire est « flaubertienne », sans doute signe de santé et de gaillardise, de noirceur, de lucidité radicale, de misogynie, tournures de l'esprit de Flaubert qu'il exprime partout dans sa tonitruante correspondance. Très beau livre encore une fois, d'amitié, de littérature, constamment drôle (même effet d'affection et d'intelligence que les lettres de Proust et Reynaldo Hahn) : on y apprend, mais ça n'a rien à voir, que le Gaffiot faisait réglementairement partie du paquetage des corps d'élite aéroportés, dont était Perec. On y trouve aussi cette élégante déclaration, peut-être en forme d'art poétique : j'aime bien Mir assis, mais j'adore Mir debout.

Mae West
(Gonflable)

Mae West † [mei'west] n.m. – Gilet de sauvetage (gonflable).
Dictionnaire Robert et Collins,
Français-Anglais et Anglais-Français

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 183 03/11/10 16:02

Maître Bafouillet

« Le coupable est innocent »

Maître Bafouillet est l'avocat de cet ahuri de Camember, dans *Le Sapeur Camember* de Christophe. Sa brillante plaidoirie aligne les poncifs ; il la conclut par : « La vie hélas ! n'est qu'un tissu de coups de poignards qu'il faut savoir boire goutte à goutte ; et, je le dis hautement, pour moi le coupable est innocent. » **Oxymore** avocatique, qui, au bout d'un déroulé de clichés, excuse tout, caricature jargonnante où la rhétorique imbécile aboutit à une contradiction dans les termes, sabotage, pensée proverbiale, puissance du n'importe-quoi : Camember est acquitté. Cette enflure de notable est dite aussi *prudhommesque* (**Prudhomme**).

Il s'agit bien ici d'un cas particulier de figement avec enfilage : le ridicule ajouté, c'est la fonction de Bafouillet, qui plaide « hautement », et que son métier, sa maîtrise autorisent à « lier ensemble » les pires lieux communs. Qu'il se nomme Bafouillet rajoute à l'affaire (**Aptonyme**).

Manger les enfants (en cas de famine)

Swift 2. La cruauté

Jonathan Swift (1667-1745) était irlandais et chapelain, curé, chargé de missions difficiles par l'archevêque de Dublin, acteur politique, proche du parti whig puis rédacteur en chef de l'*Examiner*, hebdomadaire tory. Il était franc-maçon. De tout cela mis ensemble, il a fait un satiriste (**Gros-boutiens**) et un pamphlétaire.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 184 03/11/10 16:02

En octobre 1729, il publie un trac intitulé : « Modeste proposition pour empêcher les enfants des pauvres d'être à la charge de leurs parents ou de leur pays et pour les rendre utiles au public. » Le texte est très argumenté ; le ton est retenu, sérieux, dans la manière des traités d'agriculture, de ces mémoires d'ingénieurs trouvant des idées simples pour soigner les plaies du monde, remédier aux famines, prévoir les catastrophes. Swift propose de manger les enfants et, partant, de réduire la misère et la surpopulation qui touchent l'Irlande du XVIIIe siècle en se servant des nourrissons comme marchandise, comme viande. Il calcule et planifie ; il affirme ainsi que : « en supposant que mille familles de [Dublin] deviennent des acheteurs réguliers de viande de nourrisson, sans parler de ceux qui pourraient en consommer à l'occasion d'agapes familiales, mariages et baptêmes en particulier, j'ai calculé que Dublin offrirait un débouché annuel d'environ vingt mille pièces […] ».

La cruauté et la froideur du pamphlet servent la cause du pamphlétaire : elles renvoient à la cruauté et à la froideur, au calcul, de l'Anglais qui domine et asservit l'Irlande. Sans compter la conclusion en forme de constat pré-capitaliste : de toute façon, nos enfants sont et seront dévorés. Cette modeste proposition peut-être considérée comme le premier chef-d'œuvre de l'humour noir@. À noter : l'héritage de Swift a aidé à la fondation d'un hôpital à Dublin soignant les maladies mentales, le *St Patrick's Hospital for Imbeciles*, crée en 1757.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 185 03/11/10 16:02

Manière des décadents (À la)

Une parodie d'Alphonse Allais

La poésie décadente était « fin de siècle », languide, hallucinée, morbide et bleuâtre, obscure, florale et satanique, spirite, ornée et pleine d'adjectifs. Explication de texte dans *Le Chat noir* par Alphonse Allais, dans une parodie très informée qui note bien que dans une telle ambiance déliquescente, on ne rigole pas :

Poème morne
Traduit du belge
Pour Maeterlinck
[…]
Nos deux corps, enfermés dans la même bière,
se décomposeraient en de communes purulences.
Le jus confondu de nos chairs putréfiées passerait dans la même sève,
produirait le même bois des mêmes arbustes,
s'étalerait, viride, en les mêmes feuilles,
s'épanouirait, radieux, vers les mêmes fleurs.

Et, dans le cimetière,
au printemps,
quand une jeune femme dirait : « Quelle bonne odeur ! »
cette odeur-là, ce serait, confondues, nos âmes sublimées.

Voilà les dernières volontés d'Éloa.
Je lui promettrais tout ce qu'elle voudrait, et même d'autres choses.

Éloa mourrait.

Je ferais à Éloa des obsèques convenables, et,
le lendemain,
Je prendrais une autre maîtresse
Plus drôle.

Maraboutés

Koffi : « et ça les fait rire… »

21 décembre 2001. Réveil brutal ce matin. Récapitule : Jane opérée bientôt, à Londres, dit qu'elle a deux chances sur cinq de rester aveugle, belle-maman à Cochin pendant trois jours la semaine dernière pour une alerte cardiaque, et la mort de Claire qui dure depuis des mois : on s'acharne, c'est sûr. Brutal parce que je repense à l'étonnement de Koffi l'autre jour (25 novembre). Il était surpris qu'on blague de la découverte par les enfants, dans le jardin, d'un flacon de parfum à l'étiquette naïve marquée d'un soleil noir, menaçante : « l'œil du diable ». Je rigolais : on a été maraboutés, c'est drôle, non, tu te rends compte, l'œil du diable ? Koffi s'était retourné doucement vers Sylvie : « Ils sont maraboutés, et ça les fait rire… » C'est sûr : pourquoi ne pas faire l'économie de nos rires, *au moins*, on ne risquait rien, on aurait pu essayer, s'en tirer avec le minimum, ne rien-dire-rien-faire. J'ai l'air malin, maintenant, avec ma récapitulation macabre. Heureusement Olivier nous avait offert l'année d'avant deux flacons de porte-bonheur : « eau contre le mal » et « essence de réussite », ça avait ajouté à la blague, on ne risquait rien, décidément, avec toutes ces bêtises. Plus tard, jeté le soleil noir, gardé les contrepoisons d'Olivier. La prochaine fois : pas de rigolade, c'est le moins.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 187 03/11/10 16:02

Mer d'huile et héron désœuvré

Le poète, cet idiot

Dans *Le Métier de vivre*, carnets littéraires découverts après sa mort, Cesare Pavese (1908-27 août 1950, suicide dans une chambre d'hôtel de Turin : somnifères, 20 cachets) trouve une utilité aux idiots, au crédit desquels il porte malicieusement l'invention de la poésie : « La poésie commence quand un idiot dit de la mer : « On dirait de l'huile. » Commentaire féroce : « Ce n'est nullement là une description plus exacte du calme plat, mais le plaisir d'avoir découvert une ressemblance, l'excitation d'un mystérieux rapport, le besoin de crier aux quatre points cardinaux qu'on a vu ce rapport. » Le poète est donc cet être de plaisir et de besoin, un idiot dans le costume d'un homme d'action en somme, un soudard dont le sabre est la métaphore.

Sur le même sujet métaphorique, on trouve celle-là, dans *Le Vicomte de Bragelonne* : « Vers deux heures enfin, le soleil parut, le vent tomba, la mer devint unie comme une large nappe de cristal, la brume, qui couvrait les côtes, se déchira comme un voile qui s'envole en lambeaux. » Mais Dumas est imbattable ; il est magnifique et réjouissant, gonflé au point d'oser, dans le même *Vicomte* : « Il pirouetta sur ses talons comme un héron désœuvré. » On comprend donc que j'ai commencé une collection, encore une, celle-là de métaphores maritimes de fort tonneau, pourvu que la mer ressemble à quelque chose de très très pohétique.

Ma dernière pièce est très belle, tout à fait dans le ton, piochée dans mes Bob Morane, dans *Le Club des longs couteaux* : « Dans la lumière chaude du jour déclinant, le *Diamond Cross* ressemblait à un jouet d'enfant, tout blanc, posé sur un

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 188 03/11/10 16:02

miroir au tain mordoré.» J'aime aussi le très beau lac de Sheridan Le Fanu (*Mort d'un sacristain*), inquiétant et romantique comme il faut : « Il vaudrait mieux pour tout le monde et, en particulier, pour sa mère désolée, que quelqu'un l'eût noyé, avec quelques livres de ciment autour du cou, dans le lac sur le miroir duquel se reflètent les pignons gris, les ormes et les hautes crêtes de Golden Friars.» Dans l'*Odyssée*, la mer est « couleur de vin », belle trouvaille, amplifiée par Leonardo Sciascia, dans une nouvelle, *La Mer couleur de vin*, où un enfant reprend très joliment la figure homérique, sans que les adultes en sachent rien. Dans cette affaire, création et idiotie vont ensemble, une fois indiqué le chemin métaphorique ; c'est parfois ridicule, cette posture du poète (ici Beckett) qui guette l'horizon pour en rendre compte :
HAMM. – Et l'horizon ? Rien à l'horizon ?
CLOV (*baissant la lunette, se tournant vers Hamm, exaspéré*). – Mais que veux tu qu'il y ait, à l'horizon ?
Un temps.
HAMM. – Les flots, comment sont les flots ?
CLOV. – Les flots ? (*il braque la lunette*) Du plomb.

Merde, en dix-huit langues

Ce que permet la richesse

Dans *Sauté aux prunes*, légèreté musicale d'ambiance voyoute d'Alexandre Breffort (1964), un des personnages forme des vœux : « Moi, si j'étais riche, j'apprendrais à dire merde en 18 langues.» Afin que nul n'en ignore, sûrement, l'emmerdement universel et pulvérulent.

Ça pourrait donner :

Merde ; mierda ; merda ; mmerda (napolitain) ; tchié

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 189 03/11/10 16:02

(japonais) ; gavno (russe) ; shit (anglais) ; cuc (vietnamien) ; dreack (yiddish) ; kak (arménien) ; skata (grec) ; pok (turc) ; ach (cambodgien) ; srajné (serbe) ; boye (malien) ; woy (wolof) ; kaka zaharra (basque) ; tatti (hindi) ; ezan (kabyle) ; rahat (roumain) ; kaïk kaana (bengali) ; vuvno (polonais) ; coz (breton) ; lort (danois) ; laa zahal (hébreu) ; stront (flamant)

On retrouve le procédé dans *Monsieur Jadis* d'Antoine Blondin (1970), sur un mode effacé : « Monsieur Jadis passait difficilement les portes de la France sans une appréhension irraisonnée. Ignorant la plupart des mots, des mœurs, des monnaies, suspectant partout une police dont il n'avait pas le mode d'emploi, il circulait sur la pointe des pieds. Il savait dire : "excusez-moi" en treize langues. »

Mérou (Le)

et plus précisément la peau du mérou

Le mérou est un animal précieux aux tisserands. En effet, la peau du mérou se tond. Mais le mérou est d'un usage rare en tannerie puisqu'il est établi que, fragile, la peau du mérou pète.

Cette blague zootechnique est une des premières, non pas qui m'ait fait rire (m'en souviens plus), mais que j'ai racontée pour faire rire (*circa* mes douze ans).

Métathèse

La bourette, le moustique et le milicien russe

J'ai dit bourette, aréoport et, plus longtemps au catéchisme, Jésuralem ; nos enfants disaient pestacle et mazagine,

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 190 03/11/10 16:02

yarouth. Qui formaient ainsi d'amusantes métathèses en forme de mots d'enfants, caractérisées par ce genre de déplacement de lettres à l'intérieur d'un mot. Ma mère dit encore obnibuler (**Barbarisme**, puisque la métathèse est une faute).

Ce mode d'antéposition est un classique de la phonétique historique et on dit bien moustique au lieu de *mosquito*, comme commanderait la dérivation de *mosca*, la mouche. Quand ces merputations s'appliquent à la phrase tout entière, la métathèse est un **contrepet**.

Il y a des métathèses de mots ; la blague soviétique suivante obéit à ce principe :

On vient (prudemment, comme il se doit) se plaindre au commissaire politique :

– Camarade commissaire, un milicien suisse vient de me voler ma montre russe.

– Tu t'fous de moi. Tu veux dire qu'un milicien russe t'a volé ta montre suisse.

– Ah ça, camarade commissaire, c'est toi qui l'as dit.

Mirlitono

Le pied léger

Relevé le 1er février 2002 sur un pavé du Père-Lachaise, cimetière parisien :

qui posa il mio
delicato piedino
econ passo leggero
visitai il cimeterio

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 191 03/11/10 16:02

Mon père disait

Absurde, effet de boucle, effondrante répétition

Mon père disait :

- si ça continue, il faudra bien que ça cesse ;
- excuse-moi de te demander pardon ;
- à partir de dorénavant et jusqu'à désormais, inclus ;
- plus j'pédale moins vite… et plus j'avance lentement ;
- tous les jours, tout le temps ;
- tout droit, c'est d'aplomb ;
- incessamment sous peu ;
- doucement le matin, et pas trop vite le soir ;
- je comprends vite, mais faut m'expliquer longtemps ;
- … à force d'à force…

et ça me faisait rire, et je me souviens en riant de cette liste des locutions paternelles qui fait bien apparaître qu'il n'était pas de ces hommes qui pensent jamais avoir prise sur le monde, c'est le moins que l'on puisse dire. Ces sortes de boucles langagières ridicules, déroulées et répétées à l'infini, puis effondrées par la répétition, trahissaient bien une impuissance informée, et, à la fin, attendrissante. J'y vérifie que mon père était bien de ces types qui ont laissé le blount fermer la porte derrière eux.

Mongolien

Un trait de sociologie, au mitant du siècle

Il était de ces familles qui comptent toujours au moins une bonne sœur, un aïeul dans le Larousse, un château bancal et un mongolien mort entre les deux guerres. Autant de remparts.

Bertrand Poirot-Delpech,
Le Grand Dadais, Denoël, 1958.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 192 03/11/10 16:02

Monde est divisé en deux (Le)

Il y a les binaires, et les autres

Le monde se divise en deux, les merdes et les sous-merdes : les merdes ont lu Proust, les sous-merdes, non.

Daniel Emilfork, rapporté par François Jonquet, in *Daniel*, Éd. Wespieser, 2008.

Il s'agit ici de creuser, sous la menace, sa propre tombe.
– Tu vois, le monde se divise en deux catégories, ceux qui ont un pistolet chargé et ceux qui creusent. Toi, tu creuses…

Clint Eastwood à Eli Wallach, *Le Bon, la Brute et le Truand*, film de Sergio Leone, 1966.

L'étudiant ignorait pourquoi Lermontov avait prononcé le mot « fins » comme s'il était écrit en italique, mais moi, qui fais partie des initiés, je sais que Lermontov avait lu jadis la pensée de Pascal sur l'esprit de finesse et l'esprit de géométrie et répartissait dès lors le genre humain en deux catégories : ceux qui sont fins, et les autres.

Kundera, *Le Livre du rire et de l'oubli*, Gallimard, 1979.

Il y a deux sortes d'esprits : l'un, de pénétrer vivement et profondément les conséquences des principes, et c'est là l'esprit de justesse ; l'autre, de comprendre un grand nombre de principes sans les confondre, et c'est là l'esprit de géométrie. L'un est force et hauteur d'esprit, l'autre est complétude d'esprit. Or l'un peut bien être sans l'autre, l'esprit pouvant être fort et étroit et pouvant être aussi ample et faible.

Pascal, *Pensées*.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 193 03/11/10 16:02

Il y a trois sortes de mathématiciens, ceux qui savent compter, et ceux qui ne savent pas compter.

Proverbe commode.

Tous les peintres qui figurent dans nos musées sont des ratés de la peinture ; on ne parle jamais que des ratés ; le monde se divise en deux catégories d'hommes : les ratés et les inconnus.

Francis Picabia, *Jésus-Christ Rastaquouère*,
Au sans pareil, 1920.

Il y a deux catégories de Français : ceux qui pensent qu'il y a deux catégories de Français, et les autres.

De Gaulle.

Moralistes

et malveillants

Il y avait (Éd. de Minuit, 1989) le nécessaire *Abécédaire malveillant*, de Tony Duvert. Ainsi quelques articles, où l'on voit que la recherche de la vérité ne va jamais sans méchanceté :

- Musique. Laideur, passivité, incompétence, contentement poli et creux du public estudiantin des concerts classiques pas chers ou gratuits. Boudins mal léchés, binoclards sans queue ni tête, jeunes vieilles demoiselles plâtrées de poussières : quel dépotoir.
- Heureux. Je suis heureux que mes pires défauts aient un peu nui à des gens que je n'aimais pas.
- Olympi/Q. Déjà en 1967, trois chercheurs américains avaient observé, à l'arrivée du marathon, que c'était le

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 194 03/11/10 16:02

vainqueur qui présentait la température rectale la plus élevée : 41°. Et il existe une relation constante entre le classement des athlètes et leur température rectale. Il serait urgent d'étendre cette étude à d'autres activités et à d'autres succès – art et lettres, sciences, finances, marathons politiques.

Il y a maintenant le non moins précieux *Grands Mots d'ordre et Petites Phrases*, d'Hubert Lucot (P.O.L, 2007), dans le même registre d'une morale sans précaution autre que celle de la justesse. Ainsi :

- Chaque jour remerciez Dieu d'être né blanc et de savoir presque lire et écrire.
- Les enfants s'achètent dans les ambassades.
- Employer des lance-flammes contre des squatters, c'est risquer de mettre le feu à des bâtiments encore sains.
- Le directeur général a rassuré les actionnaires de la chaîne : « Mon programme ? La merde qui fait aimer la merde. »
- La littérature caca-boudin plaît beaucoup, et l'auteur a peine à fournir.

Mort de rire 1

Marcel Duchamp 1, au comble de la jubilation

Le 1er octobre 1968, Teeny et Marcel Duchamp invitent à dîner Juliet et Man Ray, ainsi que Nina et Robert Lebel. Ce dernier raconte qu'après le repas (du faisan, que chipote le très frugal Duchamp), Duchamp feuilletait « un volume d'une nouvelle édition d'Alphonse Allais dont il nous dit qu'elle

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 195 03/11/10 16:02

le comble de jubilation. Ce sont les œuvres anthumes seulement, les œuvres posthumes vont suivre, mais qui publiera les autres ? ». Vers minuit, les invités quittent le petit appartement de Neuilly. Une heure plus tard, Teny téléphone aux Lebel que Marcel vient de mourir d'une embolie.

Où l'on voit bien que Duchamp est mort de rire. Où l'on comprend qu'Allais y est pour beaucoup et François Caradec, qui venait de proposer l'édition coupable, pour quelque chose.

Marcel Duchamp était entré à l'OuLiPo le16 mars 1962 comme correspondant américain du groupe. Il avait été admis en 1959 au Collège de 'Pataphysique avec le rang de «Transcendantal satrape» et l'honneur supplémentaire de Maître de l'Ordre de la Grande Gidouille.

Mort de rire 2

à Auschwitz

Moïché Kohn, dit Gengis Kohn, est un comique juif fameux, connu « dans les cabarets yiddish : d'abord au Schwartze Schickse de Berlin, ensuite au Motke Ganeff de Varsovie, et enfin à Auschwitz ». *La Danse de Gengis Kohn* (Gallimard, 1967) de Romain Gary est une longue fable emportée qui raconte le retour fantomatique de Kohn, qui hante l'Allemagne d'après les camps. Le roman est largement bâclé et ne va pas jusqu'au bout de ce qu'il invente, mais il est gonflé tout de même d'une très belle insolence : l'affirmation, de cran, que la présence obsédante des Juifs assassinés les a assimilés à l'Allemagne, qui ne pense plus qu'à eux : « À la légende du Juif errant, j'ai donné un prolongement inattendu : celui du

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 196 03/11/10 16:02

Juif immanent, ommiprésent, latent, assimilé, intimement mélangé à chaque atome d'air et de terre allemande. » Ironie (de l'histoire) amère, sans doute, et mise en scène burlesque mais rien qui atténue la tension (la drôlerie du livre vient de là) provoquée par ce renversement de perspective. Et cette bonne blague, qui ouvre le roman : « Un jour, à Auschwitz, j'ai raconté une histoire tellement drôle à un autre détenu qu'il est mort de rire. C'était sans doute le seul Juif mort de rire à Auschwitz. »

Conseil de lecture par Gérard Wajcman, merci.

Mystères de Paris

et reprise de mon vieux carnet de correspondance

6 février 2007, belle scène matinale, à Pigalle : Mme Alexandre, très petite, ma vieille prof d'histoire du lycée Colbert, claudicante et canée, traverse la place. Je l'ai reconnue de loin, je l'observe depuis mon bus 67 dont c'est la station de départ. Je n'avais pas oublié sa minuscule silhouette, je souris tout seul, heureux de la reconnaître, et au moins elle n'est pas morte : elle est toujours aussi petite, vive et déterminée, pressée et nerveuse. Elle souffle un moment devant le McDo du boulevard, à l'arrêt du 54. Le bus 54 passe ; elle ne monte pas. Mon 67 démarre et fait lentement le tour de la place Pigalle, m'imposant de me déhancher et de me retourner pour ne pas perdre de vue la vieille dame de mes petites classes de lycée. Le 67 passe devant l'arrêt du 54 ; elle est toujours là, derrière nous, manteau beige à col plus foncé, une des chaussures est orthopédique, visage inchangé, marqué par une paralysie faciale (ce qu'on a pu se moquer d'elle !). Arrêt de

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 197 03/11/10 16:02

mon 67 au feu, temps de répit : un bus « pas de voyageur » se pointe ; elle fait signe ; le bus en question s'arrête et masque ma petite prof. Il redémarre : elle a disparu. Je suis hébété, on dirait un tour de passe-passe, une scène truquée, et où est passée Mme Alexandre ? Ce n'est pas possible, rendez-la-moi. Et c'est bien d'elle, ça, autoritaire au point d'arrêter un bus impossible. Le chauffeur a dû se dire pas moyen, je m'arrête, s'agit toujours d'obéir à Mme Alexandre, pas de blague, faut que je marque l'arrêt. Elle a disparu. Et trop rapidement mon bus s'éloigne, rien à faire, on laisse la place Pigalle derrière nous, on descend vers Saint-Georges, évanouie ma vieille (mais quel âge peut-elle avoir ? Soixante-dix ans ? Plus ?) professeure mais que s'est il passé ?

Je complète cette miniature parisienne du récit d'une trouvaille récente, dans les archives familiales : ma mère me confie, avec les papiers de mon père, mon carnet de correspondance de la classe de 5e [1971], au lycée Colbert (Paris Xe). Pour la dernière semaine de juin, une seule annotation, celle de Mme Alexandre, portée au bic rouge : « S'il doit encore pousser des cris de sauvage en classe, il vaudrait mieux le garder chez vous. Monsieur se croit en vacances – et il n'en a plus que pour une semaine. Avec toutes mes excuses, D. Alexandre. »

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 198 03/11/10 16:02



N, le N1 du Xn

Comparaison et classement, hiérarchie

Attestés :
Simonin, le Vaugelas de l'argot
Offenbach, le Beethoven du ricanement
Offenbach, le Mozart des Champs-Élysées
Montargis, la Venise du Gâtinais
Wagner, le Puccini de la musique
Cocteau, le Paganini du violon d'Ingres
André Breton, le Déroulède du rêve
Bianchon, l'Ambroise Paré du XIXe siècle
César Birotteau, ce Napoléon de la parfumerie
Méline, le Torquemada de la betterave
Valéry, le Buster Keaton de la philosophie
L'antisémitisme, le socialisme des imbéciles
(doublé de : « L'islamophobie, l'anti-impérialisme des imbéciles », *Libération*, 8 octobre 2009)

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 199 03/11/10 16:02

Nada
Nada

Dans une triste nouvelle d'Hemingway, *Un endroit propre et bien éclairé*, on rencontre un vieux barman désabusé. On trouve aussi une prière désespérée (pléonasme ☺) :
Notre nada qui êtes au nada
que votre nom soit nada
que votre règne nada
que votre volonté soit nada
sur le nada comme au nada.

Nègre de Thorez (Le)
Acronyme 4 et cryptage

Dans les *Mémoires* de Maurice Thorez, on bute sur une description curieuse du paysage de l'adolescence du secrétaire général : « … ferrailles rongées et verdies, informes lacis, larges entonnoirs aux escarpements crayeux, ravinés, immenses, tranchées creusées en labyrinthes, infranchissables vallonnements ravagés, embroussaillés ». Drôle d'ambiance pour l'enfance édifiante d'un génie prolétaire : la phrase se signale nettement par son incongruité. Les initiés, les kremlinologues, flairent alors le cryptogramme : en considérant la première lettre de chaque mot, on peut lire : « Fréville a écrit ce livre. » Jean Fréville était critique littéraire à *L'Humanité* ; ainsi on pourrait établir, plus tard, que Thorez n'avait pas écrit ses *Mémoires*.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 200 03/11/10 16:02

Ni-Ni

Démarquage parodique

Rabelais décrit avec franchise les effets de l'amour : « Madame, sachez que je suis tant amoureux de vous que je ne peux ni pisser ni fianter. »

Diagnostic que Jean Tardieu complète, parodie et dévie : « Sans vous, je ne peux ni coincer ni glapir. »

Nigaud (Déroulède)

Hommage à Reynaldo Hahn

Reynaldo Hahn, c'est le charme en musique et ailleurs, en amitié, dans une pointe satirique où il mêle esprit de finesse et acuité politique, contre le nationalisme imbécile et dangereux du journaliste Déroulède. Ainsi : « Je ne pourrai jamais souscrire à l'exclusivité patriotique. J'ai vécu en Allemagne, en Angleterre, en Italie, en Russie, ailleurs encore. Ici, là, ailleurs, j'ai aimé, souffert, travaillé, pensé. […] Que l'on combatte l'Allemagne avec toutes les forces possibles – ce que, d'ailleurs, on ne fait pas –, c'est un devoir. Mais qu'on la raille, qu'on la bafoue, qu'on oublie sa grandeur intellectuelle et les services qu'elle a rendus au monde, c'est indigne et cela me répugne, parce que la liberté de l'esprit est la seule dont un homme puisse être vraiment fier. […] ! Quel mal aura fait le très loyal, le très estimable, le très nigaud Déroulède : honnête homme, exécrable poète, patriote maladroit et néfaste, il a traversé la vie comme un grand enfant sage, recueillant le fruit de ses sonneries, non de clairon, mais de cornet à piston, mort avant d'avoir vu le résultat de ses gambades tricolores ! »

Reynaldo Hahn, cité par Bernard Gavoty,
Musique, Buchet-Chastel, 1976.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 201 03/11/10 16:02

Quand je passe devant la statue de Déroulède, derrière Saint-Lazare (le sculpteur Landowski avait voulu que son Déroulède en colère levât le poing, les édiles ont dit non, la main, c'est bien assez), je pense à Reynaldo et le carrefour Saint-Augustin devient le carrefour du Nigaud. On reconnaît dans cette charge la dangereuse position de Charlus, à la fin d'*À la recherche du temps perdu*, refusant par temps de Grande Guerre de dénier à l'Allemagne sa grandeur ni à ses soldats leur courage. On reconnaît surtout le bon « joujou patriotisme » de Rémy de Gourmont et ses provocations lucides.

Nono et Nana

Et voilà

Pendant les quelques semaines qui ont suivi la mort de mon père, dans les moments de grande fatigue où elle devait s'asseoir pour souffler, pour interrompre le torrent des emmerdes de toutes sortes qui lui tombaient soudain sur le museau, ma mère disait souvent, en soufflant, en soupirant, comme épuisée : « Et voilà, c'est ainsi que firent Nono et Nana… » Elle n'a pas su me dire d'où venaient Nono et Nana, chais pas, ça vient comme ça, sa grosse tête dans les mains, les coudes sur les genoux, penchée en avant. Sans doute la fin d'une histoire, une fin répétée comme dans un conte à épisodes, souvenir de lectures enfantines, et une rime à un « et voilà » trop marqué de fatalité cafardeuse. Sans oublier Nono, qu'était plus là.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 202 03/11/10 16:02

Mais le 8 septembre 2009, Jenny trouve la solution ; elle m'appelle à Paris où je me balade pour me dire que : « *Nono et Nana*, c'est une chanson de Fernandel. Ça a l'air assez débile, avec des choses comme : "ils mangèrent au Lido / du jambon Olida" ou "il avait trop de boulot / pour faire la bamboula". Et le refrain n'est pas comme dit ta mère, c'est : "c'est comme ça qu'ça s'passa / entre Nono et Nana". » Mais tous les deux d'accord pour préférer « c'est ainsi que firent… », l'interprétation de ma mère…

Notations promeneuses

Méditations de Marx-Dormoy du mardi 28 novembre 2006

Je marche lentement, purgeant sans doute les fatigues de la veille, ralenti par le rhume (très léger coup de froid hier à la minuscule terrasse de la rue Chappe ; je l'ai bien senti quand se sont ravivés les éternuements des dernières semaines. Ce n'est pas un rhume, plutôt un assèchement de la gorge, le nez infecté, faibles poumons). Manteau bleu dégrafé pour sa première sortie hivernale, veste neuve boutonnée une fois, gilet froissé, chaussures noires vernis glacé. Le plus souvent les mains derrière le dos, mes journaux à la main ; quand je glisse mes mains dans mes poches, les journaux sont alors pliés en quatre et coincés sous mes avant-bras. Je remonte vers Pigalle, en prenant derrière Montmartre par les rues Doudeauville et Marcadet, quartier des commerces africains. Et note qu'au 9, rue Doudeauville, l'enseigne « Canaan Exo » cathéchise et rappelle utilement le pays où coulent le lait et le miel. Une autre enseigne, rue Marcadet : « Le marché de ma tête, alimentation gén. » Je prends la

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 203 03/11/10 16:02

rue Francis-Carco, qui est en L, où rien ne se passe et qu'on ne lit plus guère, une rue de derrière, qui me laisse pas loin dans la rue Stephenson. Puis les spécialités turques de la rue Clignancourt : Restaurant Pinar (évolution de la limonade, dysorthographie voyageuse et négligence finale). Plus loin, je relève une intention politique et ironique à cette enseigne malicieuse « Le Schengen », qui est africain, où le fanion européen est représenté en brun et rouge. Je déjeune de deux sandwichs, poulet rue Marcadet et jambon beurre aux Martyrs, avec cette sorte de regret de mal manger. À ce que j'en vois aujourd'hui, les affaires du quartier sont organisées ainsi : ateliers et confection vers Marx-Dormoy, où sont les épiceries et les mercantis, mais boutiques chic et couture quand on approche de Montmartre par les rues Muller et Del Sarte. Effet de compréhension, satisfaisant. J'ai prévu de me faire couper les cheveux par la petite coiffeuse des Martyrs qui ne va pas manquer de me dire : « Et je vous coupe aussi les poils sur les oreilles, parce que c'est pas joli. » En effet, ce n'est pas joli.

Tiens, il a été chez le merlan, dira Henry. Je corrigerai : la merlante ; ça devrait lui rester.

Nous n'en poumons plus

Dotremont 1

Le peintre Dotremont, artiste subtil, septentrional et asthmatique a établi une bonne fois la conjugaison du verbe poumer : je poume, tu poumes, il ou elle poume, etc. Mais il recommande de n'employer ce verbe qu'à la forme négative

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 204 03/11/10 16:02

du présent de l'indicatif : je n'en poume plus, tu n'en poumes plus, il ou elle n'en poume plus, nous n'en poumons plus, vous n'en poumez plus, ils ou elles n'en poument plus. Dotremont insiste pour imposer l'usage au moins de la première personne du pluriel de son verbe poumer qui peut ainsi se réduire à la forme « nous n'en poumons plus », utile à l'énonciation et à la conceptualisation d'un « art pour tousse » à quoi il œuvrait.

Dotremont est le splendide inventeur des logogrammes, ces mots manugraphiés et poussés vers l'illisible, des écritures exagérées ; il en dessinait sur la banquise lapone, impeccable page blanche. On en trouve un très beau, dans ses *Cartes et Lettres, correspondance avec Michel Butor 1966-1979* (Galilée, 1986), dont le titre nous ramène à ces histoires d'irrespirable : « Aujourd'hui, j'ai eu une quinte d'espoir », 1969, logogramme, craie rouge sur papier à lettre vergé bleu, 21 × 27 cm.

NPAI

Adresses réelles de personnages de fiction

Depuis longtemps, j'écris aux personnages des romans de Queneau. Je cherche leur adresse, et je vérifie qu'elle existe bien encore ; puis je leur fais un petit mot pour leur dire que je pense à eux, qu'ils me manquent et que j'aimerais bien des nouvelles, que ce n'est pas gentil gentil, de disparaître comme ça, au détour d'un roman, sans qu'il ne se passe plus rien. Ça fait comme un vide. J'ai du mal avec cette idée que la fiction a tout dit, qu'il ne s'est rien passé, pour Valentin Brû, en dehors du *Dimanche de la vie*, qu'à la fin

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 205 03/11/10 16:02

du roman, il soit comme mort, ou absent définitif, j'ai du mal.



15. NPAI. Photo Claude Meunier.

L'enveloppe est toujours la même, d'un format ordinaire, de couleur crème, timbrée du portrait de Perec à 0,46 €, son portrait au chat. Je tape mon courrier sans carbone sur ma vieille machine mécanique Japy : pas de recours en cas de perte de mes lettres. Et quand l'enveloppe revient (furieusement tamponnée NPAI, N'habite Pas à l'Adresse Indiquée [tu parles]), je sais que la machine-Queneau s'est remise en route, une machine de rêve et de fiction.

Je garde pour moi l'intense jouissance quand reviennent ces courriers-à-Queneau : ces fantômes, ces êtres de fiction, mes amis, eh bien ils ont déménagé, voilà tout. Sont absents, d'une manière ou d'une autre, reviendront. Bien sûr toutes sortes d'hypothèses, qui touchent de près à la théorie littéraire, à la joie des romans et au fonctionnement de la Poste, s'offrent à moi. D'autant que je n'ouvre pas les enveloppes revenues :

elles font comme un secret, comme un trésor et qui sait ce qu'il y a dans mes enveloppes romanesques, mes poèmes-Japy oubliés ? Des demandes inquiètes ? Des remarques autorisées ? Je ne sais plus. Je vais écrire encore à la vieille Mme Dutertre, la libraire d'*Un rude hiver*, 39-41, rue Casimir-Perier, 76600 Le Havre. J'aime beaucoup Mme Dutertre, sévère et accueillante ; mais je vais lui redire que chez elle, on fait de drôles de rencontres. Qu'elle se méfie, je voudrais tant la prévenir ; je sais bien qu'elle ne répondra pas mais il y va de mon devoir de lecteur (n'est-ce pas que le lecteur en sait plus que les personnages, dans un roman ? Et puis moi, j'en ai lu des tas, des romans de Queneau, j'en ai connu des personnages, je sais comment Queneau les traite, ses manies, ses méchancetés de romancier), qu'elle se méfie, sa librairie est pleine d'espions. Oui d'espions ! Prudence, madame Dutertre et salut au vieux Lehameau.

Noyé dandy

Le suicide 2

Je connaissais un type très élégant, toujours bien mis.
Mais la vie est dure, pour ce genre de dandy ;
s'est jeté dans le Rhône, toujours bien mis,
l'est passé sous le pont aux Anglais, ce genre de dandy,
on l'a repêché vers les Alyscamps, toujours bien mis
    tiré à quatre éponges

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 207 03/11/10 16:02



Ouvroir

L'invité d'honneur

L'autre soir (11 décembre 2007), j'étais invité de l'OuLiPo, invité d'honneur et du mois. C'était derrière Vaugirard, chez Anne F. Garetta, et j'étais très en avance ; il pleuvait et je trouvai refuge au café du Commerce, comme on sait qu'il faut faire dans ces cas de flottement. Je songeais aux cafés du Commerce, j'en connais cinq parisiens, à Tolbiac, rue du où l'on en compte deux, à la Nation, à Marx-Dormoy, et j'en ajoute un, à Vaugirard, donc. Je tenais ma liste propre et cherchais déjà comment passer des uns aux autres, relier tous ces cafés, tous ces commerces, et commandai un sauvignon. J'attendais ; le vin blanc aidait à l'affaire, me figurer une nouvelle carte de la ville. Entre alors un imperméable à grandes jambes et à casquette anglaise, un imper marine de haute taille au col relevé et chargé d'un fort cabas ; tiens, in-petais-je, le père Goriot, voussure, cheveux folets, air préoccupé et bienveillant. Ses chaussures sont d'un renard du désert, caoutchoucrantées mais coquettement noires et rimant avec godasse.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 208 03/11/10 16:02

– Tiens, vous êtes déjà là, me dit l'humide, vous êtes très en avance, c'est bien. Nonon, pas de vin blanc, nonon je vais prendre un déca. C'est très bien, d'être en avance…

– C'est passque l'averse déverse…

– Ah, ah oui, ah c'est bien.

– Je suis en avance, c'est passque l'averse…

– Ah ben oui, y flotte. Ça, pour flotter, y flotte… Alors voilà, plongea-t-il dans son intimidant cabas, Paul Fournel, notre président définitivement provisoire, a commandé qu'on vous reçoive à l'OuLiPo. Tous les mois [approx.], on a ainsi un invité d'honneur et, aujourd'hui, c'est moi qui vous présente à notre Ouvroir. Alors voilà, j'ai cherché vos ouvrages, à la BN, et j'ai trouvé, alors voilà ce que j'ai trouvé. Voilà.

Suit liste[1]

et même liste commentée d'un geste gracieux en même temps qu'explicite : la main droite enveloppe et marque la mesure du propos, dirigeant la conversation comme s'il en connaissait la partition ; ses doigts fins dont la phalange se tient redressée semblent exprimer doutes, rétentions et autres hésitations. Parlons de Mina Loyd, grand amour de Cravan, que Goriot Waterprouf trouve grande poète. Et les fleurs de Swann, la botanique proustienne, les listes de fleurs et

– Votre dernier roman[2], là j'avoue que je n'ai pas bien suivi.

1. Une liste est-elle oulipienne dès lors qu'elle est composée, ou tenue, ou dite, par un oulipien ? Ou faut-il qu'elle soit composée en vue d'un épisode de la vie de l'OuLiPo ? La liste des invités d'honneur de l'OuLiPo est-elle oulipienne ? Celle-là, en tout cas, sortie de l'éminent et érudit cabas était bien ma liste, objectivement constituée à la BN, des ouvrages par moi écrits. Et cette liste devenait quenienne quand fut abordée la question : « Et maintenant, vous travaillez à quoi ? – À un livre sur Queneau. – Ah bon, formidable. » Je sentais bien au « formidable » que la liste des ouvrages d'étude sur Queneau était, elle, oulipienne à coup sûr.

2. Claude Meunier, *Partie de pétanque*, Grasset, 1998.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 209 03/11/10 16:02

Geste de la main très ouverte, plus vif que tout à l'heure, qui pivote et repivote sur son axe, autour du majeur gracile, contredisant un propos outreloueur et une politesse benoîte : on traduit ordinairement ce geste délibératif par : moyen moyen.

– Je parlerai à l'OuLiPo de vos poèmes sur Paris ; j'en lirai quelques-uns et je ferai un commentaire, voilà, un commentaire rapide.

Dirai-je un jour la douceur qu'à ce moment du discours de mon anglomane décaféiné j'ai senti monter du carrelage incertain (*opus incertum*) du bistrot, l'espèce d'irradiation enveloppante qui m'a envahi, la rayonnante augmentation de ma personne, la planante diffraction en même temps que l'auréolante béatitude ? Cas de bartabisme orgueilleux : un grand poète, admiré, oulipien, m'avait enlisté et récitait les titres de mes livres anciens tirés de sa savante besace.

Deux minutes, plus tard, sous la cochère de Garetta (C53) :

– C'est JR, et l'invité d'honneur.

– Quatrième, répondit l'interphone d'une voix claire.

Sans doute l'étage.

Il y eut des radis frais, du champagne, et des exercices littéraires contraints. Pendant ce temps, Jacques RouBaud boit de la RootBeer ;

il y eut *L'Horloge* de RQ reprise dans un chœur oulipien, approximatif et touchant. C'était un poème contraint à une minute par Jacques Jouet ;

il y eut l'amorale alimentaire de Paul Fournel, enjouée, paillarde, quenet enflammé ;

il y eut des travaux amusants et compliqués ;

il y eut du lapin à la moutarde de l'érudition et du volnay. Pendant ce temps Jacques Roubaud savantise à demi-mots

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 210 03/11/10 16:02

avec son voisin Benabou. Air entendu, confidences schismatiques, fractionnisme qui irritent la Garetta :

– Et là, c'était quoi, le jeu de mots ?

Bredouillis navrés des deux doctes, pris la main dans le sac de leurs calembours initiés :

– Alors voilà, on disait que ce Volnay… mais on n'apprend plus ça maintenant, les jeunes ne peuvent pas comprendre… Volnay…

Garetta rirritée

– …peuvent pas comprendre, on disait ce Volnay, et ben voilà, il est pas en ruine. On apprend plus ça maintenant, les ruines, Volnay, alors voilà.

Elle se lève d'un bond, file dans un coin de sa bibliothèque vitrée, se saisit d'un livre, l'agite au-dessus de sa tête et le fourre sous le nez des deux Lumières, dont un à la RootBeer :

– C'est l'ouvrage princeps. Maintenant ça suffit tous les deux.

Ahhh. Gloussements des deux frères bibliothécaires, moines plaisantins du conventicule oulipien, dont un rosissant (RuBéolant) aaahh voilà, voilà : Constantin-François Chassebœuf, comte de Volnay, *Les Ruines, ou Méditation sur les révolutions des Empires*. Gloussements. Est-ce drôle, seulement ? Assurément pas, et comme tout calembour, c'est même calamiteux, mais peu importe : je comprends que j'assiste à une scène déjà écrite, une sorte de contrainte oulipienne et théâtrale destinée à montrer que l'oulipisme est un classicisme, qu'on s'y passe en blaguant la rhubarbe de la contrainte et le séné de la citation. Y'a pas que les classiques, dans la vie, y'a aussi la rigolade ; le public en est pour cette fois l'invité d'honneur. Et que le classicisme est une forme de tendresse.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 211 03/11/10 16:02

Il y eut de menus propos et du cognac. Enfin un cognac (moi). Je n'en perdais rien, de l'Ouvroir, pas une pinute, comme on dit : l'invité d'honneur était exalté ; l'aurait voulu en reprendre, du cognac, l'invité d'honneur, et en reprendre encore, que ça ne s'arrête jamais, que dure toujours le chaleureux cénacle, que s'éternise l'Ouvroir amical, que s'empiternisent le Volnay et ses ruines bibliomanes. Tant et tant, bien sûr, ne rien en perdre, que je me refusai de m'absenter jusqu'aux toilettes, contrainte discrète mais forte, une de celles qui se renforcent du temps qui passe ; on voit bien que le succès de la contention produit nécessairement de la l'agitation[1]. Mais tant que ça dure… que vivent les jeux de mots, que vive l'esprit qui vole, ahhh sont-ils savants, ahh sont-ils drôles, ah sont-ils charmants (catégorie littéraire). Oui oui oui.

J'en aurais bien repris. Mais il n'y en eut[2].

Il y eut la colère de Roubaud (gestes) à propos du troisième tome des *Œuvres complètes de Queneau* dans La Pléiade. Ça venait de paraître ; la préface surtout ne passait pas, les personnages, tout çaaaa, voilà, tu parles, les personnaaages. Rien sur la contrainte dans la préface, rien à en tirer, rien sur la contrainte, tout sur les personnaages, encore les personnaaages. On a vu ça cent fois (geste) les personnages, voilà, on a vu ça cent fois.

Furent admirés les outils de la Garetta. Des ciseaux à

1. Voir *Moments oulipiens*, ouvrage collectif, Le Castor Astral, 2004, où Jacques Jouet décrit (p. 92) cette retenue (l'oulipipisme) que s'imposent parfois les participants aux réunions oulipiennes.

2. Roubaud regardait sa montre. C'est comme le commandement d'un grand prêtre : Hyérophante Roubaud (HR) regarde sa montre, et hop, l'office s'accélère, se précipite et se hâte vers sa fin. Fissa est et non recognaca.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 212 03/11/10 16:02

bois de tous calibres et de marque Stanley, la meilleure, vanta-t-elle et regardez-moi ça : fit mine de se raser les avant-bras / avec un fort cisoaboa. S'ouvrit effectivement une émouvante clairière large d'un pouce et s'amusa de l'inquiétude produite. Sans doute cette idée, intuitivement et trop rapidement exprimée, que l'a-menuiserie est un oulipisme, en somme une bonne idée réductionniste de fin de banquet.

Il pleuvait : Jacques Jouet s'encapuchonna d'une démarche rapide. Il pleuvait, les deux doctes RouBlards bavardaient.

Je pissai rue de Staël, bon choix finalement. Ivre encore mais pissai comme il faut faire, c'est-à-dire dans le caniveau, dos à la rue, entre les ouatures, la quequette brandye mais point trop n'en faut

on ne pisse jamais dans le même caniveau et sous la pluie c'est encore plus beau

et, le croirez-vous ? je remontai la rue de Vaugirard vers Montparnasse, pleuvait, pissai, arpentai lentement, j'aurais bien repris un cognac, mais bon l'Ouvroir est fini et sous la flotte encore, et et et le croirez-vous ? le café du coin, à gauche de la Vaugirard, s'appelle Le Petit Queniau, sisi le petit Queniau, en sortant de l'OuLiPio, à gauche, avec un petit cognac, sous la flotte, queneau cognac queniau, il était tard, vaugirard et quenouillard ; queniau cogniac queneau, comme on voit, j'en revenais pas, de l'OuLiPo.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 213 03/11/10 16:02

Oxymore

Rêveuse bourgeoisie

En rhétorique, un oxymore est une figure où sont rapprochés des mots de sens contradictoire. On en tire un effet d'étrangeté, tant pour « l'obscure clarté » qu'on trouve dans *Le Cid* que pour le drôle de patronyme de Micromégas, chez Voltaire. On obtient des morts vivants, une ingénue libertine, ou une *Rêveuse bourgeoisie* (Drieu la Rochelle), inventions sensibles, rien de vraiment amusant. Mais qu'on affecte seulement de considérer comme oxymore une expression qui ne l'est pas et le résultat devient grinçant. Ainsi du développement durable, d'une Autorité palestinienne, d'un rock apaisé, du commerce équitable ou d'une amitié sincère, qui n'ont bien sûr rien de ridicule au premier abord. Mais qu'on les signale comme oxymores suffit à produire un commentaire rapide, le plus souvent teinté de méchanceté ironique : faut pas rêver, l'amitié et la sincérité ne vont pas de pair, pas plus que le commerce et la juste répartition des profits, et puis quoi encore, faut tout vous expliquer. Même déplacement après coup pour l'ordre juste, l'islamisme modéré, le vote utile, la bourgeoisie éclairée, un beau match de foot ou un joyeux Noël. Umberto Eco propose, dans son « Projet pour une université d'insignifiance comparée », d'établir un département d'Oxymorique, où l'on étudierait l'œnologie musulmane, l'iconologie Braille, la dynamique parménidienne ou le byzantinisme suisse. Finesse de l'oxymore chez Rossini : il compose à la fin de sa vie une *Petite Messe solennelle*.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 214 03/11/10 16:02



Palindrome

à-l'en-vers

20 novembre 2006. Au restaurant thaï de la rue Yvonne-Le-Tac, Paris XVIII[e] (**Crase**), qui devient une habitude (heureux sourire conséquent du propriétaire) : poisson amok, bière chinoise, café, pour un déjeuner rapide. Salle exiguë : à une table pas trop loin, un grand type et une femme blonde. Il est vêtu d'un sweat-shirt bleu pâle ; il est chauve ; elle a un collier de verre assez voyant et se passe et repasse les cheveux derrière l'oreille. C'est tout ce que je remarque avant que leur conversation me parvienne : « Cergy, t'as pas remarqué, le palindrome de Cergy, c'est I grec. À l'envers, Cergy, ça fait igrec. Igrec. » Incompréhension, cheveux derrière l'oreille, ce qui provoque une hausse du volume des explications de l'homme chauve : « Y grec, quand tu l'écris à l'envers, non, A-L'EN-VERS (*plus fort*) Y grec, c'est Cergy. Cergy, à l'envers : Igrec, Gé, Ère, Cé, ça fait Igrec. C'est DRÔLE (*très fort*), c'est drôle, non ? C'est drôle, que le palindrome de Cergy, ça soit I grec. » Cheveux derrière l'oreille, tripotage de collier, incompréhension, gêne. Il s'arrête brusquement

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 215 03/11/10 16:02

et passe à autre chose : rouleau de printemps et sauce piquante.

Papaye

Et foufourche

Constance Baudouin, la benjamine de nos chers amis du plateau (Vercors), se plante devant moi. Elle a quatre, cinq ans ; elle est sûre de me faire plaisir : « Tu sais comment on ramasse la papaye ? – Ben non. – À la foufourche. » C'est pour moi la plus fine des histoires de bégaiement ; on y trouve ce qu'il faut d'astuce (son père qui sait tout faire [*indeed*] aurait forgé pour elle une foufourche, un outil nouveau, très adapté aux bégayeurs ; tout de même, est-il adroit son père ?…), de bredouillement malicieux et de gourmandise (elle vit, cette enfant, dans un éden pastoral où l'on ramasse la papaye à la fourche !). Merci Constance, merci Papaye, à jeudi.

Parodie

La langue verte et la cuite

1968, sévit le structuralisme sous des formes diverses, armé de jargonisme. Les sciences humaines finissent de s'installer, terrorisantes. Asger Jorn , peintre Cobra, et Noël Arnaud , érudit primordial et déconnifiant, livrent un bel et gros ouvrage, *La Langue verte et la cuite* où ils moquent une littérature incompréhensible, mêlée de sémiotique, de linguistique, d'anthropologie et de psychanalyse. Ils sont féroces, la parodie est sévère : Jorn rehausse de couleurs des photos de statues médiévales, bas-reliefs, masques et estampes,

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 216 03/11/10 16:02

pendant qu'Arnaud invente des recettes de cuisine anthropophago-délirante (Rabelais pas loin) où l'on tambouille le plus souvent de la langue. Le sous-titre explique bien sûr la démarche, cerne comme il se doit la problématique et invente au passage une discipline nouvelle : c'est l'Étude gastrophonique sur la marmythologie musiculinaire, linguophilée par Asger Jorn, directeur de l'Institut Scandinave de Vandalisme Comparé, linguophagée et postpharyngée par Noël Arnaud, régent de 'pataphysique Générale et de Clinique de Rhétoniconose au Collège de 'pataphysique.

Ainsi par exemple de la « recettation de la PATHÉTIQUE FAISANDÉE : [...] dans son livre *L'Origine de l'origine* le philosoplologue groënlandais Abraham Isaac Jacobson, tirant les conclusions de ses expériences en milieu missionnairiel, nous démontre que l'original est initial, comme la désorigine est dénichiale, ce qui explique que la dénichisiation est précédée de l'initiation. Il confirme sa thèse par une marmythe de l'origine du pied dans le plat, en faveur dans une tribu thulée de son pays : les femmes de la tribu thulée étaient depuis longtemps gênées par des troupeaux d'éléphants qui, durant les saisons chaudes, calmaient leurs ardeurs en se promenant dans les frigos de leurs cuisines. Les femmes n'arrivaient pourtant jamais à les dénicher ni à découvrir comment ils s'inichaient dans les frigos. C'est pourquoi elles décidèrent de s'adresser à un héros dénicheur et lui dirent : « Puisque tu sais dénicher les langues, tu devrais être capable aussi de dénicher un troupeau d'éléphants dans un frigidaire, et de nous initier dans l'art de savoir s'ils y sont passés ou non car nous n'avons pas envie de les rencontrer. »

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 217 03/11/10 16:02

Paroisse

Bergson 2

On rit en cercle fermé. Un homme à qui l'on demandait pourquoi il ne pleurait pas à un sermon où tout le monde versait des larmes répondit : « Je ne suis pas de la paroisse. » Ce que cet homme pensait des larmes serait bien plus vrai du rire.

Bergson, *Le Rire. Essai sur la signification du comique*.

Paronymes et contrepets

dans les savoureux rapports qu'ils entretiennent

Les appets du contremis sont sensibles à la paronomase, en même temps qu'ils pratiquent la **métathèse** : ils dressent l'oreille au son des mots pleins de ouille de ine ou bien de outre, assonances qui leur rappellent quelque chose et ils savent bien quoi. Ainsi *Le Canard enchaîné* titre-t-il tous ses articles sur la téléphonie : « On nous brouille l'écoute. » Et quand il entend « frite », l'amateur pense « bac », voyez-vous, immédiatement, et ça lui fait une drôle d'oreille à l'écoute du français, un monde syllabique recomposé, des apparentements sonores. Ainsi encore de « poutres » dans une description anodine de Paris, dans un roman blagueur et débonnaire – *Monsieur Bergeret à Paris*, d'Anatole France : « Les rayons du soleil couchant en frisaient les poutres historiées, et, dans le jeu violent de lumières et des ombres, l'écu de Philippe Tricouillard accusait avec orgueil les formes de son superbe blason… » Sacré Anatole, approchant ses poutres d'un mot en « f » et suggérant un appariement réjouissant puis confirmant ses intentions égrillardes par le patronyme spécialisé « Tricouillard ».

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 218 03/11/10 16:02

La Petite Madeleine canonique n'échappe pas au soupçon contrepétard. Prêtez mieux attention à ce fameux passage de *À la recherche* : « Elle envoya chercher un de ces petits gâteaux courts et dodus appelés petites madeleines qui semblent avoir été moulés dans la valve rainurée d'une coquille Saint-Jacques. » La valve et la rainure, le renflement dodu, tout y est, pour les gourmands de la littérature.

Et les fouilles, qui toujours font tendre l'oreille. Ainsi de ce court dialogue, rapporté par Bernard Cerquiglini dans *Moments oulipiens* (Castor Astral, 2004) :

« Traversant [l'église], j'aperçus, dans une chapelle collatérale, un empilement de caisses en bois.

– Qu'est-ce ? crus-je fin de demander.

– […] nous entreposons le produit des fouilles.

(Non ! Non ! Non ! pensai-je.)

Elle poursuivit, avec une candeur admirable :

– En attendant, nous entreposons le produit des fouilles dans des caisses. »

Paul Léautaud

Le charme et le naturel de Stendhal

Léautaud est resté toute sa vie sous le charme des deux volumes de la correspondance de Stendhal, achetés en 1901, mais il ne veut rien abandonner aux idiots : « Après trente-cinq ans, je n'ai pas épuisé le plaisir de cette lecture, fond, forme, naturel, esprit, abandon, indépendance du jugement, mépris de tout ce qui est petit, bas, moral, soucieux du qu'en-dira-t-on. Toutes les éditions, même les plus complètes, qu'on a pu faire ces dernières années de cette

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 219 03/11/10 16:02

correspondance sont pour moi sans intérêt. C'est là un de ces livres que je voudrais être seul à connaître, que je déplore de savoir à la portée de n'importe quel sot ou insensible… C'est un enfantillage, et pourtant je l'envisage quelquefois : la prière qu'on mette dans mon cercueil, à ma mort, ces deux volumes dont pas une ligne n'a perdu sa saveur pour moi. »

Chronique filmée, 1937.

Pecques

L'ami Drigout

En classe de terminale, l'ami Drigout disait, quand on croisait un groupe de filles trop bruyantes (le plus souvent au café Le Jean Bart, face à notre lycée Jacques-Decour, Paris IXe) : « Petites pecques » en feignant la colère et l'agacement. Ça me faisait rire ; je pensais qu'il les traitait de plouques, ou quelque chose comme ça, des péquenotes et c'était bien fait pour elles, ces idiotes.

Et Drigout est parti vers son agrégation de philo ; je ne l'ai pas revu si souvent. Me restaient les petites pecques (et un petit Ruskin, relié de cuir rouge, que je ne lui ai jamais rendu). J'en faisais une anecdote érudite et de Bernard un sacré personnage : « Petites pecques, a-t-on idée ?… Où allait-il chercher tout ça ? » L'année d'après j'ai appris qu'il allait chercher ça dans *Les Précieuses ridicules* (I, 1) : « A-t-on jamais vu, dites-moi, deux pecques provinciales faire plus les renchéries que celles-là ? » À moins que ça ne soit dans Larbaud, beau passage de *Fermina Márquez* où « il gardait le souvenir de circonstances où il avait été ridicule et dans

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 220 03/11/10 16:02

lesquelles de grandes jeunes filles niaises s'étaient moquées de lui, de petites dindes, des pecques provinciales, avec des accents de campagnardes». Drigout en parlait pas mal, de Larbaud, c'est lui qui avait amené dans notre petit groupe la lecture des *Enfantines* et de *Fermina*; je me souviens également de Psichari, qui semblait sortir de la bibliothèque de sa grand-mère, dont je n'aurai jamais entendu parler que par lui. Dans mes carnets, j'ai quelque part, mais où?, l'adresse du relieur de Larbaud, à la Montagne-Sainte-Geneviève, des fois que je retrouve l'ami Drigout, pour lui dire, pour qu'on y aille voir.

Drigout disait aussi «*conceited little minks*», dont je n'ai pas retrouvé l'inspiration. C'était dans les mêmes circonstances: des filles bavardaient, nous passions en ricanant.

Le Dictionnaire du français classique donne: Pecque n.f. – Femme sotte et prétentieuse (bas et populaire selon le Dictionnaire de l'Académie; burlesque et injurieux, selon Richelet et Furetière). Va pour burlesque et injurieux, pour les filles du Jean-Bart.

Pédagogue

Sens ancien

On relève, dans le *Dictionnaire comique* (1752) de Philibert-Joseph Leroux, une intention moqueuse et satirique à la définition de pédagogue: «pour pédant, savantas, un mauvais savant, un précepteur». «Et pourquoi, s'il vous plaît, lui donner un savant? Il lui faut un mari, non un pédagogue» (Molière, *Les Femmes savantes*). Le sens a changé, peut-être.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 221 03/11/10 16:02

Perec 2

La joie des solutions

Posé le problème Céline, Louis-Ferdinand : comment écrire après le monstre génial, chroniqueur de haine ?

Soit l'incipit du *Voyage au bout de la nuit* : « Ça a débuté comme ça. Moi, j'avais jamais rien dit. »

Soit encore l'incipit de *Mort à crédit* : « Nous voici encore seuls. Tout cela est si lent, si lourd, si triste… »

Soit enfin l'astucieuse résolution perécienne, par la première phrase de *La Vie, mode d'emploi* : « Oui, cela pourrait commencer ainsi, ici, comme ça, d'une manière un peu lourde et lente […]. »

On relève de la moquerie dans ce double emprunt synthétique : nonon, mon vieux Céline, ce qui est pesant, ce qui nous pèse, ce n'est pas seulement le monde que tu vas nous décrire, c'est ta manière, un peu lourde, un peu lente, bête en somme, pas assez vive, envasée finalement, pas assez rapide. La souplesse et le délié du pastiche ☙ de Perec soulignant l'enfermement tautologique ☙ du début célinien : « *ça* a commencé comme *ça* (sans blague…) ». Les céliniens attentifs, qui avaient déjà pointé la fréquence du *ça* (souci de véracité, souci du chroniqueur) chez leur auteur : « je vous raconte comment *ça* s'est passé » (*Rigodon*, Gallimard, 1962, p. 42), apprécient donc l'effet de l'agglomération parodique. Mais on sent surtout la joie qui vient aux bons élèves quand ils tiennent la solution d'une équation difficile : j'ai trouvé, voilà comment résoudre Céline, qui est si difficile, qui nous empoisonne tant et c'est toute la classe littéraire qui respire, reconnaissante.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 222 03/11/10 16:02

Persienne

La trace. L'idée de persienne (un raffinement parisien) ; se croire à l'abri

Quand les persiennes de la rue de Buci (Paris VI[e]) trompent l'œil



16. Idée de persienne.
Photo Claude Meunier.

Pétain

Le swing juif

Obsédé de nomenclature, le fasciste nomme classe range et hiérarchise, c'est dans sa nature ; il veut savoir qui est qui. Dans cet incertain domaine de l'identification, de la trace et de la filiation, de l'identité nationale, il n'accepte ni l'erreur ni l'approximation (il se fait aider par le technocrate, dans la tâche – impossible, le fasciste est donc frustré, toujours – de déblayage qu'il s'impose) ; il a prouvé, le fasciste, que, dans ces domaines, il parvient à un raffinement certain. Ainsi de l'appréciation toute en nuance complotiste qu'on prête au vieux Pétain : « Le jazz est nègre, mais le swing est juif »,

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 223 03/11/10 16:02

sans doute très inquiet que personne, jamais personne et certainement pas les musicologues (alors que notre fasciste, on l'a vu, a besoin de l'avis des spécialistes), n'ait jamais pu définir précisément ce qu'est le swing. Sans compter l'affreux Mozart, *in a massonic mood*.

Petits classiques

Le potache et les jeux de lettres

J'ai conservé dans mes livres cette série des classiques qu'on étudiait en classe de troisième et de seconde. Nous avions remarqué que les procédés nouveaux d'impression permettaient qu'on joue avec les titres et les noms des auteurs par des gommages astucieux et des ajouts très simples. Considérant le résultat je me dis que nous étions d'une innocence confondante, d'une naïveté « classique », sans doute. Mon préféré est « Grrr » par Honoré de Balzac. Nous avions inventé également : Ho !, de Corneille ; L'Avare lope de Molière ; Brr ! de Racine ; a… a… atchoum, de La Bruyère ; Nicomède, de Émile et encore Cinna, de Fille. C'était idiot, n'est-ce pas ?

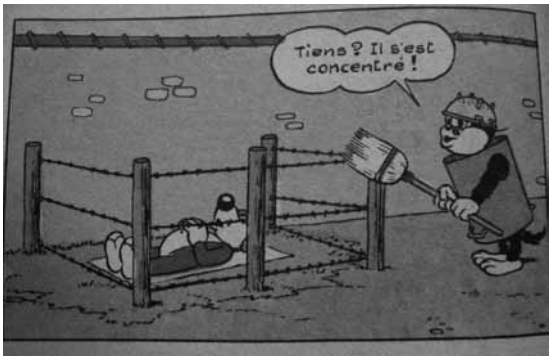


17. Petits classiques.
Photo Claude Meunier.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 224 03/11/10 16:02

Peut-on rire de tout ?

Oui. La date



18. Concentré. DR

Tiré de *Vaillant*, le journal de Pif, 5 mai 1968, pris dans ma réserve. Sympathique moment de concentration pour Pif le chien, qui s'est mis à l'abri de l'épouvantable Hercule derrière des barbelés qui protègent sa sieste. On voit bien que « concentré » n'est pas nécessaire au gag, qu'il ne répond qu'à un usage calembourdesque, justifié seulement par la présence de barbelés dans le dessin. Une telle organisation comique, où la concentration est une blague comme une autre, une allusion jeu-de-motique amusante, est évidemment devenue impossible. Ce qui n'enlève rien de la valeur humoristique de la situation, mais ce qui à la relecture la prive de ses effets.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 225 03/11/10 16:02

Phonétique

Les couilles griffées

Coup de fil (été 1984) de belle-maman à John Kadesh, père de Jenny, pour lui annoncer notre mariage et me présenter succinctement :

– And what's his name again ?
– Clâode Méounyère
– Clâode like in cloud ? Cloud Moon Year ?
– No dummy, Clâode like in clawed balls
– Oh I see…

Pipi et caca

Chiasme 1

Charlus énervé ne se contient plus : « Que vous alliez faire pipi chez la comtesse caca, ou caca chez la baronne pipi, c'est la même chose, vous aurez compromis votre situation et pris un torchon breneux comme papier hygiénique. » Ce qui constitue un chiasme @ amusant qu'on s'appliquera dans ce contexte à bien prononcer kjasm (du nom de la lettre grecque Khi, X, puisque le dispositif stylistique décrit est bien « en croix »). On voit ici que le chiasme est une figure de rhétorique très efficace et confondante.

Pi pi et ka ka

Ubu sur la butte

Dans son adaptation et réduction en deux actes d'*Ubu roi* pour marionnettes : *Ubu sur la butte,* Alfred Jarry @ introduit une chanson polonaise au chœur simple :

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 226 03/11/10 16:02

Quand je déguste
Faut qu'on soit soûl,
Disait Auguste
Dans un glouglou !

Chœur
Glou glou glou, glou glou glou !

La soif nous traque
Et nous flapit,
Buvons d'attaque
Et sans répit.

Chœur
Pi pi pi, pi pi pi !

Par ma moustache !
Nul ne s'moqua
Du blanc panache
De mon tchapska.

Chœur
Ka ka ka, ka ka ka !

On a bonn'trogne
Quand on a bu :
Viv'la Pologne
Et l'Père Ubu !

Chœur
Bu bu bu, bu

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 227 03/11/10 16:02

Elpis éphè kaka

Kakemphaton

ΟϖΞ Ελαβον πολιν αλλα γαρ ελπισ εφεξαξα (Xenophon) est ordinairement traduit par : « Ils ne prirent pas la ville, car ils n'avaient pas l'espoir de la prendre. » Mais la transcription phonétique des lettres grecques mises bout à bout permet une approche mnémotechnique moins martiale : Ouk élabon Polin ? alla gar elpis éphèkaka. Par ses réjouissantes occupations à la gare, cette bonne Pauline permet que les moins hellénistes puissent au moins citer du Xénophon. Merci Pauline. Un tel rapprochement de sons d'où il résulte un énoncé déplaisant ou une équivoque déplacée constitue un kakemphaton @ dont Corneille, dans les premières éditions des Horaces, avait laissé passer un exemple de fort tonnage : « Je suis romaine, hélas, puisque mon époux l'est. » De kakemphaton, on aura de plus reconnu le préfixe grec « kakos », mauvais, premier élément de mots savants qui prêtent à rire parce qu'ils indiquent une faute qui compromet l'ordre établi : cacographe, cacologie ou cacophonie. Ainsi : « Et les moindres défauts de ce grossier génie / Sont ou le pléonasme, ou la cacophonie » (Molière, *Les Femmes savantes*, II, 7). Dans son *Journal* (6 novembre 1942), Gide traite élégamment la prose d'Henry Bataille de « bel exemple de cacographie » ; cacographe : belle injure. Je propose cacorythmie : absence de swing (terrible défaut) ou cacocrate : espèce de dictateur maladroit.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 228 03/11/10 16:02

Pire

Pire encore

On a vu que le calembour, imbécile par nature, amenait le plus souvent la catastrophe. À ce manège, le pompon est tenu par le cher Philippe Pinto, capable, pendant les longues minutes où il prépare ses effets, de maintenir l'attention par une histoire idiote, qu'il fait durer. On ne sait pas où il veut en venir, mais on se doute bien que ça prépare quelque chose, le temps est suspendu, comme il se doit, jusqu'à la chute. La chute est toujours douloureuse, et hilarante ; navrés, on rit. Exemple : Pinto parle, et parle, il a mis la conversation sur les bords de mer alors que rien n'y préparait, il plante le décor d'une histoire vraie, n'est-ce pas, une histoire de mouettes. Oui, des mouettes et patati des mouettes et patata qui planent et qui volent (y'en a marre, Philippe de tes histoires de mouettes). «Vous connaissez cette sorte de mouettes très bruyantes, les échandons ? – Non (*anesthésiés*). – Ah bon, z'êtes nuls, connaissez pas les mouettes échandons, z'êtes nuls.» Rires.

Mais je fais part à Olivier de ce palmarès où trône Pinto, le pire des calembourdeurs, le champion. Mais Olivier se vexe, ce que je ne pouvais prévoir. Il veut concourir, je le vois bien à ce coup de téléphone matinal du 29 juin 2009, très bref : « C'est l'histoire d'un vieux chien, qui se tourne vers sa vieille chienne et lui dit : "Tu t'souviens de nonosse ?"… »

Cette compétition me coûte, les amis, ça va bien comme ça, vous êtes deux saboteurs de premier rang, ne me forcez pas à choisir.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 229 03/11/10 16:02

Pli

Place

Prendre le pli, une expression à nous, les Meunier ; ma mère m'en parle souvent… « Au début c'est dur, mais après tu prends le pli… » Ses sœurs avaient souffert dans les fermes des environs (Drôme), souffert comme elle, mais elles avaient fini par prendre le pli, à force, et elle-même… La place, le pli, j'ai entendu parler de ça très tôt à la maison… « Tu finiras bien par prendre le pli, tu verras… » Lors d'une visite récente (2002) au Petit Landon, le vieux café de mes parents derrière la gare de l'Est, j'ai bien revu la trace de ma mère, c'était très net, derrière le comptoir : la marque dans le parquet, trente ans après, de son tabouret de caissière, deux empreintes longues d'une vingtaine de centimètres, au bout du comptoir, près de la cabine téléphonique. Ça n'avait pas bougé, c'était toujours la place de ma mère, à force, derrière le comptoir, plus qu'une patine, une usure, un creux.

Ploucs

Prout. La culture bidon

Camoens (il tonne) :
Vous êtes tous des ploucs. Votre principauté, c'est du chapeau-bidon, maison-bidon, culture-bidon, Maison de la culture à attraper des maladies bidon, Princesse-bidon, Plouc-bidon, Prince de mon biniou et prout ! Je vous dis prout. À tout à l'heure. Plouc à betteraves et plouc à Schwartz.

Roland Dubillard,
Le Jardin aux betteraves, acte I, scène 1.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 230 03/11/10 16:02

Pouf sur le trottoir

le ou la ?

Mardi 28 avril 2009, il est question du déménagement de Nelson et de son amie Marion, quittant Chamonix (saison de ski) pour la Corse (saison de voile). La voiture y suffira-t-elle ? Un ou plusieurs voyages ? Jenny donne son avis :

– Un seul voyage et si ça rentre pas dans la voiture, ben, vous laissez la pouf sur le trottoir.

NELSON (*très léger sourire*). – Ben oui, on laisse la pouf sur le trottoir. On va bien être obligé…

MARION (*n'ose rien dire*). –…

MOI (*très léger sourire*). – Ben oui, c'est bien fait pour elle, la pouf, elle reste sur le trottoir, c'est sa place…

JENNY (*se doute de quelque chose*). – Quoi ? Qu'est-ce que j'ai dit ? Pourquoi vous riez comme ça ?

NELSON ET MOI (*sourires marqués*). – Nooon, rien…

JENNY. – Ça y est, ça recommence… J'ai dit quoi ? La pouf, c'est ça ? Et on dit quoi ? Le pouf ? Ce que ça peut être pénible, le français…

LES DEUX IDIOTS. – Non, continue de dire la pouf, c'est marrant…

Puis il a fallu expliquer à Marion que ces confusions écrivent la scène très habituelle et très familiale d'une plaisanterie ordinaire chez nous, qui consiste à laisser Jenny s'enferrer dans les pièges de l'accord en genre, les difficultés de l'article, le ou la, en somme le sexe des mots en français. Américaine, Jenny parle un français parfait, soigné et très sûr. Restent ces incertitudes amusantes, quand elle est heureuse de chauffer la grande maison avec cette grosse poêle qu'on y a installée, quand, à table, on laisse traîner

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 231 03/11/10 16:02

son manche dans la sauce ou quand elle note avec regret qu'on rencontre trop souvent de ces jeunes filles avec une voile jusque sur les yeux (*sourires des deux idiots*).

Premiers émois de Pasternak

Chiasme 2

«Je ne m'arrêterai pas aux amazones du Dahomey qu'on pouvait voir au jardin zoologique au printemps 1901, ni sur la façon dont la première notion de la femme resta liée à une impression de nudité alignée, de souffrance concentrée, de parade tropicale au son des tam-tam ; ni comment je suis devenu prématurément prisonnier des formes, y ayant découvert trop tôt les formes des prisonnières» (**Chiasme 1** à l'article **Pipi et caca**).

Boris Pasternak, *Sauf-conduit*, p. 13.

Prout

Rhyme

Beans beans,
the musical fruit.
The more you eat,
the more you prout

Chantonné par Jenny,
dès que l'occasion domestique se présente.
Bean est un haricot.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 232 03/11/10 16:02

Proverbes

La parodie : creuser ce qui est creux

Paix de parricide irrite le magistrat.

Henri Michaux.

Comment rira celui qui mourra le dernier ?

Jacques Sternberg.

Il faut battre sa mère pendant qu'elle est jeune.
et
Qui couche avec le pape doit avoir de grands pieds.

Paul Eluard et Benjamin Péret.

Pierre qui roule ménage sa monture

Pierre Étaix.

On voit que le notoire se prête comme toujours à la parodie ; si l'on juge de la notoriété d'une idée à son enchâssement dans un proverbe, il est juste que ledit proverbe soit l'objet d'attaques irrévérencieuses, au nom de la bataille toujours recommencée contre les idées reçues. Le proverbe vieillit la langue ; pour remédier à ce naufrage, François Caradec invente à propos le « proverbe lifté » (« 105 proverbes liftés », *Bibliothèque oulipienne*, n° 60, 1993). Le détournement de proverbe vise alors directement la sagesse des nations, et le **langage cuit** : les exemples qui précèdent forment ainsi de très nécessaires perverbes. Le peintre Mistigris, d'*Un début dans la vie* de Balzac, a inventé sur ces principes une machine à faire dérailler les niaiseries proverbiales ; il multiplie les attentats : « on a vu des rois épousseter des bergères » (qui

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 233 03/11/10 16:02

prend l'allure d'un **à-peu-près**©) ou «pas d'argent, pas de suif» et mon préféré : «l'ennui naquit un jour de l'Université».

Bazile, le méchant du *Mariage de Figaro*, tente de récupérer à son profit ce genre d'amusement : «BAZILE. – […] la fille a été souffletée ; elle n'étudie pas avec vous : Chérubin ! Chérubin ! Vous lui causerez des chagrins ! Tant va la cruche à l'eau !… FIGARO. – Ah voilà notre imbécile avec ses vieux proverbes ! Eh bien, pédant, que dit la sagesse des nations ? Tant va la cruche à l'eau, qu'à la fin… BAZILE. – Elle s'emplit.»

Un proverbe détourné et perverti est bien un perverbe. Modèle de perverbe, par John Kadesch, père de Jenny, dans un très sombre : «*I'll jump of that bridge when I'll get to it*», mis pour «*I'll cross that bridge…*»

Province

Verlaine, Stendhal, leurs conseils et leur prévention

Tenez-vous les pieds chauds et baisez, malgré les femmes laides et la province débandative.

Verlaine, *Correspondance.*

Le mariage et surtout la province vieillissent étonnamment un homme : l'esprit devient paresseux, et un mouvement du cerveau à force d'être rare devient pénible et bientôt impossible.

Stendhal, *Souvenirs d'égotisme.*

Qu'il s'agisse des portes à coulisses, des petites armoires ou de tout autre chose, on peut dire que ce que l'on voit en province manque d'élégance.

Sei Shonagon, *Notes de chevet.*

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 234 03/11/10 16:02

Prudhomme (Monsieur)

Satirette

Monsieur Prudhomme est un type, celui du bourgeois que son assise sociale et politique autorise à une sûreté de jugement qu'il manifeste par des sentences, ou des proverbes, des formes fixes en tout cas. Ce type a été établi en 1852 par Henri Monier, dessinateur et caricaturiste, dans *Grandeur et Décadence de Monsieur Joseph Prudhomme*, un vaudeville monté à l'Odéon.

Prudhomme a raison, de fait, l'Histoire le lui prouve tous les jours : il est ce qu'il est et pense ce qu'il pense. En somme, il gouverne. Il se suffit à lui-même et ne cherche donc pas plus loin : il exprime ses certitudes de manière certifiée (recours au proverbe et à la métaphore) non moins que certifiante (un ton de gravité ampoulée). Ainsi, il enfile les perles : « Ce sabre est le plus beau jour de ma vie », ou encore : « Le char de l'État navigue sur un volcan ». Et le fameux : « C'est mon opinion, et je la partage. »

Dès son premier poème publié (1863, dans la *Revue du progrès moral, littéraire, scientifique et artistique*. Le poème est sous-titré : « Satirette »), Verlaine illustre le portrait du bonhomme, témoignant que le type est solide, promis à une longue descendance caricaturale :

Il est grave : il est maire et père de famille
Son faux-col engloutit son oreille. Ses yeux
Dans un rêve sans fin flottent, insoucieux,
Et le printemps en fleurs sur ces pantoufles brille.
[…]
Il est juste-milieu, botaniste et pansu.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 235 03/11/10 16:02

Quant aux faiseurs de vers, ces vauriens, ces maroufles,
Ces fainéants barbus, mal peignés, il les a
Plus en horreur de son éternel coryza,
Et le printemps en fleurs brille sur ces pantoufles.

Repris par Balzac, dans *La Vieille Fille* : « Je présente mes *devoares* au chevalier de Valois, ajouta-t-il en saluant le gentilhomme avec l'emphase attribuée par Henri Monnier à Joseph Prud'homme, l'admirable type de la classe à laquelle appartenait le conservateur des hypothèques. »

Parfois encore, Monsieur Prudhomme est un petit chien. C'est Milou ébahi, dans *Tintin chez les Soviet* : « Ô douceur de vivre, cet os est le plus beau jour de ma vie. » Parfois, ce sont les Dupondt : « C'est mon opinion… »

Mais plus sûrement, Monsieur Prudhomme est Premier ministre. Il prononce alors son discours de politique générale devant l'Assemblée nationale (séance du mercredi 3 juillet 2002) où l'on relève, entre autres cocasseries sans fond : « La demande de France est forte partout dans le monde, mais le monde ne nous attendra pas. » Ou bien : « Dans cette situation, la route est droite, mais la pente est forte. » Ou : « Le projet de Jacques Chirac a été le rempart contre l'extrémisme et le centre de gravité du rassemblement de tous les républicains », ou, plus programmatique, lyrique comme il faut : « … la famille, la famille qui est par essence le lieu de la fraternité et le creuset de la société ». C'en est trop, notre Premier ministre est maintenant démasqué, un député s'écrit en séance : « C'est Joseph Prudhomme ! »

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 236 03/11/10 16:02

Psychanalyse 1

Le roi des cons 1

Audiard, dans la bouche de Bernard Blier, dans *Le cave se rebiffe* de Gilles Grangier (1961) : « Monsieur Éric, avec ses costards tissés en Écosse à Roubaix, ses boutons de manchettes en simili et ses pompes à l'italienne fabriquées à Grenoble, et ben c'est rien moins qu'un demi-sel. Et là je parle juste question présentation, passque si je voulais me lancer dans la psychanalyse, j'ajouterais que c'est le roi des cons. »

Dans lequel Maurice Biraud est un cave finalement très futé et compétent, le populaire en remontrant à une bande d'ahuris qui se croient arrivés. En quoi on reconnaît le lamentable ressort comique de tous les « Dîners de cons » (Frédérique ☺) à venir.

Psychanalyse 2

Les clowns

C'est, paraît-il, l'histoire drôle que préférait Billy Wilder :

« Un type va voir un analyste… je suis désespéré, je suis triste. Ça va mal finir, docteur. Que faire ?

– C'est difficile… Vous pourriez aller voir un spectacle, par exemple, un spectacle de clown. Ça peut marcher… Allez donc voir un spectacle du clown Grock, c'est formidable. C'est le plus grand numéro de clown du monde, c'est formidable.

– Oui, d'accord, docteur, mais ça va mal finir, je suis désespéré, je suis Grock, je suis triste. »

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 237 03/11/10 16:02



Qu'elle heure est-il ?

Neuf heures vingt-neuf. Alzheimer 1

Mardi 12 septembre 2006, très légèrement en avance chez Wajcman, ce qui nécessite un léger détour temporisateur avant la séance : direction l'autre trottoir, rue Geoffroy-Saint-Hilaire (Paris V^e^). Il y a là un terre-plein, un carré de verdure, une horloge. En face, un immeuble de quatre étages, tout en longueur, en retrait de la rue. Je traîne par là, et, si j'ai le temps, j'achèterai une pomme, au primeur du coin de la rue. Vaguement tendu, très préoccupé d'horaire, visant la demi-heure pile. Il est donc 9 h 25-26 ; je prévois de m'engager dans la rue Poliveau toute proche autour de 28. Comme je n'ai pas de montre, je me règle à l'horloge de mon téléphone portable ; c'est tout ce qui me préoccupe à ce moment, les quelques minutes qui restent, ne pas être en retard (j'ai déjà vérifié à deux ou trois reprises que je disposais bien des deux billets de 20 euros nécessaires au règlement de mes comptes). J'éteins mon téléphone portable et je marche vers le garage, qui précède ma pomme, l'immeuble se termine là. J'entends alors : « Monsieur, monsieur ! » Le second « monsieur » est

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 238 03/11/10 16:02

prononcé si haut que je comprends que c'est à moi qu'on s'adresse et puis je suis seul dans la rue, ça ne peut qu'être que pour moi. Encore une fois : « Monsieur, monsieur ! » *(forte)*. Je finis par lever la tête : ça vient du quatrième étage. Une femme d'une soixantaine d'année, dont je ne peux voir que la tête me crie encore « Monsieur, monsieur ! » en levant un doigt (*geste d'écolier*) ; elle est très penchée au-dessus de la rambarde de son balcon. Je m'arrête. Elle répète « Monsieur, monsieur ! » mais moins fort, puisque je me suis arrêté. Et : « Quel jour sommes-nous, monsieur ?

– Euh (*sans sourire, hésitant*).

D'une part, je veux être sûr, la réponse semble importante à ses yeux, sinon, pourquoi prendrait-elle le risque de ces cris dans la rue, alors qu'elle a l'air bien mis, à l'aise, bon quartier bon français (ne dit elle pas : « sommes-nous » ?). J'hésite aussi parce qu'elle semble dingue, tout de même, et qu'elle aura oublié ma réponse dans la minute qui va venir. Je ne veux pas d'ennui ; je suis pressé.

– Euh. Mardi. Mardi… et il est neuf heures vingt-neuf.

– Ah, merci, monsieur. Neuf heures vingt-neuf, merci.

Le tout, sans consulter ma montre ni rien qui me donne l'heure.

Très agité en arrivant chez GW par ces histoires de cinoques, d'hésitations et de temps serré, conséquemment : léger retard.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 239 03/11/10 16:02



Raccourci

La rue Watt

Lundi 14 octobre 2002, à Ivry où nous habitions alors. Nelson et Jenny ont préparé un film, qu'ils regardent ensemble. C'est *Le Doulos*, de Melville. Je suis occupé ailleurs, puis m'apprête à sortir et traverse le salon pour prendre mon grand manteau bleu. Ne pas les déranger mais :
Les deux (*se mettent à crier ensemble*). – Claude / papa papa / claude / regarde, la rue Watt, la rue Watt, c'est la rue Watt, dans le film, la rue Watt.
Je sors, souriant et me dirige vers
la rue Watt, ma chère rue Watt, à deux pas
et pousse vers la rue Jenner, où a été tourné le film mais

plus trace des studios.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 240 03/11/10 16:02

Radicaux

De la nécrose (en passant par la fibrose)
jusqu'à la nécrologie

Conversation du 25 janvier 2008, à l'hôpital de Taverny. Ce court dialogue précède la mort de mon père de quelques semaines.

MON PÈRE. – Tu sais ce que j'ai ?
MOI. – Oui… une fibrose…
MON PÈRE. – Et tu as cherché dans le dictionnaire les synonymes de fibrose ?
MOI. – Non, mais je sens que tu vas m'expliquer.
MON PÈRE. – Un des synonymes, c'est nécrose (*un temps*). Et tu reconnais pas quelque chose dans nécrose ?
MOI. – Hmmmm.
MON PÈRE (*un temps, plus long*). – Toi qui aimes bien les mots, tu reconnais pas nécro, nécro… nécrologie, par exemple ? Ça te dit rien ?
MOI (*fort soupir de tristesse*). – Hmmmm…

Recommandation

Glacial

Aux mamans les ayant frigorifiés, on recommande de ne pas recongeler leurs enfants après que les enquêteurs les auront sortis du compartiment idoine où elles les avaient mis en sécurité. En matière d'éducation aussi, il convient de ne jamais interrompre la chaîne du froid.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 241 03/11/10 16:02

Remonter la rue des Reculettes

Une promenade intrigante

Journal, 27 novembre 2001. Bien travaillé à mes promenades. Mais épuise les batteries de la machine portable. Bon, pas grave. Veux prendre un bain. Mais coupure d'eau. Très gênant, je suis sale, et je sens mauvais, transpirant, travail très au chaud, macération. Râle et proteste, décidément fourbu par les travaux dans l'immeuble et décide de sortir, avancer la promenade du jour. Ivry-Place d'Italie, descends la rue des Reculettes et prise de notes à tout hasard. Reculettes engageantes dont le nom mérite d'être gardé en réserve, quand l'effet se recule : très étrange système de numérotation, côté pair, sur un mur de meulière où, tous les vingt mètres, pendant 100-150 mètres, les numéros sont indiqués sans qu'ils correspondent à rien, pas de maison, pas de passage, rien que le mur. N° 2,4,6,8, bien alignés, à bonne hauteur. Rien pendant cinquante mètres, et on ne reprend qu'à l'immeuble suivant, le numéro 14. N'importe quoi, absurdité et fouillis historique. Au retour, rien dans le dictionnaire pour reculette, peut-être dernier abri pour le guetteur, quelque chose comme une échauguette, mais rien, sûrement un terme technique. Architecture, saisir l'occasion pour appeler Henry. J'écrirai au 2, rue des Reculettes[1]. Pensé aussi que la rue des Reculettes est une rue qu'on remonte, c'est plus agréable.

1. Le courrier n'est jamais revenu, bien que l'adresse soit existante. Mystère. Je n'ai pas persisté dans cette correspondance.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 242 03/11/10 16:02

Regarde de tous tes yeux, regarde

OuLiPo 1

« L'OuLiPo ne communique pas, n'exprime pas, ne transmet pas, n'opine pas, ne message pas, n'intime pas, ne blâme pas. Il défait et démonte, mais ne s'affiche pas comme une œuvre de l'esprit qui toujours (illisible dans mes notes. Vérif.) nie. Il regarde de tous ses yeux le langage, démonte les structures, décale les angles et les reliefs. Ce faisant, il célèbre la force et la puissance d'un langage qui se laisse si bien malmener. Apparemment, il désordonne. » (Claude Burgelin, préface à Marcel Benabou, Jacques Jouet, Harry Matthews, Jacques Roubaud, *Un art simple et tout d'exécution*).

« Regarde de tous ses yeux » constitue ici une allusion littéraire de degré deux. On trouve en effet dans *Michel Strogoff*, de Jules Verne, à la scène effrayante où Strogoff est rendu aveugle par un tatare au sabre rougi au feu, on trouve ce : « Regarde de tous tes yeux, regarde. » C'est aussi une allusion à *La Vie, mode d'emploi*, de Georges Perec (de l'OuLiPo) qui avait fait de notre injonction torturante l'épigraphe de son roman, indiquant de façon vive et elliptique ce qu'était son art poétique[1]. Le texte de Claude Burgelin, programmatique, se renforce de cette allusion qui l'ouvre au roman, à la fiction, à Jules Verne, à l'aventure et à l'invention. Il rappelle aussi qu'au prix de quelque ruse le poète-et-romancier, s'il est mis à la torture par un monde-tatare cruel et aveuglant,

1. Mauvaise manière à Céline (encore une – **Perec 2** ☺) qui termine ainsi le préambule du *Voyage* : « Et puis d'abord, tout le monde peut en faire autant. Il suffit de fermer les yeux. » Mais non, Ferdinand, il ne suffit pas… tu comprends rien, Ferdinand, regarde, Ferdinand, de tous tes yeux regarde…

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 243 03/11/10 16:02

a comme ressource principale le langage, qu'il regarde de tous ses yeux, condition pour n'être jamais aveugle. À la fin de tout ça, on apprendra qu'il avait fallu mentir, et pleurer.

C'est aussi un souvenir précieux : *Michel Strogoff* est le seul livre qui m'a jamais été lu, et au coin du feu encore (et les tisons qui menaçaient !…)! (« Bibliothèque verte », par ma grand-mère, la scène était à Chabeuil. Le livre est toujours dans la bibliothèque familiale.)

Renversements, commutations

Antimétabole 2

Pour commenter l'opinion, on opère parfois une forme de renversement radical où les termes d'un raisonnement sont strictement inversés : la *Misère de la philosophie* de Marx, ratatine ainsi la *Philosophie de la misère* de Proudhon. Dans un premier temps, il semble qu'on gagne à bouleverser les truismes de l'opinion en train de se faire ; la vérité apparaît mieux éclairée. Ou moins bien, ou éclairée de travers, ou obscurcie ; finalement on ne sait plus. S'agit alors de savoir
si les enfants de nos maîtres seront
les maîtres de nos enfants et

si nous laisserons un monde défait à nos enfants
ou
des enfants défaits au monde et

si ces lascars sont antisémites parce qu'ils sont anti-israéliens
ou
s'ils sont anti-israéliens parce qu'ils sont antisémites et

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 244 03/11/10 16:02

si c'est l'Europe qui a fait la paix
ou
si c'est la paix qui a fait l'Europe et

si le renoncement à la mise en scène
est une
mise en scène du renoncement[1] et

si *Le Docteur Jivago* n'est pas écrit pour rendre son histoire
au peuple russe
mais
pour rendre le peuple russe à l'histoire



19. Renversements au Père-Lachaise.
Photo de Claude Meunier.

1. À la radio, 9 juillet 2010. S'est ensuivi un silence profond, coupé d'un « ah… ah oui » bouquetant, puis libérant un torrent de stupidités virtuoses (voix de basse).

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 245 03/11/10 16:02

Laisser cette liste ouverte, pour vérifier l'intuition que ces renversements aboutissent tous plus ou moins à des vérités assommantes et, on ne sait trop comment, réactionnaires. Même effet d'immobilisation en tout cas que la **tautologie**.

Repentance

Armand Robin 2

Tout le monde s'excuse de tout, et les institutions, les pays même, se repentent, veulent corriger leurs mauvaises actions et faire passer un passé qui passe mal. Je n'y connais pas grand-chose dans ces matières de mémoire et de politique, d'Histoire, où j'aperçois tout de même démagogie perverse et manipulation grossière, mais je profite de cet état nouveau des rapports entre les puissants et leur passé pour demander solennellement à la police parisienne de s'excuser pour la mort ignominieuse d'Armand Robin. Notre poète épuisé par le malheur, éreinté par une vie de mouise et de solitude, est mort à l'infirmerie spéciale du dépôt (hôpital Saint-Anne) le 29 mars 1961 sans que l'on ait jamais su ce qui s'y était vraiment passé, pas plus que la nuit précédente au commissariat des Invalides. Anar picoleur et vitupérant (ce qu'il passe à Elsa Triolet !), provocateur mal en point, traducteur frénétique, communiste fidèle en même temps qu'anti-stalinien féroce, poète prolétaire, Armand Robin exige la vérité ; ce pays ne se construira pas, les poètes et les petits enfants ne trouveront pas le sommeil, nous ne regarderons pas nos agents avec la bonhomie d'avant, tant que la France, par sa police, n'aura pas fait sa contrition.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 246 03/11/10 16:02

À genoux, brigadiers et commissaires, à genoux et demandez pardon pour la mort d'Armand Robin !

Répétition, hasard, promenades,

…et je t'enculeuuuh… Cinoque 4

21 janvier 2009, temps froid, pluie glaciale. En route pour Wajcman, je remonte vers Censier, (annexe, dans le bas de la rue de la Clef, Paris V^e^). Casquette étanche, manteau de pluie, col relevé, je sais que je n'ai pas les pieds au sec pour très longtemps encore ; je ne traîne pas. Il est 18 h 15. À deux cents mètres, sur le même trottoir, des cris, ça gueule. J'hésite, mais ne dévie pas (pluie, etc.) et quand je le croise, un type, cheveux en brosse, sac à dos, cinquante ans, jean, blouson, chaussures de sport, hurle à la cantonade : « Je suis de la race celtique, et je t'enculeuhhh, sale puuute [*bis*]. » Je note mentalement la situation, pas de calepin, c'est pas le moment ; je file.

Après Wajcman, en route vers le théâtre de la Bastille, pour retirer ma place (Brecht de jeunesse, très bien finalement, musical, enlevé). Très en avance, j'y vais à pied, fort trajet, toujours aussi froid, mais moins de pluie : pont d'Austerlitz, Daumesnil (bas de la rue, arcades), Faidherbe, Roquette et enfin théâtre (19 h 45). Je prends mon ticket et ressort pour dîner vite fait, avant la pièce. Rue de la Roquette (Paris XIe), ça gueule, ça crie ; je ne change pas de trottoir (pressé de dîner, etc.) et ça gueule encore : c'est la race celtique de tout à l'heure, le même cinoque, le Celte blousonné de Censier, l'enculeuuur aux cheveux courts. Même voix forte et assurée, mais variante : « Et moi je suis du signe du Verseau, et je t'enculeuuhhhh, sale puuuute [*bis*]. »

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 247 03/11/10 16:02

Respirer

Pinget et Michaux, *a minima*

Décidé contre toute attente de continuer à respirer. Tricherie ? Question pas de son ressort. Ou si oui, abandonnée.

Avec cette plume donc il poursuit l'inventaire de ce qui ne lui reste plus à dire.

Robert Pinget, *Du nerf*.

Ne faites pas le fier, respirer, c'est déjà être consentant. D'autres concessions suivront, toutes emmanchées l'une dans l'autre

Henri Michaux, *Face aux verrous*.

Rhum

Mort des clowns

Dans *Les Clowns* (1970), Fellini enquête sur leur disparition : « Les grandes villes ne se doutent pas qu'elles sont habitées par ces fantômes. » C'est un film intermédiaire (comme *Huit et demi*) où Fellini se met en scène, inquiet pour son art : mort des clowns donc, mais aussi invention d'une excellente entrée, pour le spectacle final : l'enterrement de l'Auguste. On voit Fellini à l'ORTF, visionnant une mauvaise bobine où apparaît le clown Rhum, où l'on apprend ce que l'histoire du cirque lui doit : sobriété et gravité.

Rhum fascinait Tati, avec qui il a tourné deux courts métrages : *On demande une brute* (1934) et *Gai Dimanche* (1935). Les débuts de Tati au music-hall avaient été très clownesques, marqués par un comique gesticulatoire et sportif où il profitait d'une jeunesse très Racing pour en

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 248 03/11/10 16:02

présenter les ridicules mimés. Rhum lui permet de sortir de son sujet : d'un comique d'observation et de caricature, Tati passe à un burlesque universel.

Rime en ouille

Exégèse

Mon père racontait très volontiers cette histoire :

LA MAÎTRESSE D'ÉCOLE. – À la pêche aux écrevisses
à la pêche aux écrevisses,
j'avais de l'eau jusqu'aux cuisses
TOTO. – J'ai compris, maîtresse, j'ai compris :
à la pêche à la grenouille
à la pêche à la grenouille,
j'avais de l'eau jusqu'aux…
genoux
LA MAÎTRESSE. – C'est bien Toto, c'est très bien.

Je me souviens qu'à la fin de l'historiette, chaque fois, mon père me fixait du regard en souriant ; je me dis maintenant qu'il guettait sur mon visage le signe que j'avais bien compris ce qu'il y avait mis : non, ce n'est pas une simple histoire de couilles rimantes et de gros mots, de censure, c'est bien plus compliqué que ça, fiston, c'est une affaire de pêcheur : en effet, à la pêche à la grenouille, on a de l'eau jusqu'aux genoux, et voilà tout, pas à sortir de là, c'est un état de fait des gamins de la campagne, supérieur à l'ordre des mots (à quoi tu te ranges trop facilement, mon fils) et à leur arrangement. D'où l'appréciation, vois-tu, de la maîtresse.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 249 03/11/10 16:02

Rire de Queneau

Des Basques intrigants et un Écossais en jupe

Queneau m'avait parlé d'un western au cours duquel on assistait à une lutte sans merci entre des Indiens et des Basques. La présence des Basques l'avait beaucoup intrigué et l'avait fait rire. J'ai fini par découvrir quel était ce film : *Caravane vers le soleil*. Le résumé indique bien : Les Indiens contre les Basques. J'aimerais revoir ce film en souvenir de Queneau dans un cinéma que l'on aurait oublié de détruire, au fond d'un quartier perdu. Le rire de Queneau. Moitié geyser, moitié crécelle. Mais je ne suis pas doué pour les métaphores[1]. C'était tout simplement le rire de Queneau.

Patrick Modiano, *Un pedigree*, p. 112.

Raymond Queneau ne sourit pas. Il reste assis derrière ses lunettes.

Il me raconte un souvenir d'enfance : « Ça m'a beaucoup intéressé d'apprendre qu'Alphonse Allais avait collaboré à des revues de fin d'années avec Albert René. Dans mon enfance, au Havre, nous allions une fois par an au théâtre voir la revue d'Albert René. Je me souviens très bien d'une scène. Il y avait une dame et un Écossais. Je ne sais pas ce qu'ils disaient, mais la dame et l'Écossais finissaient par sortir ensemble dans les coulisses. Au bout d'un moment, ils revenaient, mais c'était l'Écossais qui portait la jupe de la dame, et la dame celle de l'Écossais. Cela m'avait beaucoup

1. Et, en effet, voir litote. Pour le reste l'affectueuse notation de Modiano enliste très justement ce qui nous manque le plus : les westerns de premier degré, les Basques d'opérette et le rire de Queneau. *Caravane vers le soleil* (*Thunder in the sun*, sortie en France en 1959) est introuvable, invisible.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 250 03/11/10 16:02

troublé. Depuis ce jour-là, mes parents ne m'ont plus mené au théâtre [il pouffe]. Pt'être [qu'il dit], pt'être que j'avais posé des questions ?»
Il rit, il pouffe, il rit encore, il emplit de son rire le placard de la rue Sébastien-Bottin, au premier étage […] où Queneau rit.

François Caradec, *Souvenirs d'enfance*,
in *Temps mêlés*, documents Queneau,
150+1, printemps 1978.

Rossini

La burletta

24 janvier 2007. Rossini au Châtelet, *La pietra del paragone*. Joie de vivre et légèreté, c'est mon troisième Rossini de jeunesse : toujours le même effet de liberté et de grâce. Dispositif scénique amusant, beaucoup de vidéo : des maquettes sont amenées sur scène, et filmées, on incruste alors les chanteurs, filmés en gros plan par ailleurs sur de très grands écrans suspendus. Effet de télénovellas, et de bandes dessinées, impec. Hésitations des amoureux : faut-il aimer dans ce monde-là, se laisser aller à l'amour alors qu'on connaît la suite, et les embûches et les complots de l'argent et de l'arrivisme. On hésite, et c'est normal, on met alors des stratagèmes au point, pour aider la raison à décider : les burlettas que j'aime beaucoup. Ce sont de petites pièces musicales qui emportent le morceau : il semble que l'amoureuse se décide parce que l'amoureux chante bien, littéralement un charme musical. Pendant ce temps, le livret présente une farce, une mystification, un tour.

Une cinoque, pas loin de moi, au deuxième balcon, place B17 ; je la vois bien, très profil vue arrière. Une toquée

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 251 03/11/10 16:02

sublime. Grande femme aux cheveux gris et courts, imper chic demi-froissé, au col de fourrure, jeté sur les épaules. C'est l'entracte, tout le monde est sorti, on reste tous les deux seuls. Un gros livre broché sur les genoux, elle froisse bruyamment un papier de bonbon. Je n'ai pas remarqué tout de suite qu'elle parle seule, à petits gestes contenus, elle parle de Rossini (c'est comme ça, avec Rossini…), elle désigne la scène, explique quelque chose. Un cabas rouge est posé à côté d'elle, marqué « Honny soit qui maly pense », orchestre ou musée Maly, snobisme. Elle parle peu, comme si elle laissait la place à son interlocuteur. Mais, dès que les premiers spectateurs reviennent, elle s'arrête, silence. Elle ne parlera plus. Je continue mon observation : elle a soixante-dix ans, maigre, profil aigu, visage allongé, bijoux nombreux et fins, chaussures de daim rouge sombre, à minces revers, bas noirs, jupe de lainage bleu nuit. Son livre est un livre de mémoire ; je me suis déplacé derrière elle pour en voir le titre, rien à faire, pas grand-chose d'autre que le haut de page : Mémoires. On va reprendre, elle ne dérapera plus, elle se reprend même tout à fait : remonte son manteau, et le resserre autour d'elle, change de lunettes, un léger geste pour se recoiffer.

Cette cinoque ajoute à mon plaisir ; je passe une excellente soirée ; je peux me croire à la Scala (« À force d'être heureux à la Scala, je finis par devenir une espèce de connaisseur », Stendhal et la belle devise des amateurs d'art).

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 252 03/11/10 16:02

Rouilles encagées

Ainsi soit pine

En 1954, Eric Losfeld publie *Les Rouilles encagées*, roman de Benjamin Péret ☙, illustré par Yves Tanguy, premier roman érotique rédigé sur le mode de l'écriture automatique. Le livre devait paraître en 1928, sous son titre d'avant-contrepet, mais la censure au front de bœuf, bien sûr, l'avait fait saisir chez l'imprimeur. À la fin, les rouilles encagées n'ont plus trompé personne, la contrepèterie agissant alors comme une esquive juridique quant il s'agit de changer de titre. Reste qu'on y trouve une parodie rageuse, par démarquage et substitution lubrique d'une prière catholique connue : « Notre pine qui êtes au con / Que votre cul soit défoncé / Que votre foutre coule / Que vos couilles se vident / Dans les bouches et autres lieux / Donnez-nous notre pompier quotidien […] / […]. Ainsi soit pine. » **Nada ☙.**

Rue de Verneuil

Alzheimer 2

29 octobre 2009, vers 5 heures, beau temps doux. Je passe par la rue de Verneuil (Paris VIe). Devant le 21, agrippée à la poignée de la grande porte, une vieille dame à chapeau, veste de velours marron passé, lunettes épaisses, cheveux blancs taillés à la serpe, une canne. Elle a l'air égaré ; elle me demande :

– La rue de Verneuil, c'est celle-ci ?
– Oui, c'est là ; vous y êtes.
– Ah… mais alors, celle-ci, là, c'est…
– La rue de Verneuil… (*je m'éloigne*)

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 253 03/11/10 16:02

– Ah… et…
– …
– Merci…

Ruiner papa

Les biscuits à la scammorée. Allais 2

Alphonse Allais offrait des biscuits à la scammorée aux meilleurs clients de son père, pharmacien.

La scammorrée est un purgatif puissant.



Saint Paul

Rhétorique de conviction et réticence par le rire

Saint Paul s'en vient convertir les Grecs, c'est la scène évangélique fameuse de saint Paul et de l'aréopage. Pendant son chemin, notre saint se demande de quoi leur parler, à ces Grecs d'esprit fort ; il arrive à Athènes ; on réunit les habitants et saint Paul commence son discours de conviction. Nos Grecs sont plutôt bien disposés, habitués à tous les sophismes de retape, à toutes les chicanes argumentaires, à toutes les histoires, parce que, voyez-vous, on en a vu d'autres ; ils veulent bien discuter de « leur adoration des dieux inconnus ». Et Paul en vient au récit de la résurrection des corps. Les Grecs se lèvent alors et éclatent de rire, ça ne passe pas, rien à faire : « Bon allez, ça va, tu nous parleras de ça une autre fois… »

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 255 03/11/10 16:02

Salauds de pauvres

Assommons-les

Dans *Assommons les pauvres*, poème en prose marqué d'impeccable humour noir, Baudelaire @ expose vivement sa méthode politique et sociale : rudoyer les pauvres, les brutaliser pour qu'ils sortent plus dignement de leur état de misère. En théorie, ça se tient, et le poème déroule la preuve, par le horion, l'injure et les coups, qu'en malmenant les plus faibles on en obtient un digne sursaut. Mais, en pratique, on constate bien que c'est improductif et par ailleurs moralement répréhensible. Entre-temps, on a bien ri, dans un poème satirique tendu par la cruauté, un poème qui doit beaucoup à Swift, moquant les traités bien intentionnés et les ouvrages savants qui voulaient benoîtement mettre fin à la pauvreté et travaillaient au bonheur de tous.

On voit que l'humour noir ignore la compassion et passe outre : pas de pitié, on peut bien rire de la disgrâce, comme de la faiblesse, de l'infirmité, qu'elle soit physique, morale ou sociale, et qui va nous en empêcher ? L'humour se teinte de toutes les manières, puisqu'il considère le monde tel qu'il est, et pourquoi pas de noir ? Toujours à propos des pauvres, Baudelaire tolère mal qu'on (un vitrier) puisse se promener dans les quartiers de misère sans des vitres de couleur pour que les déshérités voient au moins la vie en beau ; il brise les carreaux du *Mauvais Vitrier*, dans une scène de rire nerveux. Ailleurs il étudie drôlement l'usage de la fausse monnaie dans les affaires de mendicité : « J'aurai trouvé curieux, singulier, qu'il s'amusât à compromettre les pauvres. » Mais l'impardonnable était que le faux-monnayeur avait voulu

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 256 03/11/10 16:02

faire des économies : les pauvres ne sont pas les plus ridicules, pas les seuls blâmables.

Plus tard, Marcel Aymé tempère le jugement et apporte des nuances à l'étude du thème : dans *La Traversée de Paris*, nouvelle grinçante, portrait de la France du marché noir, le peintre Grangil assaisonne les patrons du café Belote qui exploitent une jeune servante juive : « Salauds de pauvres. » Faut dire que les tenanciers, l'Alfred et la Lucienne, sont gratinés, veules, voleurs, collabos, commerçants très petits et prêts à tout, conformes à leur type. Sorti du bistrot avec son comparse Martin, ce dernier le reprend très à propos : « Et salauds de pauvres, ça veut dire quoi ?… » Dans le film tiré de la nouvelle, la correction de Martin est rendue plus juste encore par la personnalité de Bourvil, qui fait un Martin très fin après tout, qui s'oppose à l'aristocratisme résistant de Grangil (joué par Gabin) : salauds de pauvres, en effet, ça ne veut pas dire grand-chose, il y manque l'étude des raisons, des causes, des situations. Dans cette traversée de l'esprit français, on trouve également celle-là, absurdité maréchaliste : au Café de la Marine, où Grangil se lave les mains (le luxe scandaleux du savon, dans le Paris rationné de 1942), il y a un Dédé coléreux qui ose ce slogan en forme de paradoxe : « Eh ben moi, je me lave pas, madame, et si personne se lavait, la France elle serait plus propre. »

Sarcasme

Morsure

Après le suicide de Gilles Deleuze (4 novembre 1995, défenestration), Jean Pierre Faye, ami et philosophe, témoigne :

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 257 03/11/10 16:02

« Mais la dernière fois, il m'interrompt : "J'étouffe, je te rappellerai." Il ne va pas rappeler […] Je me promettais pourtant de lui faire connaître, durant une brève minute, un jeune théoricien du langage et philosophe chinois, Roger Wei Aoyu. Il aurait eu pour lui sans doute au moins un mot inoubliablement sarcastique. Mais sarcasme même trouve sa limite, ce mot qui vient "mordre la chair"-*sarkasein*, qui mord sur *sarx*, la chair. Quoi qu'on[1] ait dit de ce mot-là, il n'est pas chez Deleuze, signe de barbarie.

Mais la limite, c'est le philosophe qui étouffe, dans la chair intérieure. "Je n'ai plus de poumons", dit-il avec son rire de fond de gorge.

Même s'il lui reste assez d'air pour en rire, vient pour lui le moment, terrible, où le philosophe ironique ne respire plus, et veut rejoindre l'air. Plongeant, vers la mort, du haut d'une fenêtre.

Nous avons grand mal à supporter cet instant. »

Jean Pierre Faye, *Tombeau de Gilles Deleuze*,
Mille Sources, 2000.
L'article s'intitule : « Philosophe le plus ironique ».

Sardonique

Du Bellay 1

[…]

Mais tu diras que mal je nomme ces Regretz,
Veu que le plus souvent j'use de mots pour rire :

1. Sans doute Péguy, dans *La République* : « On ne fonde, on ne refonde aucune culture sur la dérision et la dérision et le sarcasme et l'injure sont des barbaries. »

Et je dy que la mer ne bruit tousjours son ire,
Et que tousjours Phoebus ne sagette les Grecz.

Si tu rencontres donc icy quelque risee,
Ne baptise pas pourtant de plainte deguisee
Les vers que je soupire au bord Ausonien.

La plainte que je fais, Dilliers, est veritable :
Si je ry, c'est ainsi qu'on se rid à la table,
Car je ry, comme on dit, d'un riz Sardonien[1].

Du Bellay, *Les Regrets*, LXXVII.

1. La Sardonia dont il est question ici est une espèce de renoncule très toxique, *Ranonculus sceleratus*, commune par chez nous dans les fossés et les endroits humides où elle fleurit de mai à septembre. Nombreuses petites fleurs jaunes. Nom vulgaire : grenouillette jaune, ou mort-aux-vaches. La plante fraîche écrasée et appliquée sur la peau est très irritante, son action produit une contraction spasmodique de la bouche et des joues, d'où l'expression (et le « comme on dit » de Du Bellay) rire sardonien, puisque les Romains pensaient que cette plante provenait de Sardaigne.

Le rire sardonique est donc bien amer et méchant mais involontaire, convulsif, intoxiqué. L'influence de sarcasme est nette, le sardonique a pris trop souvent le sens de méchanceté froide.

Un jour, en cinquième, dans la classe de Mme Hageman (lycée Colbert, 1970), nous avons joué au jeu du dictionnaire (les suffrages vont à la définition la plus crédible). Le mot proposé était sardonique ; nous avions tous plus ou moins proposé des définitions tournant autour de la médiocre sardine que nous connaissions bien (cantine). Eh bien nous avons tous perdu ; et bien je peux dire maintenant, chère Mme Hageman, que nous avions tous gagné, ça oui, sardine et sardonique, c'est tout pareil, ça vient du même endroit, suffisait d'un plus gros dico, suffisait d'une recherche un peu patiente (quarante ans…) ; nous n'étions pas si ridicules et suivistes que ça. Je voulais rétablir enfin une manière d'injustice scolaire.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 259 03/11/10 16:02

Scatologie paternelle

Les trois constipés

Quand je me souviens des blagues de mon père, quand je les range par genre, que je trie et essaie de comprendre, j'en trouve trois, très marquées de scatologie. Ce n'était pas ses préférées, repérées comme telles, déclarées (mon père ne disait pas d'une histoire drôle qu'elle est drôle, il disait : « Elle est bonne. » D'un film ou d'un acteur qu'il est grand, ou génial, ou drôle, mais : « Il est bon. » Ce qui était réjouissant (San Antonio surtout et Simenon dans le même mouvement), c'est ce qui était bon. Bourvil est bon. Et, pas au passé, Gabin « est bon », à tout jamais, pas mort. Les chansons aussi « sont bonnes » non), mais elles étaient répétées souvent, ces histoires de pipi-caca.

La bien bonne du curé péteur. Un curé, rouge et rond, en soutane, souriant, aimable, monte dans le bus. Il s'assoit près d'une mimi très jolie, jeune, coquette, il s'assoit, excusez-moi mon enfant, pardon pardon, et lâche un pet considérable. Émoi de la belle enfant, à qui notre curé dit alors : « Ce n'est pas bien grave mon enfant, ma petite, ce n'est pas bien grave, vous direz que c'est moi. »

Celle encore des trois copains qui discutent à l'apéro[1].

Copain 1. – Moi, quand je pète, ça fait un bruit terrible, mais c'est bizarre, ça ne sent rien.

Copain 2. – Ben moi, c'est tout le contraire, quand je pète, ça fait pas de bruit, mais alors, qu'est-ce que ça pue, une vraie infection.

Copain 3. – Ben moi, c'est pas pareil, pas pareil du tout, quand je pète, ça sent rien, et ça fait pas de bruit non plus.

1. Dont une forme brève était : Savez-vous pourquoi les pets sentent mauvais ? Pour que les sourds puissent en profiter.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 260 03/11/10 16:02

COPAINS 1 et 2 (*étonnés*). – Mais à quoi ça sert que tu pètes, alors ?

Celle des deux constipés. Deux constipés sont aux toilettes.

Bruits d'effort.

CONSTIPÉ 1. – Mmmm (*grimace paternelle, convaincante, souriante, mime du constipé*).

CONSTIPÉ 2. – Mmmm (*id.*).

CONSTIPÉ 1 : Rooorrrhhh

CONSTIPÉ 2 : Rooooaaaaahhhh.

Soudain : PLOC !

– Ah, bravo.

– Tu parles, c'est ma montre.

Cette dernière histoire, relevée le 27 juillet 2007 et transcrite dans mon journal à cette date comme suit : Apéro rigolard avec les parents, Gewurtz. Fais promettre à maman qu'elle reprendra son traitement. Jenny m'exhorte à la gronder. Père très caca prout, dans ses blagues et évocations des vieillards qu'il faut changer (à propos de l'oncle René, chez lui, fauteuil et infirmière : à plusieurs reprises : « ça sent pas la savonnette, hein »). Nelson gentil s'occupe du téléphone de sa grand-mère, et Anna lui installe le code que j'ai fourni. Or donc la blague papa est : deux constipés aux toilettes, etc.

Un peu de freudisme, pour expliquer mon vieux père, ça ne mange pas de pain. C'est dans *Symbolisme des excréments et Actions oniriques correspondantes* (in *Résultats, Idées, Problèmes* 1) : « Certains modes de travail psychique, comme le trait d'esprit, s'entendirent encore à rendre accessible pour un court moment cette source de plaisir ensevelie et montrèrent ainsi quelle part importante de l'ancienne appréciation de l'être humain pour ses excréments restait encore maintenue dans l'inconscient. Le reste le plus significatif

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 261 03/11/10 16:02

de cette valorisation antérieure était alors que tout l'intérêt que l'enfant avait eu pour ses excréments se transférait chez l'adulte sur une autre matière, qu'il apprenait à placer presque au-dessus de tout autre chose, l'or. » Et voilà comment, cher Siggy ☺, vous qui avez durablement associé le rire à l'épargne, vous avez deviné à ses blagues constipées où l'on finit douloureusement par chier de l'or, ses blagues où il riait beaucoup, vous avez établi que mon père était avare.

Scrupules de Maigret

et ceux de mon père

Depuis longtemps, je ne voulais plus surprendre mon père, je voulais lui faire plaisir et rentrer dans ses habitudes : je lui offrais toujours le même cadeau, une dizaine de romans de Simenon. C'était pour lui, me semble-t-il, cet hiver de la droite française, la noirceur d'avant-guerre, le désespoir vérifié, ça lui allait bien. À Noël donc : une pile de simenons, pendant de très nombreuses années. Un jour (circa 2000), il ouvre son paquet : « Ah, des livres, tiens, des simenons, ah ça c'est bien. » On voyait bien qu'il était rassuré : pas de surprise, toujours la même chose, savoir à quoi s'attendre… Il jetait un œil sur les titres, souriait, passait de l'un à l'autre et comment tu fais, je les ai pas lus, comment tu fais pour savoir ? Mais il s'attarde sur *Les Scrupules de Maigret*, prend le livre, le considère longuement et l'installe sur la pile qu'il tient sur ses genoux serrés[1]. Il s'embrouille : « Ah ça, c'est

1. …silhouette de mon père : assis, très ténu, genoux serrés… Boutonné jusqu'en haut. Souvent, il lit.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 262 03/11/10 16:02

bien, Claude, ça, c'est bien, ça me fait plaisir… c'est bien choisi… comment tu fais. Tu sais que j'aime ça, moi, j'aime bien ça, les scrupules. Tu me connais bien, comme j'aime ça… les scrupules. »

Scutenaire

Lapidaire

Pansexualisme heureux de Louis Scutenaire, jubilation étonnée : « Je ne vois pas qu'il y ait entre les sexes la différence essentielle que l'on dit. Filles et garçons ont le même plaisir à caresser rêveusement une bouteille, à introduire un doigt dans le goulot » (*Mes inscriptions*, III).

Stendhalisme vigoureux de Louis Scutenaire : « Hommage à Stendhal. À l'âge de quatre ans, j'ai eu des sensations érotiques très prononcées. De neuf à trente-huit ans – en exceptant quelques "trous" –, je n'ai pas cessé de b. nd.r. Pourvu que ça dure » (*Mes inscriptions*, I).

Calembourdisme débile de Louis Scutenaire : « L'Autriche, l'homme aussi » ou « J'ai plus de souvenir que si j'avais Turin » ou « Tous ces jeunes poètes enfourchent Bécasse » (*Mes inscriptions*, I).

Anticléricalisme violent et salutaire de Louis Scutenaire : « Croire en Dieu équivaut à se tuer. La foi n'est qu'un mode de suicide » ou « Le christianisme cadenasseur de vulves » ou « La religion est une fatigante solution de paresse ».

On aura reconnu un surréaliste, l'esprit de sérieux en moins. Poète lapidaire (jets de pierre, fronde, ricochets et épitaphes), magistral, donc.

Sens de l'à-propos de Louis Scutenaire : il meurt le 15 août

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 263 03/11/10 16:02

1987 alors qu'il regarde à la télévision un film sur son grand ami Magritte.

Siki

L'argot militaire

L'ami Didier Gout me parlait de Siki, le chien de son enfance, un bâtard au poil noir.

Je préparais un livre sur les grands Noirs champions de boxe, rapport à Arthur Cravan. Je connaissais donc l'histoire de Battling Siki, vainqueur de Carpentier en 1922.

– Ton chien, il s'appelait Siki à cause du boxeur noir ?

– Non, c'est mon père… Chez les para, un siki, c'était un mannequin d'exercice qu'on balance par-dessus bord. Un mannequin de caoutchouc, noir.

Si X, alors Y

Catégorisation des imbéciles

Quand les andouilles voleront, tu seras chef d'escadrille
Quand elles porteront des éperons, tu seras chef d'escadron.

Juel, chanté par Georgius, 1936.

Si la connerie n'est pas remboursée par les assurances, vous finirez sur la paille.

Belmondo, dans *Un singe en hiver*[1], 1962,
adapté du roman d'Antoine Blondin,
dialogué par Audiard.

1. Où l'on trouve aussi un genre voisin, entre Gabin et Belmondo, ivrognes inspirés : « Qu'est-ce que c'est que votre endroit ? – Eh ben, les gourmands disent que c'est une maison de passe et les vicelards un restaurant chinois. – Vous y allez souvent ? – J'y allais. »

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 264 03/11/10 16:02

Si ce con-là, il court aussi vite que j'l'emmerde, alors il est loin.

Mme Amaury, notre voisine, *circa* 1995,
à Rouvres (Eure-et-Loir).

Une taxe sur les couches-culottes ? Une taxe pique-nique ? Et puis quoi encore ? S'il y avait une taxe sur la connerie, on n'aurait plus de problème de déficit budgétaire.

Nicolas Sarkozy, président de la République,
le 19 septembre 2008,
à quelques ministres aux naïves propositions taxatives.
Le Canard enchaîné, 24 septembre 2008.

Sociologie, psychologie, lectures

Anaphore

Je suis con, mais pas au point de faire du ski
Je suis con, mais pas au point de voyager pour le plaisir
Je suis con, mais pas au point de lire René Char[1] (et d'aimer ça. Et Claudel, alors ? Et Genet ? Oh non, pas Genet… Et Senghor, c'est pas mal, dans le genre, Senghor. Tous ceux-là, en grand équipage assommant, ampoulé, mettez-les près de Borges, et ils s'évaporent)
Je suis con, mais pas au point d'acheter une montre
Je suis con, mais pas au point d'épouser une wagnérienne (là, je suis tranquille…)
Je suis con, mais pas au point de travailler plus
Je suis con, mais pas au point de passer le permis de conduire

1. « Char aux chiottes », dans Georges Perec et Jacques Lederer, *Correspondance*, p. 523.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 265 03/11/10 16:02

Son fils Léon
lui a crevé l'bidon

Soit un fait établi[1], et connu même des petits enfants : Napoléon est mort à Sainte-Hélène. Soit encore le fils du grand homme, son fils Léon, puisque l'Histoire doit rimer à quelque chose. Soit de plus le sale caractère de Léon, ou de mauvaises intentions dynastiques, parricide en tout cas, c'est le moins, assassinant Napo l'exilé. Oui mais comment-est-il-mort-par-quel-moyen-dague-ou-poison ? Dague, c'est évident : il lui a crevé le bidon. Et qu'advint-il du coupable Léon, méchant petit ? Errance, folie, remords, c'est le lot des mauvais fils, tant qu'à la fin on retrouve l'enfant dans un sale état, affamé, chevauchant un dangereux cétacé. Pour seule nourriture, il n'a plus que son calbut' ; il erre, je vous dis, il n'en a plus pour longtemps. Voici les faits, voilà l'Histoire, et voilà les vers / qu'enfitomère :

Napoléon est mort à Sainte-Hélène
Son fils Léon lui a crevé l'bidon
On l'a r'trouvé assis sur une baleine
En train d'sucer les fils de son cal'çon

Dans un essai documentaire tourné à Bastia en 1978, Jacques Tati s'attarde un long moment sur un gamin au maillot rayé qui arpente la ville en chantant. Bastia est sens dessus dessous, c'est la finale (aller) de la coupe de l'UEFA contre Eindhoven ; notre gamin est en bleu et blanc, aux couleurs du club corse ; il porte son drapeau sur l'épaule ;

1. Établi par charade, c'est le mieux : Naples + Odéon + Aigues mortes + Acétylène.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 266 03/11/10 16:02

il marche à grands pas : on comprend qu'il va à la bataille ; il chante, ça va saigner : « Napoléon est mort à Sainte-Hélène / Son fils Léon… »

Succuba

Le commerce avec les esprits

Si je me réveille tous les matins avec autour de moi cette épouvantable odeur de foutre
Ce n'est pas que j'ai été succubé par les esprits de l'au-delà
Artaud, *Artaud le Momo*.

Un succube est un démon femelle qui vient la nuit s'accoupler à un homme. L'incube est la forme masculine de ces monstres nocturnes. De l'un et de l'autre, on a appris à se méfier. Vian, par exemple, est allusif :

– J'ai le souvenir d'avoir été renversée sur cette table. J'ai une bosse.

– Quelque succube… dit Jacquemort.

Elle avait rattaché son pantalon et lissait ses cheveux (Boris Vian, *L'Arrache-cœur*).

Sur ces préoccupations nocturnes, le grand Momo forge très judicieusement *succuber*, où l'on reconnaît *sucer* et *succomber*, évocateurs, surtout dans la forme passive du verbe.

On voit que, d'une forme menaçante et cauchemardesque (Baudelaire, *La Muse malade* : Le succube verdâtre et le rose lutin / T'ont-ils versé la peur et l'amour de leurs urnes ?), on est passé à un usage parodique, voire égrillard. Jusqu'à un réjouissant travestissement sacrilège : « Le succube, cette fois-ci, était en soutane et, après l'avoir possédée sauvagement,

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 267 03/11/10 16:02

il tentait de l'étrangler » (Matthieu Galey, *Les Vitamines du vinaigre*, Grasset, 1958).

La revue *Les Grandes Largeurs* rassemblait les amis d'Henri Calet ; elle publiait des inédits de Calet et s'occupait à faire connaître des écrivains voisins et précieux, oubliés : Bove, Guérin ou Henein. J'y ai fait ma bibliothèque. Le numéro 5 de l'hiver 82 avait retrouvé « Je ne rêve pas la nuit », réponse de Calet à une enquête du *Crapouillot* de 1949 : « Je viens de retrouver deux rêves que j'ai faits. Le premier remonte au temps où j'étais captif dans ce qu'on appelait alors un Frontstalag. J'ai reçu la visite fugitive, mais bien agréable, d'un succube qui avait l'apparence et l'élégance d'Élisabeth Bergner, une actrice assez oubliée aujourd'hui. C'était aimable à elle d'accorder quelques faveurs à un pauvre soldat prisonnier. »

Mais les succubes sont revenus : ils agitent les nuits des jeunes gens sensibles amateurs de jeux électroniques, on trouve un Succubus dans *Final Fantasy*, au croisement du fantastique, de l'érotisme et de la toucherie autocentrée.

À noter, mais on s'éloigne du sujet : *Incubus* est le dernier film (1965) tourné en espéranto.

Swann

La gaieté juive

« Swann m'ayant aperçu s'approcha de Saint-Loup et de moi. La gaieté juive était chez Swann moins fine que les plaisanteries de l'homme du monde. "Bonsoir, nous dit-il. Mon Dieu ! tous trois ensemble, on va croire à une réunion de syndicat. Pour un peu on va chercher où est la caisse ! » (*Sodome et Gomorrhe*, p. 1283.) « Gaieté juive » est très beau

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 268 03/11/10 16:02

et porte bien au-delà de l'humour juif, peut-être vers une gaieté de chants religieux, un rire de danse (la Hora) et de synagogue, la joie de se retrouver. Proust n'approfondit pas. Le destin de Swann est poignant : parti au début de la recherche des meilleures positions mondaines, il est tout au long du roman ramené à sa condition de Juif, fils d'un agent de change, mis à l'écart du faubourg Saint-Germain. L'affaire Dreyfus est passée par là, mais pas seulement : chez Proust, pas d'échappatoire, nous sommes tous rendus à nos familles d'origine, sans qu'on y puisse rien. La petite saynète rapportée ici est pour cela d'une infinie tristesse.

Syllogisme

Les Chinois sont des citrons

Prémisse majeure : les Chinois sont jaunes.
Prémisse mineure : les citrons sont jaunes.
Conclusion : les Chinois sont des citrons.

Quand j'étais enfant, ce genre de chose me paralysait (la saisie de l'adversaire est un des effets recherché par la rhétorique quand elle recourt à la logique) ; je restais longtemps, trop longtemps, deux trois minutes, convaincu que les Chinois était des citrons, hébété. Des citrons ! Des citrons ! Ce n'est pas possible ! Ben si, me disais-je, ben si, la preuve, et je me repassais le déroulé logique et à la fin les Chinois étaient des citrons, ça ne manquait pas.

Où était le défaut ?

Le défaut était dans la compréhension des prémisses, je l'ai appris tardivement : tout ce qui est jaune n'est pas

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 269 03/11/10 16:02

un citron, et/ou tout ce qui est jaune n'est pas un Chinois. DONC la conclusion est fautive (puisqu'on ne saurait s'attarder dans ces affaires aux seules caractérisations nées du bon sens et de l'observation). Le même dispositif logique [tout f est g, x est f, donc x est g] peut s'appliquer aux chevaux bon marché, qui seraient chers, puisque rares, et à Socrate, qui serait mortel, puisqu'humain.

Figure voisine, parodique et imparable, calembourdesque : les vaches ont du lait ; les tôles ondulées. Donc les vaches sont des tôles.

Figure voisine, plus emmêlée encore, moins naïve, mais qui mime très bien le raisonnement de toujours du crétinisme antisémite : tous les Juifs riches sont riches ; tous les Juifs riches sont juifs. Donc tous les Juifs sont riches.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 270 03/11/10 16:02

T

Tag
Miroir sémantique



20. Turin, le 24 novembre 2009.
Au marqueur sur un bus. Photo Claude Meunier.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 271 03/11/10 16:02

Turin, qui s'y connaît dans les affaires de liberté, d'expression politique et de psychiatrie donne ici une bonne définition du tag : « *speccio semantico* », le miroir sémantique. Le tag ne dit rien, il ne regarde que le tagueur.

Tapette

Sourde

« Mme Cottard ne distingua que les mots "de la confrérie" et "tapette", et comme dans le langage du docteur, le premier désignait la race juive et le second les langues bien pendues, Mme Cottard conclut que M. de Charlus devait être un israélite bavard » (Proust, *Sodome et Gomorrhe*, p. 495).

Ce qui constitue une belle erreur de rangement, favorisée par une surdité distraite. Mais Mme Cottard est dévouée : elle nous met finement sur la voie de la magnifique confusion organisée, et analysée, tout au long de *Sodome et Gomorrhe* : les destins des Juifs et des homosexuels sont mêlés, « races maudites ». Dans *Le Temps retrouvé*, ces deux mondes rapprochés et assimilés à des sociétés secrètes seront soumis aux mêmes bombardements apocalyptiques de l'aviation allemande, sorte de punition céleste.

Tartines

À bas les bavards

Proust encore : « Bloch s'octroyait le confortable plaisir de répéter entre chaque gorgée du breuvage bouillant : "Ce Bergotte est devenu illisible. Ce que cet animal là peut être embêtant. C'est à se désabonner. Comme c'est emberlificoté.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 272 03/11/10 16:02

Quelle tartine !" Et il reprenait une beurrée » (*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*).

Stendhal, à deux reprises, dans *Lucien Leuwen* : « Je crois, Dieu me pardonne, qu'elle vise à imiter Mme de Staël, se dit Lucien écoutant une de ces *tartines*. Elle ne laisse rien passer sans y clouer son mot. […] Je parierais qu'elle fait provision d'esprit dans les manuels à trois francs » Et : « Lucien dut subir de la part du bon Gauthier ce que les jeunes gens de Paris appellent une *tartine* sur l'Amérique, la démocratie, les préfets choisis forcément par le pouvoir central parmi les membres des conseils généraux, etc. »

Tautogramme

Ton thon, ton Taine et ton ton

Un tautogramme est une pièce de vers dont tous les mots commencent par la même lettre. On apprend très tôt à tautogrammiser « ton thé t'a-t-il ôté ta toux ? » et « la pipe au papa du pape Pie pue » (Prévert, *Paroles*).

Une simili charade d'Alphonse Allais (*Œuvres posthumes*, t. VI)…
Sans la moindre mitaine,
Il lit l'œuvre de Taine

Son thon de l'aquarium
S'évade et file à Riom.

À son excellent père
Il parle avec colère.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 273 03/11/10 16:02

Surveille mieux, fiston,
Ton thon, ton Taine et ton ton.

…est pervertie, forme et esprit, par Queneau (Sally Mara) :

Une étudiante travaille à un exposé sur La Fontaine, tout en mangeant du poisson à l'huile en conserve. Un camarade galant lui dit :

– Ton con, ton Taine et ton thon.

En prose, c'est Joyce (*Ulysse*, p. 183) : « Peter Pipe picoti picota un pi po peu de poivre en poudre. » Mais Joyce est fou.

Et ça n'a de cesse, ce genre de dinguerie mécaniste : Herebald de Saint-Amand, célèbre pour ses écrits sur la musique (IXe et Xe siècles), composa ainsi un poème de 136 vers latins qui ne comportait que des mots commençant par la lettre C. Le poème est tout entier à la louange des chauves, et dédié au roi Charles (le Chauve). Exemple : … *Carmina claveorus calvis cantate caminae*…

Mais on préférera toujours « le ton tel » du très séduisant final de l'acte II de *La Vie parisienne* (Je suis veuve d'un colonel / qui mourut talaguè èè èè èère) :

Maints et maints téméraires
m'ont parlé d'amour
d'un ton tel
qu'ils m'ont mis en colère èè èè èère

chanté par Zulma Bouffar, maîtresse d'Offenbach qui joue la très belle Gabrielle, gantière. Plaisir de la conjugaison dans la vie parisienne : le verbe « fourrer-fourrer » dans sa forme pronominale et dans l'air fameux du baron de Gondremark (baryton) : « Je veux m'en fourrer-fourrer jusque-là, je veux m'en fourrer-fourrer jusque-là… »

Tautologie 1

Trop c'est trop

Du *Malade imaginaire* (fin de l'acte III) :
– Pourquoi l'opium fait dormir ? *Quare opium facit dormire*. Parce qu'il y a en lui une vertu dormitive.

La tautologie est comme un bégaiement syntaxique, idiot, qui recouvre mal un chevrotement logique. Les propositions ne font que répéter leurs arguments : la pensée est immobilisée. Il n'y a plus rien entre la définition et son explication puisque les mots sont les mêmes, la loi c'est la loi : on aboutit à un truisme. Ce n'est pas une lapalissade, qui pétrifie le raisonnement par l'évidence : la tautologie fait mine d'organiser, à la serpette, la pensée ; elle veut tirer avantage de cet arrangement, mais se prend les pieds dans des suites causales qui n'en sont plus. D'où l'effet comique, docteur, parce que trop, c'est trop. « La tautologie, disait Roland Barthes, est toujours agressive : elle signifie une rupture rageuse entre l'intelligence et son objet, la menace arrogante d'un ordre où on ne penserait pas » (Barthes, *Mythologies*, « Racine est Racine »).

On voit bien que si la tautologie est efficace parce qu'elle empêche l'intelligence réflexive, elle a néanmoins des effets d'évidence explicative qui peuvent ouvrir à des nuances d'interprétation. Ainsi, les affaires sont les affaires[1] (donc : sanglantes / minables), je suis comme je suis (guère plus / guère

1. Proverbial depuis Octave Mirbeau *Les affaires sont les affaires*, une pièce de 1903 sinistre et grinçante (noir, c'est noir), vengeuse : Isidore Lechat (un malin prédateur – aptonyme ☺) apprend le même jour la mort de son fils et le départ de sa fille. Ses deux associés veulent le dépouiller en profitant de sa douleur. Mais Lechat est vigilant…

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 275 03/11/10 16:02

moins) et un père est un père (pas grand-chose à gratter/une montagne).

Belle-maman dit fréquemment : *I know what I know*. Elle ne fait que citer une de ses sœurs pour s'en moquer ; se méfier cependant (*enough is enough*) ; une blonde aimante, dans le très beau *La Griffe du passé* (*Out of the past*, Tourneur, 1947) veut rassurer Mitchum : « Le passé est le passé », pas sûr que ça suffise, *chweety*, ça va mal se terminer… ; Eichmann à son procès : « *I maintained the point of view that an oath is an oath* » (un serment est un serment…) ; Body, dealer fidèle et courageux, dans la série *The Wire* : « *that's why you is what you is* », tu es comme tu es…

J'ai beaucoup appris dans *Pilote* et aussi à me défendre de la tautologie : une des rubriques était intitulée : « Tout est dans tout, et réciproquement. » Aussi, quand la méchante bêtise tautologisante veut me prendre le chou et sort ses griffes, je me récite ce très efficace « … et réciproquement » dans ce genre de dialogue imaginé : « Calme-toi, il a ses raisons, lui c'est lui. Et réciproquement. »

Gertrude Stein avait d'abord écrit : « *Rose is a rose is a rose is a rose* » (*Sacred Family*) qui n'est jamais qu'un compliment amoureux, d'inspiration classique et ronsardique. Quand elle transforme son vers ânonné en « *a rose is a rose is a rose is a rose* », ça devient plus radical, on dirait une gamine qui tape du pied : une rose, ce n'est pas du tout ce que vous dites, c'est juste une rose, les choses ne sont naturellement que ce qu'elles sont. Touchante tentative de retrouver, par une tautologie mise en boucle, un objet (d'amour) premier. Dans un autre registre, parodique et amer, Hemingway : « *a bitch is a bitch is a bitch is a bitch* » ou encore, drôle et gênant, Burroughs : « *a rat is a rat is a rat is a rat* » ou enfin cynique

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 276 03/11/10 16:02

et assonantique, Bret Easton Ellis : « *a rolls is a rolls is a rolls is a rolls* ».

Bel exemple de critique radicale : Philippe Garel, à propos de ses *Hautes Solitudes* (1974) : « un film avec Jean Seberg est un film avec Jean Seberg », puisque après tout son film est sans couleur, sans son ni musique, mais avec Jean Seberg.

Tautologie 2

Un usage politique : vive la vie !

La tautologie en politique : « Lui c'est lui, et moi c'est moi » de M. Fabius, Premier ministre français, vers la fin du XXe siècle, décliné en : « Il dit ce qu'il dit et moi je fais ce que je fais » (Mme Yade, secrétaire d'État aux droits de l'homme, mai 2008) ; même effet d'idiotie (**Tautologie 1** ☺) médusante, tranchante, où le « il » et le « lui » désignent un despotique supérieur, sans réplique. La tautologie dévoilerait donc un absolutisme (il n'y a de Dieu que Dieu) ; exemple dans le très grand *Vicomte de Bragelonne*, de Dumas : « Ah ça, mais le roi est le roi, je suppose ? Sans doute, mademoiselle, mais le cardinal est le cardinal. » On se range à cet argument d'ordre ancien ; on obéit, rien à faire. Mazarin seul peut en plaisanter : « ah… la poulitique, c'est la poulitique, ma l'amore, c'est l'amore », suggérant, mais à sa guise, que la raison d'État cède parfois.

Milan Kundera met très finement en évidence un usage plus profond de la tautologie en politique, quand tout est dans tout : « Le mot d'ordre tacite et non écrit du cortège n'était pas "Vive le communisme !" mais "Vive la vie !". La force et la ruse de la politique communiste, c'était de s'être

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 277 03/11/10 16:02

accaparé ce mot d'ordre. C'était précisément cette stupide tautologie ("Vive la vie !") qui poussait dans le cortège communiste même ceux que les idées communistes laissaient tout à fait indifférents. »

Tennis barbus

Nos grands-pères savaient rire

Dans *Lewis et Irène*, Paul Morand décrit l'arrivée en France d'un amusant passe-temps de la Belle Époque, le tennis barbus, qui occupait plaisamment les flâneurs : « C'était un sport nouveau, pratiqué en Angleterre, appelé *the beaver*, le castor, et que Lewis, Français anglomane, avait importé en France. Un jeu de société, des tournois s'improvisaient : quinze, trente, quarante et partie ; l'on comptait les points ainsi qu'au tennis. Pour gagner, il s'agissait d'avoir vu le premier le plus grand nombre de barbes. »

Le tennis barbus s'est bien installé : en 1942, Maurice Chevalier scande de vigoureux Bar-Bu tout au long d'une polka idiote à effet de chœur réjouissant, qui imite l'annonce des scores d'un drôle de match. Le jeu est cité dans *Les Barbouzes* de Lautner et Simonin, en 1964, pochade parodique où Mireille Darc tient le compte des vieux messieurs qui passent.

C'est aussi le deux cent soixante-sixième *Je me souviens* de Perec : « Je me souviens du tennis-barbe : on comptait les barbus qui passaient dans la rue : 15 pour le premier, 30 pour le second, 40 pour le troisième et Jeu pour le quatrième. » Toujours l'après-guerre : ces souvenirs de Perec ramènent pour la plupart aux années 1946 à 1961.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 278 03/11/10 16:02

Le père de Matthieu Galey pratiquait une variante, à quoi il jouait seul et qui n'est répertoriée nulle part. Ainsi, dans le *Journal* (sorte de chronique de la vacherie douée et du mal-être mondain) de son fils, à la date du 26 juin 1985, on trouve cette note indulgente : « Papa : son occupation principale, quand il sort, c'est le "tennis nègre". Il compte tous les Noirs qu'il rencontre, de chez lui à l'académie de billard, où il se rend chaque jour que le Bon Dieu fait. Sa moyenne varie entre trente-huit et quarante-cinq. Une véritable obsession, assez inexplicable. À mi-chemin du jeu et de la fureur sincère. Ce qui ne l'empêche pas de regarder les siens avec humour. »

Texto textuel

Et néanmoins sexuel

Nelson voyage en Australie. C'est à Mildura, près d'Inverell, dans le sud du pays, en mars 2006. Ils sont deux apprentis marins à faire leurs courses, Nelson et son ami Tristan, à l'aise, libres, beaux gosses. Au supermarché, de jeunes Australiennes les entendent parler français (c'est marrant, le français ça leur fait un drôle d'effet), les alpaguent et exigent les numéros de téléphone des deux garçons. Deux, trois jours plus tard, Nelson reçoit le texto suivant :

« *Would you do anything sexual with me ?* »

À quoi il répond : « *OK, why not, but who are you ?* »

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 279 03/11/10 16:02

Titine

Largeur de vue

Dans Mérimée, *Correspondance générale*, I, p. 439. « Lettre à Sharpe », du 2 juillet 1835 : « Titine est grosse. On s'attend à une grande dispute entre Poncelet, Daru et cinq ou six autres, pour la paternité. Titine assure que tout le monde a des droits. » Postérité littéraire de Titine au grand cœur : c'est le nom que Stendhal donne à une petite putain connue avec qui il veut faire coucher Lucien (Leuwen).

Titres

Mes œuvres

J'ai passé ces dernières années à des livres qui ne sont pas parus. Ça s'est grippé en quelque sorte, les éditeurs ne voulant plus entendre parler de rien, non rien à faire, ratés, mes livres étaient ratés, voilà, on ne trouverait pas de clients pour ça, sisi c'est publiable, Claude, mais pas vendable, ça c'est sûr, pas vendable. Ce désamour peut-être à cause de leurs titres, que je trouve pourtant amusants et bien ajustés. Les voici rangés chronologiquement, pas de raison que ça se perde :

- *C'est bien ma veine*. Roman dialogué de deux alcooliques anisés, amateurs de calembours. Ça se termine mal. Essayé ensuite sous le titre : *Il avait la peau du calembour trop tendue*, et remanié, mais avec le même résultat.
- *Les Pieds dans le tapis*. Première version, très différente, des précédents. L'ami Guégan, venu me visiter (Vercors, Drôme), trouvait ce titre meilleur. L'avait raison.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 280 03/11/10 16:02

- *Le héron qui jouait de l'accordéon*. Pièce de théâtre, pas montée, ça a failli, mais non. Comprends toujours pas ce qui a bien pu se passer.
- *Quel quenouillard je fais*. Essai sur Raymond Queneau, que je trouve très bien et instructif. Mais là, tous m'ont répondu, en substance : impossible, pas de clients et textuellement (Gallimard, très aimable M. Pontalis[1]) : « Je crains de ne pas trouver assez de quenouillards pour votre livre. »

Travail

Joseph Delteil

L'animal naturellement ne travaille pas. Tout animal, oiseau ou poisson, possède son domaine propre, un lopin de terre, un lopin d'air, un arpent de sol, où il chasse et pêche de plein droit. Pendant des millions d'années l'homme n'a pas plus travaillé que le condor, la gazelle ou le rhinocéros. C'était le paradis terrestre. Je n'ai jamais travaillé, sauf à contrecœur : les travaux forcés. Mais travailler pour faire fortune, pour l'industrialisation de la patrie, pour l'honneur, par devoir, voire pour le plaisir – pour le diable quoi ! nenni ! nada ! niente ! niet !
Le mot travail n'existe pas en grec. Il n'y a que le mot agir, faire : faire l'amour, faire la sieste.
Travailler est chose d'esclave. Platon ne travaille pas.

Joseph Delteil, *La Delteillerie*.

1. Gallimard avait commencé par perdre mon manuscrit, si bien que, Pontalis, confus sans doute, devait fourcher dans le même courrier consolant : « J'ai retrouvé votre manuscrit. J'ai donc lu avec retard (pardonnez-moi). *Quel grenouillard je fais…* »

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 281 03/11/10 16:02

Trisomiques

Pas drôles. Peut-on rire de tout ? 2

La télévision norvégienne diffusait il y a peu une très ordinaire émission crochet où les candidats s'essayent à devenir des vedettes du music-hall. J'en ai vu des extraits sur la chaîne Arte en septembre 2006. Il y a un jury ; ce jury est composé de jurés trisomiques. À part ça ? Rien d'autre, l'émission est aussi affligeante que ses concurrentes : pour les téléspectateurs norvégiens, il ne semble pas que l'intérêt divertissant de l'affaire réside dans la composition dudit jury. Est-ce alors un effet du comique norvégien, qui permettrait à force de tolérance une inhibition au handicap ? Non, bien sûr : intégrés, invités, les handicapés norvégiens participent à la vie de tous les jours, la preuve à la tévé [qui diffuse là-bas un programme d'information en langues des signes, non sous-titré]. Partant de là, ils ne font pas rire ; intégrés, on ne peut les moquer, on n'y pense même pas.

Toussaint

Jarry 2. Nietzsche

Relevé dans le « Carnet » du journal *Le Monde*, à la date du 9 novembre 2007, cet avis :
Nous,
Alfred Jarry,
Sommes mort voilà cent ans et quelques
jours, le 1er novembre 1907,
Signé mystérieusement : J.C.A.TS

Et cet autre, dans le même carnet, le 25 août 2009 :

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 282 03/11/10 16:02

Je pense tendrement à toi
Frédéric Nietzsche / mort le 25 août 1900 / après onze ans d'errance dans les ténèbres / Maurice Mimault, fidèle à toi et à la terre.

Tu laboures

Inconsciente !

5 juillet 2005, au cours d'un dîner chez Suzanne, chère amie psychanalyste. On parle de jardinage. Suzanne nous félicite pour notre bonne mine, bronzage, santé, qu'elle met sur le compte du gros travail dans notre jardin de Chabeuil (Drôme). Sourire à Jenny puis, se tournant vers moi, d'un air de grande perspicacité : « Ça fait plaisir de vous voir comme ça, en forme ; on voit bien que tu laboures… »

Tu pues du cul

Monovocalisme

Tu pues du cul
Tu sens l'tabac
T'as la bite
En chocolat

Où le premier vers est monovocalique en u, où les autres voyelles sont disposées comme à la parade dans une prosodie admirable, où la rime cul-bite est plus qu'abusive (même si le rapprochement de ces deux éléments est habituel et réjouissant, au moins dans la chanson fameuse en forme d'invitation : bite-au-cul, s'écria la baronne / en voyant les

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 283 03/11/10 16:02

couilles du baron…), où le «i» de biiite est strident mais musicalement attendu et finalement bienvenu, où la référence terminale au chocolat est évidemment gourmande, fondante et scatologique[1].

Le monovocalisme est comme un bégaiement, un idiotisme qui renforce l'outrage ; il appelle bien sûr le jeu, en forme de permutation. Ainsi : *To po do co*, titre d'un roman de Laurent Chalumeau (Grasset). Ainsi la ritournelle bava za ca / ma sarpat'/a parda / ma la macha / ma la macha / a ravana est la déformation monovocalique de buvons un coup / ma serpette est perdue, chansonnette qui sans ce bredouillant procédé resterait stupide.

On trouve également la forme tupudu, qui, puisqu'elle laisse tomber la finale «cul» est bien une apocope @ en forme prude. Elle nous rappelle notre vieux Jean Dupuy (**Have fun @**), dont l'anagramme hilarant et régressif est donc : YPUDU.

Notons enfin que, dans la marine, Slow Zob était le surnom calembourdesque terme à terme, monovocalique et néanmoins bilingue de l'amiral Darland.

1. Pour preuve gaillarde, cette strophe des *Trois Orfèvres à la Saint Éloi…* : Les orfèvres, chez le pâtissier / Entrèrent pour manger quelques friandises ; / Les orfèvres, chez le pâtissier, / Par les p'tits mitrons se firent enculer. / Puis voyant leurs vits pleins de merde / ils ont bouffé ça / en guise d'éclair au chocolat.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 284 03/11/10 16:02



Un prof, ou La preuve par neuf

La crétine de la foire aux plantes

9 septembre 2007 à Châtillon-en-Diois, achats de viornes (bon moment chez Maurice Laurent, infini spécialiste et aimable savant) et surtout arbustes. Beau temps, fatigué des jours avant, mais Jenny heureuse ; promesse de jardinage. Et aussi : rires à un stand plus loin, au moment de payer des asters, neuf plantes, à trois euros, je dis : « Neuf fois trois, vingt-cinq », sous-entendant habilement une proposition de marchandage. Mon marchand fait la moue et dubite, ça ne va pas se passer comme ça, la partie s'annonce difficile. Mais derrière moi, une voix pointue : « Nononon : neuf fois trois vingt-sept, c'est la table des neuf. » Je me retourne et la brune continue : « Vingt-sept, neuf fois trois égale vingt-sept (*rien ne l'arrête et pas même Jenny qui lève les yeux au ciel*), les deux chiffres doivent faire neuf. Deux et sept, neuf. Et pas vingt-cinq, deux et cinq sept. » Et tout le tremblement, par la frisée au nez retroussé. Je me marre et n'insiste pas… je paye (deux et sept) et on file en riant. On commente la fable un long moment dans la voiture et toutes les hypothèses :

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 285 03/11/10 16:02

prof, bien sûr ; et ce que sont les maths : un contexte sans plus et le pas drôle, et l'air pointu, et la vie comme précision, la vie comme salle de classe…

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 286 03/11/10 16:02



Vaincus

Nos pères

Impitoyable incipit du *Voyage des comédiens*, beau roman de Jean-Pierre Enard (Grasset, 1981) : « Nos pères avaient été vaincus, nous le savions. »

Saluer aussi son *Dernier Dimanche de Sartre*, très fin, drôle.

Vie (La)

Ceux qui baissent les bras

Je revois encore mon père se pencher vers mon vieil Olivier (nous n'avions pas vingt ans) et lui dire à mi-voix, très solennellement : « Vous verrez, Olivier, on ne fait pas ce qu'on veut, dans la vie. » Nous en avons beaucoup ri, mon père était ridicule, et nous avons tiré de cette admonestation paternelle ce qu'il faut de révolte et de colère, quelque chose comme : « Tu vas voir si on fait pas ce qu'on veut… je t'en foutrais… » Puis nous avons forgé pour mon père la sentence fatalitaire suivante, qui lui allait si bien : « La vie ne s'acharne pas sur ceux qui baissent les bras. » Nous n'avions

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 287 03/11/10 16:02

pas cherché loin pour sa devise, chez Beckett bien sûr : « À quoi bon se décourager. » « Tu sais que je repense encore à cette histoire, me disait il y a peu Olivier, je repense à ton père chaque fois que je fais ce que je veux, chaque fois que je me sens libre. Le pauvre vieux… »

Vieux Paris

11 décembre 2006, 11 h 30. Il pleut

Je prends par la rue Poliveau, sur le trottoir de droite ; la rue est déserte ; il crachine ; je file. Mais je suis gêné par un monticule de cartons, disposé sur des palettes et enveloppé de film plastique transparent. Cette livraison encombrante m'oblige à me faufiler entre arbres, bancs publics et voitures stationnées : je râle et proteste et grommelle mais me dis que ma vengeance est prête, qu'avec ce qui tombe, leurs cartons vont pas tarder à prendre l'eau, bien fait, on n'a pas idée, aussi, d'une pyramide pareille, qui vous force à passer dans le caniveau (j'exagère ; je râle ; il crachine, et moi aussi). D'un coup d'œil je vérifie l'état des colis : rien, la pluie n'est pas encore passée, rien d'humide encore mais de petites retenues d'eau parfaitement gouttantes sont formées sur le haut des piles. La flotte va y couler bientôt, pour emporter finalement l'obstacle, allez hop, tout ça, au caniveau / d'la rue Poliveau, et leur marchandise : gâtée, ruinée, délitée. Rassuré et déjà vengé, je file ; mais j'ai eu le temps de lire une des étiquettes, vite, en passant, retardé par les voitures et empêtré dans mon grand manteau bleu. Ça m'arrête ; il crachine, mais ça m'arrête : je m'abrite sous la terrasse du 18, immeuble récent, et dans mon calepin, je peux prendre le temps de noter : rue Poliveau, cargaison de

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 288 03/11/10 16:02

slips, abandonnée. Chaque carton est ainsi de « ten slips », étiquette sur fond mauve ; il y a là 6 palettes de 24 cartons, que je dénombre, que multiplie ten égale 840 slips. Je suis au sec ; je m'applique au détail : certains cartons sont notés confort plus, ou confort super, ou confort extra, tous portant l'indication : maxi. Je refais mes comptes et ce sont bien 840 de ces confortables culottes qui dérivent dans la rue Poliveau, sans que personne s'en soucie ; pas de boutiques, d'entrepôt, d'atelier ou de hangar, et ce tas, est-il en partance, ou prêt d'être reçu ? Je m'interroge, comme on voit, et poursuis mes questions : un tel trésor appartient-il à celui qui le découvre ? Et cette épave, sur la plage naufragée, est-elle à moi ? et à qui d'autre les mille calbards humides ? qui me disputerait le tas considérable mais humecté de slibards mouillés et dégouttants, parfaitement dégouttants ? Rien, tant mieux, personne (il crachine) pour réclamer le butin ridicule, allez hop, à l'eau, au caniveau / d'la rue Poliveau, à la dérive délitante, le millier de slips abandonnés. Ce questionnement amusé en même temps que l'arithmétique de tout à l'heure, même rapide, me forcent à considérer plus longtemps mon tas de cartons. Je regarde mieux : quelque chose dans la composition de l'étiquette évoque la légèreté, l'envol gracieux, la feuille qu'on détache, la page arrachée. Le tout, éloigné de la bonneterie. La feuille qu'on détache… le papier… je comprends maintenant… j'y suis, plus de doute : c'est du papier, de la ouate ou quelque chose d'approchant, des culottes en papier, des couches, voilà l'affaire, confort plus, confort super, confort extra… des couches qui prennent l'eau, on voit la scène, le monument absurde, le mastaba comique, énorme paquet gorgé de flotte… des couches culottes, taille maxi, pour bien faire… rangées pour être absorbantes comme il faut : j'en

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 289 03/11/10 16:02

rigole, je file et j'en rigole, une pyramide molle et dégoulinante de mille couches-culottes imbibées, rue Poliveau / dans l'caniveau, la vie est belle et la grande ville qui rédige de ces adages : trempé tu dois être, trempé tu seras, y'a pas de couches qui tiennent, super ou extra, file, file en rigolant, file en te récitant la fable du Paris (incontinent perdu) pluvieux où sont échoués mille slips spacieux et néanmoins légers légers légers. J'en rigole, je file : doit y'avoir une maison de retraite dans le quartier.

Il y a (vérif. la semaine d'après).

Vivacité

et ironie

Le début de *Point de lendemain* (1777 et 1812) de Vivant Denon est un chef-d'œuvre de vivacité : « J'aimais éperdument la comtesse de… ; j'avais vingt ans, et j'étais ingénu ; elle me trompa, je me fâchai, elle me quitta. J'étais ingénu, je la regrettai ; j'avais vingt ans, elle me pardonna : et comme j'avais vingt ans, que j'étais ingénu, toujours trompé, mais plus quitté, je me croyais l'amant le mieux aimé, partant le plus heureux des hommes. » Ce très rapide enchaînement des causes et des effets sentimentaux – on y trouve un roman dans un bout de phrase – obéit à un principe d'économie féroce qui laisse poindre l'ironie du conteur sûr de lui : ces histoires sont toutes les mêmes, nous sommes tous les mêmes, faisons vite et pourquoi s'attarder ? L'ironie est toujours oblique, elle vise autre chose que ce dont on parle : ici, on moque la littérature, rien moins, qui perd du temps, un art de convention.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 290 03/11/10 16:02

Vous ? Vous ? / Moi, moi.

Répétition, bégaiement, stupeur, éblouissement

HARPAGON. –… d'épouser Marianne.
CLÉANTE. – Qui, vous ? Vous ?
HARPAGON. – Oui, moi. Moi, moi. Que veut dire cela ?
CLÉANTE. – Il m'a pris tout à coup comme un éblouissement.

Molière, *L'Avare*, IV, 1.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 291 03/11/10 16:02



Zéro de conduite

La fantaisie et la loufoquerie (En avant ! En avant !)

Zéro de conduite est un film de Jean Vigo, vite fait en 1932, inventif et cocasse, libertaire. C'est aussi une œuvre déchirante sur l'enfance, la gravité vue du côté de la révolte et de l'escampette. « La fantaisie, disait Vigo, est la seule chose intéressante de la vie. Je voulais la pousser jusqu'à la loufoquerie. » Les enfants du triste pensionnat composent leur hymne, avant la bataille (de polochons) : « La guerre est déclarée. À bas les pions ! À bas les punitions ! La liberté ou la mort… Plantons notre drapeau sur le toit du collège. Demain, tous, debout avec nous. Nous jurons de bombarder à coups de vieux bouquins, de vieilles boîtes de conserve, de vieilles godasses, munitions cachées dans le grenier, les vieilles têtes de pipe des jours de fêtes. En avant ! En avant ! »

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 292 03/11/10 16:02

Zeugma

Copule pour finir

Il m'a prise en grippe et en levrette ;
Je descends la rue des martyrs et dans l'estime d'Henry ;

On voit que le zeugma est une forme d'ellipse copulative (fautive).

Enfin… tous les manuels ne sont pas d'accord, mon Gradus qui traite si bien des Procédés littéraires note même que « certains zeugmes entraînent des anacoluthes », cette dernière figure étant justement caractérisée par l'usage amusant de la copule susmentionnée. Quelques zeugmes ont été décimés dans ce dictionnaire,
Mézon va pas les relever
Mézon va
finir par se lasser
et par une pirouette

Zigzag

Éloge. Le zastuce paternel

Ma chambre est située sous le quarante-cinquième degré de latitude, selon les mesures du père Beccaria ; sa direction est du levant au couchant ; elle forme un carré long qui a trente six pas de tour, en rasant la muraille de bien près. Mon voyage en contiendra cependant d'avantage ; car je la traverserai souvent en long et en large, ou bien diagonalement, sans suivre de règle ni de méthode. – Je ferai même des zigzags, et je parcourrai toutes les lignes possibles en géométrie, si le besoin l'exige. Je n'aime pas les gens qui sont si fort les maîtres de leurs pas et de leurs idées, qui disent : « Aujourd'hui je ferai trois

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 293 03/11/10 16:02

visites, j'écrirai quatre lettres, je finirai cet ouvrage que j'ai commencé.»

Xavier de Maistre, *Voyage autour de ma chambre*.

Et bibliographie très sommaire : Rodolphe Töpffer, *Voyages en zigzags*, 1845 ; Théophile Gautier, *Caprices et Zigzags*, 1845. À quoi j'ajoute que le peintre Hans Hartung, quand il était enfant, tenait des cahiers d'éclairs, pris pendant les orages.

Et Zazie ? ZaZie file en ZigZag, et d'une drôle de manière, encore : « Elle se jette dans la foule, se glisse entre les gens et les éventaires, file droit devant elle en zigzag, puis vire sec tantôt à droite tantôt à gauche… » En zigzag, mais droit devant, Zazie fait son art poétique en se promenant ; elle est sans doute verlibriste. Mais la vraie réussite ZaZique en matière de transport en commun est due à Rohel, l'ami havrais des *Derniers Jours*. Rohel traverse une période de guignon, très quenouillarde : « Il fut recalé. Il trouva que ce n'était pas la peine de se vexer. Il prit le métro et, changeant à chaque correspondance, il se mit à zigzaguer sous Paris. » Rime (de situation) très riche, Rohel réalisant le désir de Zazie et celui de tous les promeneurs, divaguer en profondeur.

L'héZitation, si bien définie par mon père, qui s'y connaissait, quand il disait : « C'est une fois dans l'Zig et une fois dans l'Zag. » Que je retrouve dans *Êtes-vous fous ?* de Crevel [suicide (gaz) le 17 juin 1935] : «… une famille entre le ziste et le zeste ».

Usage fréquent du Z par ma mère : ZistonZesse (orbes et volutes) et biZagouin (biais).

Usage final du Z par mon père, le 28 février 2008, quand je lui demandai s'il avait compris, lui, de quoi riait son

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 294 03/11/10 16:02

père [mon père allait mourir, il était très faible et inondé de corticoïdes, il parlait par à-coups et en effet, dans de très beaux ZigZag] :

« Oh, c'était pas un rieur, hein… Pierrot était en bout de table, moi à côté, à gauche de mon père ; Simone à sa droite, et ça rigolait pas… non, pas des chapeaux, il mettait plutôt des bérets… je crois bien qu'il écrivait l'arabe, en tout cas il me l'avait dit. Je me souviens qu'il disait : "Quand on y est arrivé, on y touche avec les doigts", tu vois le Zastuce. »

Ce Z en forme de pataquès moquait son père et ses vérités assénées, c'est sûr, triviales et proverbiales, seule trace d'ironie dans une scène figée par le respect paternel (en bout de table, ça rigole pas… c'est la loi et ses vérités toutes faites. Parler par proverbe, pour mon père, pour les autres, ce n'est jamais que serrer les fesses en bout de table, terrorisé), comme si l'intelligence de l'ancêtre se mettait à ZoZotter au récit du fils (mon père) vieilli qui était devenu mon père, mourant.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 295 03/11/10 16:02

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 296 03/11/10 16:02

Index des notions et figures de style

Abréviation, 000
Académisme, Français langue morte, 000
Acronyme, Acronyme 1. Ma mère, 000 ; Acronyme 2, 000 ; Acronyme 3, 000.
Agglomération, Capitaines célèbres, 000.
Alzheimer, Qu'elle heure est-il ?, 000 ; Rue de Verneuil, 000.
Allographe, Guitry, 000 ; L n E né o p y, 000.
Anachronisme, 000.
Anaphore, Sociologie, psychologie, lectures, 000.
Antimétabole, Calamité 2, 000 ; Renversements, commutations, 000.
Antonyme, Démarquage parodique, 000.
À-peu-près, À-peu-près 1, 000 ; Clitis Wood, 000.
Aphérèse, 000.
Apocopes, 000.
Apologue, 000.
Apophtegme, Égrillard, 000.
Aptonyme, 000.
Argot militaire, Siki, 000.
Autoparodie, L'essentiel et le principal, 000.

Barbarisme, Barbarisme 1, 000.
Bégaiement, Papaye, 000 ; Vous ? Vous ? / Moi, moi, 000.
Bêtise, 000.
Blague, Blague favorite 1, 000 ; Blague favorite 2, 000 ; Calamité, 000 ; Lettre ma.quante, 000 ; Métathèse, 000 ; Scatologie paternelle, 000.
Blasphème, Bataille, 000 ; Désacralisation / Abaissement, 000 ; Nada, 000 ; Rouilles encagées, 000.
Bons mots, Ana, 000.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 297 03/11/10 16:02

Burlesque, 000.
Burletta, Rossini, 000.

Calembour, Calamité 1, 000 ; Arène du calembour, 000 ; Con, 000 p. Enseignes, 000 ; Godard, 000.
Calgenhumor, Héros du rire2, 000.
Charge, Bernanos, 000.
Charme, Paul Léautaud, 000 ; Cingria, 000.
Chiasme, Pipi et caca, 000 ; Premiers émois de Pasternak, 000.
Cinoque, 000.
Clown, Psychanalyse 2, 000 ; Rhum, 000 ; Clowns 2, 000.
Comparaison, N, le N1 du Xn, 000.
Con, Frédérique, André, 000 ; Le monde est con, 000 ; Psychanalyse 1, 000.
Contrepèterie, Contrepet belge, 000 ; Paronymes et contrepets, 000.
Coq-à-l'âne, Bossus, 000.
Crase, 000.
Cratylisme, 000.
Cruauté, Manger les enfants (en cas de famine), 000 ; Salauds de pauvres, 000.
Cryptage, Lettre ma.quant, 000 ; Nègre de Thorez , 000.
Cynisme, 000.

Décalage, 000.
Déni, 000.
Diffamation, Gide, 000 ; Gossipé, 000.
Discrimination, 000 ; Euphémisation, 000 ; Trisomique, 000 ; Lancer de nains, 000.
Double négation, 000.
Double sens, 000.

Égrillard, 000 ; Double sens 2, 000.
Épigramme, Bébert, le chat de Céline, 000 ; Esprit français, 000.
Épitaphe 1, 2 et 3, 000.
Espiègle, 000.
Esprit de famille, Droit de l'enfant, 000.
Étymologie, Balanovitch, 000 ; Radicaux, 000.

Fantasmagorie verbale, 000.
Farceur, Le consommé d'Hisa, 000.
Figuré, Abricot fendu, 000.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 298 03/11/10 16:02

Glacial, Recommandation, 000.
Glissement sémantique, Ras le cake, 000.
Graffitis, Décalage léger, 000 ; Tag, 000.

Hébétude, Syllogisme, 000.
Humour médecin, De l'esprit pratique, 000 ; Beckett 1, 000.
Humour noir, Cynisme, 000 ; Salauds de pauvres, 000.

Idiot, Dada, 000.
Imbécile, Si X, alors Y, 000 ; Bernanos, 000 ; Casquette de Charles Bovary, 000 ; Chvéïk, 000.

Ironie, Ironie posthume, 000 ; Vivacité, 000.
Ironie de l'histoire, Génitifs, 000.
Insultes, Canailles, 000 ; Cingria, 000.

Janotisme, Janotus de Bragmardo, 000.

Kakemphaton, Elpis éphè kaka, 000.

Laconisme, 000.
Liste, Krapock et Bolucra, 000 ; Je suis né, 000.
Loufoquerie, Zéro de conduite, 000.

Macabre, 000 ; Tardieu, 000 ; Perec 1, 000.
Malice, Du coin de l'œil, 000.
Malveillant, Moralistes, 000.
Métaphore, Mer d'huile et héron désœuvré, 000.
Métathèse, 000 ; Paronymes et contrepets, 000.
Métonymie, Ça envoie du pâté, 000.
Mirliton, Mirlitono, 000.
Miroir sémantique, Tag, 000.
Monovocalisme, Tu pues du cul, 000.

Niais, Chvéïk, 000.
Nigaud, Nigaud (Déroulède), 000.

Orthographe, Flaubert, 000.
Oxymore, 000 ; Maître Bafouillet, 000.

Palindrome, 000.
Pamphlet, Bernanos, 000.
Parodie, 000 ; Dédé Breton, 000 ; Démarquage parodique, 000 ; Étroit

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 299 03/11/10 16:02

mousquetaire, 000 ; À la manière des décadents, 000 ; Ni-Ni, 000 ; Proverbes, 000.
Paronomase, De la paronomase, 000.
Pastiche, 000.
'pataphysique, Jarry, 000.
Pire, 000 ; Calamité 1, 000 ; George Vé, 000.
Ploucs, 000 ; Province, 000 ;
Potache, Petits classiques, 000.
Proverbes, 000 ; Langage cuit, 000 ; Parodie, 000 ; Prudhomme, 000 ; Zygzag, 000.
Prudhommesque, Pruhomme (Monsieur), 000 ; Aptonyme, 000.
Psychanalyse, Accroche-toi au pinceau, papa, 000 ; Double sens 3, 000 ; Itzig, 000 ; Con, 000.

Rapprochements, Fable express, 000.
Répétition, Mon père disait, 000.
Ridicule, Casquette de Charles Bovary, 000 ; Grandiloquence paternelle, 000.
Rime, Fenouil, 000 ; Jérimadeth, 000 ; Rime en ouille, 000.
Ringard, Frédérique, André, 000.

Satire, Gros-boutiens, Petits-boutiens : la guerre, 000 ; Prudhomme (Monsieur), 000.
Second degré, Black, 000 ; Cynisme, 000.
Sous-entendu, Datif éthique, 000.
Sprezzature, Esprit français, 000.
Suffixation, Ana, 000 ; -cule, 000.
Suicide, Héros du rire 3, 000 ; Noyé dandy, 000.
Syllogisme, 000.

Tarte à la crème, Ma mère dit, 000.
Tautogramme, 000.
Tautologie, 000.
Tour d'esprit, Boire des haltères, 000.

Vacherie, Chardonne, 000.

Zeugma, 000.

Index des auteurs

Adler, Alexandre, Lettre ma.quante, 000.
Allais, Alphonse, À la manière des décadents, 000 ; Ruiner papa, 000 ; Tautogramme, 000.
Amiel, 000.
Antonin, Artaud, Succuba, 000.
Apollinaire, Guillaume, Janotus de Bragmardo, 000.
Aragon, Louis, Les clowns 2, 000.
Arletty (et Michel Simon), À-peu-près 2, 000 ; (et Louis Jouvet), 000 ; Barbarisme 2, 000.
Arnaud, Noël (et Asger Jorn), Parodie, 000.
Audiard, Michel, Psychanalyse 1, 000 ; Si X, alors Y, 000.
Audiberti, Jacques, -cule, 000.

Bailly, Jean-Christophe, Have fun, 000.
Balzac, Ana, 000 ; Aptonyme, 000 ; Calembour (l'arène du), 000 ; Lettre ma.quante, 000 ; Proverbes, 000 ; Prudhomme (Monsieur), 000.
Barthes, Roland, Tautologie, 000.
Bataille, Georges, 000.
Baudelaire, Charles, Salauds de pauvres, 000 ; Succuba, 000.
Beaumarchais, Proverbes, 000.
Beckett, Samuel, 000 ; -cule, 000 ; Mer d'huile et héron désœuvré, 000.
Béjart, Maurice, Je suis né, 000.
Bergson, Henri, Bossus 2, 000 ; Paroisse, 000.
Bernanos, Georges, 000.
Bernhard, Thomas, Contretemps, 000.
Blanchot, Maurice, Comique 1, 000.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 301 03/11/10 16:02

Blondin, Antoine, 000 ; Monsieur Jadis, 000 ; Merde, en dix-huit langues, 000.
Borges, Jorge Luis, Je suis né, 000.
Bosc, Épitaphe 3, 000 ; L'homme, 000.
Breffort, Alexandre, Merde, en dix-huit langues, 000.
Bukowski, Charles, 000.
Buñuel, Luis, Los Olvidados, 000.
Burroughs, Tautologie, 000.

Calet, Henri, À rien 2, 000 ; Calet, 000 ; Succuba, 000 ; Je suis né, 000.
Cami, La famille Rikiki, 000.
Caradec, François, Rire de Queneau, 000 ; Farceur, 000.
Céline, Louis-Ferdinand, Perec 2, 000.
Cerquiligni, Bernard, Paronymes et contrepets, 000.
Chardonne, Jacques, 000.
Chaval, Héros du rire 3, 000 ; L'homme, 000.
Christophe, À rien 2, 000 ; Maître Bafouillet, 000.
Cingria, Charles-Albert, 000.
Courbet, Gustave, Con, 000.
Cravan, Arthur, La censure cette c…, 000.

Debussy, Claude, C'est pas grave, 000.
Delteil, Joseph, Travail, 000.
Denon, Vivant, Vivacité, 000.
Dotremont, Christian, Brandurque, 000 ; Nous n'en poumons plus, 000.
Du Bellay, Joachim, Sardonique, 000.
Dubillard, Roland, Ploucs, 000.
Dubuffet, Jean, Asphyxiante culture, 000.
Duchamp, Marcel, L n E né o p y, 000.
Dumas, Alexandre, Mer d'huile et héron désœuvré, 000.
Dupin, Jacques, Je disais, 000.
Duvert, Tony, Moralistes, 000.

Ellis, Bret Easton, Tautologie, 000.
Eluard, Paul, et Benjamin Péret, Proverbes, 000.
Ernst, Max, De la paronomase, 000.
Étaix, Pierre, Proverbes, 000.
Eustache, Jean, Bernanos, 000.

Fargue, Léon-Paul, Cinoque 1, 000 ; Fargue, 000.
fatrasie. com, Aptonyme 2, 000.
Faye, Jean Pierre, Sarcasme, 000.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 302 03/11/10 16:02

Flaubert, Gustave, Blague supérieure, 000 ; Casquette de Charles Bovary, 000 ; Contrepet belge, 000 ; Flaubert, 000.
Forrester, Viviane, Apprendre le tchèque et le suédois, 000.
France, Anatole, Le comique architectural, et humiliant, 000 ; Paronymes et contrepets, 000.
Frédérique, André, Ana, 000 ; Frédérique, 000.
Freud, Sigmund, Égrillard, 000 ; Itzig, 000.

Galey, Matthieu, Apprendre le tchèque et le suédois, 000.
Garel, Philippe, Tautologie, 000.
Gary, Romain, Mort de rire, 000.
Gatlif, Tony, Je suis né, 000.
Gaulle, Charles De, Monde est divisé en deux, 000.
Gide, André, 000 ; Elpis éphè kaka, 000.
Godard, Jean-Luc, 000.
Gogol, Nicolas, Casquette de Charles Bovary, 000.
Gombrowitz, Witold, Acronyme 2, 000.
Goncourt, -cule, 000.
Grassian, Baldassar, Esprit français, 000.
Guichard, Daniel, Je suis né, 000.
Guitry, Sacha, 000.

Hahn, Reynaldo, Nigaud (Déroulède), 000.
Hasek, Jaroslav, Chvéïk, 000.
Hergé, Prudhomme (Monsieur), 000.
Hugo, Victor, Jérimadeth, 000.

Ibsen, Henrik, Apprendre le tchèque et le suédois, 000.

Jarett, Keith, Monde est con (Le), 000.
Jarry, Alfred, Capitaines célèbres, 000 ; Pi pi et ka ka, 000 ; Désacralisation/Abaissement, 000 ; Jarry, 000.
Jeanson, André, Censure, cette c…, 000.
Jonquet, François, Monde est divisé en deux (Le), 000.

Kafka, Franz, Apprendre le tchèque et le suédois, 000.
Kundera, Milan, Apprendre le tchèque et le suédois, 000 ; Monde est divisé en deux (Le), 000.

Laurel et Hardy, À rien, 000.
Léautaud, Paul, Bébert, le chat de Céline, 000 ; Léautaud, 000.
Le Fanu, Sheridan, Mer d'huile et héron désœuvré, 000.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 303 03/11/10 16:02

Le Roux, Philibert-Joseph, Abricot fendu, 000.
Littré, Émile, Espiègle, 000.
Lucot, Hubert, Guitry, 000 ; Moralistes, 000.

Maistre, Xavier de, Zig Zag, 000.
Manguel, Alberto, Jérimadeth, 000.
Mérimée, Prosper, Bêtise des hommes d'action, 000.
Meunier, Anna, Lunettes paternelles, 000.
Michaux, Henri, Je suis né, 000 ; Respirer, 000 ; Proverbes, 000.
Mistinguett, Je suis né, 000.
Modiano, Patrick, Je suis né, 000 ; Rire de Queneau, 000.
Molière, Tautologie, 000 ; Vous ? Vous ? / Moi, moi, 000.
Molinier, Pierre, Je suis né, 000.
Monier, Henri, Prudhomme (Monsieur), 000.
Morand, Paul, Tennis barbus, 000.

Nabokov, Vladimir, Goûts littéraires d'Adolf Eichmann, 000 ; Héros du rire 2, 000 ; Imbécile, 000.

Offenbach, Jacques, Tautogramme, 000.

Pascal, Monde est divisé en deux (Le), 000.
Pasternak, Boris, Premiers émois de Pasternak, 000.
Pavese, Cesare, Mer d'huile et héron désœuvré, 000.
Perec, Georges, Je suis né, 000 ; Macabre. Perec 1, 000 ; Tennis barbus, 000.
Péret, Benjamin, Épitaphe 2, 000 ; Rouilles encagées, 000.
Picabia, Francis, Monde est divisé en deux (Le), 000.
Pinget, Robert, Respirer, 000
Poirot-Delpech, Bertrand, Mongolien, 000.
Pozzi, Catherine, L n E né o p y, 000.
Proust, Marcel, À-peu-près 1, 000 ; Lettre ma.quante, 000 ; Paronymes et contrepets, 000 ; Swann, 000 ; Tapette, 000 ; Tartines, 000 ; Ironie posthume, 000 ; Nigaud (Déroulède), 000.

Queneau, Raymond, Avant-propos, 000 ; À rien 2, 000 ; Balanovitch, 000 ; Blondin 1, 000 ; Capitaines célèbres, 000 ; -cule, 000 ; Dédé Breton, 000 ; Double sens 1, 000 ; Fenouil, 000 ; L n E né o p y, 000 ; NPAI, 000 ; Tautogramme, 000 ; Zigzag, 000 ; Zyléphants, 000.

Rabelais, François, Capitaines célèbres, 000 ; Janotus de Bragmardo,

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 304 03/11/10 16:02

000 ; Ni-Ni, 000.
Raffarin, Jean-Pierre, Prudhomme (Monsieur), 000.
Regamey, Amandine, Légumes, 000.
Renard, Jules, Du coin de l'œil, 000.
Robin, Armand, Adverbial, 000 ; Repentance, 000.
Rosset, Clément, Bordel, 000.
Roubaud, Jacques, Contrepet belge, 000 ; De la paronomase, 000.

Sciascia, Leonardo, Mer d'huile et héron désœuvré, 000.
Scutenaire, Louis, 000.
Shonagon, Sei, Province, 000.
Simenon, Georges, Scrupules de Maigret, 000.
Stein, Gertrude, Tautologie, 000.
Stendhal, Acronyme 2, 000 ; Esprit français, 000 ; Province, 000 ; Rossini, 000 ; Tartines, 000.
Sternberg, Jacques, Proverbes, 000.
Stevenson, Robert Louis (et Henry James), Apologue, 000.
Swift, Jonathan, Gros-boutiens, Petits-boutiens : la guerre, 000 ; Manger les enfants (en cas de famine), 000.

Tardieu, Jean, Fantasmagorie verbale, 000 ; Génitifs, 000 ; Le comique macabre, détendu et familier, 000.
Tati, Jacques, Rhum, 000 ; Son fils Léon, 000.
Tchekhov, Anton, Darwinisme, 000 ; Apprendre le tchèque et le suédois, 000.
Thorez, Maurice, Negre de Thorez (Le), 000.
Tourneur, Jacques, Tautologie, 000.
Toussaint-Samat, Maguelonne, Ras le cake, 000.
Tulard, Jean, Étroit mousquetaire, 000.

Verlaine, Paul, Province, 000 ; Prudhomme (Monsieur), 000.
Villon, François, Bordel, 000.
Vitoux, Fréderic, Bébert, le chat de Céline, 000.

Wilder, Billy, Psychanalyse 2, 000.

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 306 03/11/10 16:02

Table des entrées de l'abécédaire

Avant-propos 9
Abréviation 11
Abricot fendu 12
Accroche-toi au pinceau, papa 13
Acronyme 1. Ma mère 13
Acronyme 2 15
Acronyme 3 16
Adverbial 16
Amiel 17
À moi la peur… 17
Ana 19
Anachronisme 21
À-peu-près 1 21
À-peu-près 2 23
Aphérèse 23
Apocopes 24
Apologue 24
Apprendre le tchèque et le suédois 25
Aptonyme 26
Aptonymes 2 27
À rien 1 27
À rien 2 28
Asphyxiante culture 28
Attention piftons 29
Balanovitch 30
Barbarisme 1 31
Barbarisme 2 32
Bataille 33
Bébert, le chat de Céline 34

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 307 03/11/10 16:02

Beckett 1 35
Bernanos 35
Bêtise 36
Bêtise des hommes d'action 36
Black 37
Blague favorite 1 (La) 38
Blague favorite 2 (La) 39
Blague supérieure (La) 40
Blondin 1 40
Bibliothèque nationale de France 41
Boire des haltères 41
Bordel 42
Bossus 1 43
Bossus 2 44
Brandurque 46
Bukowski 47
Burlesque 50
Ça envoie du pâté 54
Calamité 1 56
Calamité 2 57
C'est pas grave 58
Cake (Ras le) 58
Calembour (L'arène du) 60
Calet 61
Canailles 62
Capitaines célèbres 63
Censure, cette c… (La) 63
Chansonnette 64
Chardonne 66
Casquette de Charles Bovary (La) 66
Chvéïk 68
Cingria 69
Cinoque 1 70
Cinoque 2 71
Cinoque 3 74
Clitis Wood 78
Clowns 2 (Les) 79
Coco 81
Col (Arrange ton) 81
Comique 82
Con (Le) 82
Condamnés / diagnostiqués 83
Contrepet belge 84

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 308 03/11/10 16:02

Contretemps 84
Crase 85
-cule 85
Cynisme 86
Dada 89
Darwinisme 90
Datif éthique 90
De l'esprit pratique 91
Décalage léger 91
Dédé Breton 93
Défense de mouler sur la glabelle 94
De la paronomase 95
Démarquage parodique 97
Déni 97
Désacralisation/Abaissement 98
Double négation 100
Double sens 1 101
Double sens 2 101
Double sens 3 103
Droit canonique 104
Droit de l'enfant 104
Dubillard 105
Du coin de l'œil 106
Dyslexie 2 107
Égrillard 108
Enseignes 110
Épitaphes 113
Espiègle 114
Esprit français 115
Étroit mousquetaire 117
Euphémisation parisienne 117
Fable express 119
Fantasmagorie verbale, 119
Fargue 120
Fenouil 121
Flaubert 121
Français langue morte 122
Frédérique, André 124
Fuck 125
Gaine 127
Génitifs 128
George Vé 129
Gide 130

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 309 03/11/10 16:02

Godard 130
Gossipé, diffamé 131
Goûts littéraires d'Adolf Eichmann 132
Grandiloquence paternelle 132
Gros-boutiens, Petits-boutiens : la guerre 134
Guitry 135
Have fun 137
Héros du rire 1 138
Héros du rire 2 139
Héros du rire 3 139
Homme (L') 140
Imbécile 142
Infréquentable 142
Ironie posthume 143
-istan 143
Itinéraire 144
Itzig 144
Jadis (Monsieur) 146
Janotus de Bragmardo 147
Jarry 2 148
Je disais 1 148
Je disais 2 150
Jérimadeth 151
Je suis né 152
Juif et nazi 154
Kaddish 155
Kindness 156
Krapock et Bolucra 156
Lettre ma.quante 158
L n E né o p y 160
L'essentiel et le principal 161
La cédille 161
La connasse dans la cuisine 162
La famille Rikiki 164
Lancer de nains 165
Langage cuit 168
Le comique architectural, et humiliant 169
Le comique macabre, détendu et familier 170
Le consommé d'Hisa 171
Lecture 173
Légumes 174
Les aveugles, les muets, les sourds 174
Laconisme 175

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 310 03/11/10 16:02

Los Olvidados 175
Louis de Fusy 176
Lunettes paternelles 177
Ma mère dit 180
Macabre. Perec 1 182
Mae West 183
Maître Bafouillet 184
Manger les enfants (en cas de famine) 184
Manière des décadents (À la) 186
Maraboutés 187
Mer d'huile et héron désœuvré 188
Merde, en dix-huit langues 189
Mérou (Le) 190
Métathèse 190
Mirlitono 191
Mon père disait 192
Mongolien 192
Monde est divisé en deux (Le) 193
Moralistes 194
Mort de rire 1 195
Mort de rire 2 196
Mystères de Paris 197
N, le N1 du Xn 199
Nada 200
Nègre de Thorez (Le) 200
Ni-Ni 201
Nigaud (Déroulède) 201
Nono et Nana 202
Notations promeneuses 203
Nous n'en poumons plus 204
NPAI 205
Noyé dandy 207
Ouvroir 208
Oxymore 214
Palindrome 215
Papaye 216
Parodie 216
Paroisse 218
Paronymes et contrepets 218
Paul Léautaud 219
Pecques 220
Pédagogue 221
Perec 2 222

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 311 03/11/10 16:02

Persienne 223
Pétain 223
Petits classiques 224
Peut-on rire de tout ? 225
Phonétique 226
Pipi et caca 226
Pi pi et ka ka 226
Elpis éphè kaka 228
Pire 229
Pli 230
Ploucs 230
Pouf sur le trottoir 231
Premiers émois de Pasternak 232
Prout 232
Proverbes 233
Province 234
Prudhomme (Monsieur) 235
Psychanalyse 1 237
Psychanalyse 2 237
Qu'elle heure est-il ? 238
Raccourci 240
Radicaux 241
Recommandation 241
Remonter la rue des Reculettes 242
Regarde de tous tes yeux, regarde 243
Renversements, commutations 244
Repentance 246
Répétition, hasard, promenades, 247
Respirer 248
Rhum 248
Rime en ouille 249
Rire de Queneau 250
Rossini 251
Rouilles encagées 253
Rue de Verneuil 253
Ruiner papa 254
Saint Paul 255
Salauds de pauvres 256
Sarcasme 257
Sardonique 258
Scatologie paternelle 260
Scrupules de Maigret 262
Scutenaire 263

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 312 03/11/10 16:02

Siki 264
Si X, alors Y 264
Sociologie, psychologie, lectures 265
Son fils Léon 266
Succuba 267
Swann 268
Syllogisme 269
Tag 271
Tapette 272
Tartines 272
Tautogramme 273
Tautologie 1 275
Tautologie 2 277
Tennis barbus 278
Texto textuel 279
Titine 280
Titres 280
Travail 281
Trisomiques 282
Toussaint 282
Tu laboures 283
Tu pues du cul 283
Un prof, ou La preuve par neuf 285
Vaincus 287
Vie (La) 287
Vieux Paris 288
Vivacité 290
Vous ? Vous ? / Moi, moi. 291
Zéro de conduite 292
Zeugma 293
Zigzag 293

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 313 03/11/10 16:02

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 314 03/11/10 16:02

Table

Préface 00

Avant-propos. Après 00

de *Abréviation* à *Zigzag*. 000

Index des notions et figures de style 000

Index auteurs. 000

Table des entrées de l'abécédaire 000

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 315 03/11/10 16:02

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 316 03/11/10 16:02

Le Seuil s'engage pour la protection de l'environnement

Ce livre a été imprimé chez un imprimeur labellisé Imprim'Vert, marque créée en partenariat avec l'Agence de l'Eau, l'ADEME (Agence de l'Environnement et de la Maîtrise de l'Énergie) et l'UNIC (Union Nationale de l'Imprimerie et de la Communication).
La marque Imprim'Vert apporte trois garanties essentielles :

- la suppression totale de l'utilisation de produits toxiques ;
- la sécurisation des stockages de produits et de déchets dangereux ;
- la collecte et le traitement des produits dangereux.



RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : CORLET À CONDÉ-SUR-NOIREAU
DÉPÔT LÉGAL : JANVIER 2011. N° 98047 (XXXXXXX)
IMPRIMÉ EN FRANCE

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 317 03/11/10 16:02

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 318 03/11/10 16:02

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 319 03/11/10 16:02

98047 – DICO DU RIRE 02_GC.indd 320 03/11/10 16:02